

Université de Montréal

Étude comparative des campagnes napoléoniennes
d'Iéna et de Waterloo

par

Eugène Chalvardjian

Département d'histoire

Faculté des arts et des sciences

Mémoire présenté à la Faculté des études supérieures
en vue de l'obtention du grade de
Maître ès arts (M.A)
en histoire

Avril 2006

© Eugène Chalvardjian, 2006



D

7

U54

2006

V. 015

Direction des bibliothèques

AVIS

L'auteur a autorisé l'Université de Montréal à reproduire et diffuser, en totalité ou en partie, par quelque moyen que ce soit et sur quelque support que ce soit, et exclusivement à des fins non lucratives d'enseignement et de recherche, des copies de ce mémoire ou de cette thèse.

L'auteur et les coauteurs le cas échéant conservent la propriété du droit d'auteur et des droits moraux qui protègent ce document. Ni la thèse ou le mémoire, ni des extraits substantiels de ce document, ne doivent être imprimés ou autrement reproduits sans l'autorisation de l'auteur.

Afin de se conformer à la Loi canadienne sur la protection des renseignements personnels, quelques formulaires secondaires, coordonnées ou signatures intégrées au texte ont pu être enlevés de ce document. Bien que cela ait pu affecter la pagination, il n'y a aucun contenu manquant.

NOTICE

The author of this thesis or dissertation has granted a nonexclusive license allowing Université de Montréal to reproduce and publish the document, in part or in whole, and in any format, solely for noncommercial educational and research purposes.

The author and co-authors if applicable retain copyright ownership and moral rights in this document. Neither the whole thesis or dissertation, nor substantial extracts from it, may be printed or otherwise reproduced without the author's permission.

In compliance with the Canadian Privacy Act some supporting forms, contact information or signatures may have been removed from the document. While this may affect the document page count, it does not represent any loss of content from the document.

Université de Montréal
Faculté des études supérieures

Ce mémoire intitulé

Étude comparative des campagnes napoléoniennes
d'Iéna et de Waterloo

présenté par:

Eugène Chalvardjian

a été évalué par un jury composé des personnes suivantes

Paul Létourneau, président-rapporteur
Samir Saul, directeur de recherche
Yakov Rabkin, membre du jury

07 JUIN 2006

Mémoire accepté le:.....

RÉSUMÉ

Juin 1815. Suite à une défaite décisive à Waterloo aux mains des forces anglo-prussiennes, Napoléon fut contraint de se retirer définitivement de la scène politique et militaire en Europe. C'est généralement connu que le nom « Waterloo » est, depuis lors, devenu symbole de défaite. Par contre, ce qui est moins connu de la période napoléonienne, c'est la campagne d'Iéna (octobre 1806) qui opposa Bonaparte aux forces prussiennes, épaulées financièrement par la Grande-Bretagne, et qui aboutit à une victoire française.

Ce mémoire tente de dégager les différences et les points communs de ces deux campagnes, tout en les situant dans leur contexte historique. Il essaie d'éclaircir la problématique de la défaite de Bonaparte à Waterloo, en proposant une série d'hypothèses de travail. Sur *le plan militaire* d'abord, deux hypothèses auxquelles très peu d'historiens se sont intéressés sont avancées: l'unité de commandement et l'application adéquate des principes de guerre napoléoniens à ces deux batailles. On se penchera également sur les caractéristiques de la Grande Armée, ainsi que sur ses qualités et sur celles de l'armée prussienne. Sur *le plan politique* ensuite, on traitera des effets de certains courants politiques de l'époque, tels le bonapartisme, de la propagande anti-napoléonienne en Europe et des groupes de pression en France sur les deux guerres en question.. Dans *le contexte international*, on abordera comme hypothèse, le réveil du nationalisme suscité par la domination française dans certains pays. Enfin, sur *le plan humain*, l'attitude ambivalente de l'Empereur envers ses subordonnés sera mise en relief.

Mots clés: Napoléon Bonaparte, Iéna, Waterloo, stratégies et tactiques militaires, France, Prusse, Angleterre.

ABSTRACT

June 1815. Following a crushing defeat at the hands of Anglo-Prussian forces at Waterloo, Napoleon was forced to withdraw once and for all from the European military and political scene. The name «Waterloo» has ever since become synonymous with defeat. Less known from the Napoleonic era, however, is an earlier confrontation between the Prussian army, which was then financially backed by England, and Bonaparte's Grande Armée. The Iena campaign of October 1806 resulted in a resounding French victory.

This study highlights the differences and similarities between these two campaigns. It attempts to shed new light on Napoleon's problematic defeat at Waterloo by proposing a number of hypotheses. From a military viewpoint, it focuses on two aspects of these campaigns, which very few historians have so far explored, namely the unity of command and the proper application of Napoleonic principles of war to these two battles. It also deals with some of the most important features and characteristics of both the French and the Prussian armies during the Napoleonic era. From another perspective, the prevailing political trends in early XIXth century France, such as the ideology of bonapartism and the presence of French pressure groups, as well as the spreading of anti-Napoleon propaganda, are examined and their impact on the Iena and Waterloo campaigns carefully analyzed. In a more international context, the awakening of nationalism in some of the French - dominated countries is also treated and special attention is given to the Emperor's ambivalent attitude towards his subordinates.

Key words: Napoleon Bonaparte, Iena, Waterloo, military tactics and strategy, France, Prussia, England.

TABLE DES MATIÈRES

IDENTIFICATION DU JURY.....	ii
RÉSUMÉ.....	iii
ABSTRACT.....	iv
TABLE DES MATIÈRES.....	v
LISTE DES CARTES.....	vii
REMERCIEMENTS.....	viii
INTRODUCTION.....	1
HISTORIOGRAPHIE.....	11
PREMIÈRE PARTIE: THÈMES MILITAIRES.....	29
Esquisse des campagnes.....	30
Chapitre premier: Stratégies napoléoniennes et caractéristiques de	
l'armée française.....	32
1. Éléments de guerre napoléoniens.....	32
a) Unité de commandement.....	32
b) Principes de guerre napoléoniens.....	37
c) Manœuvres napoléoniennes fondamentales.....	40
d) Nouveaux systèmes napoléoniens.....	41
2. Caractéristiques de l'armée napoléonienne.....	42
Chapitre deuxième: Qualité des armées.....	46
1. Qualité de l'armée française.....	46
a) Le recrutement et l'entraînement.....	46
b) Le moral dans l'armée.....	50
2. Qualité de l'armée prussienne.....	53
a) Sur le plan philosophique.....	53
b) Sur le plan militaire.....	53

Chapitre troisième: Les opérations françaises à Iéna et à Waterloo.....	59
1. L'élaboration de la manœuvre stratégique.....	59
2. Le déplacement à la recherche de l'ennemi.....	61
a) Positions préliminaires des belligérants.....	61
b) Affrontements préliminaires.....	64
c) Repérage de l'emplacement de l'ennemi.....	66
d) Positions finales des armées à la veille des affrontements principaux.....	67
3. La bataille proprement dite.....	69
4. La poursuite.....	74
DEUXIÈME PARTIE: THÈMES POLITIQUES.....	76
Introduction.....	77
Chapitre quatrième: Politique intérieure.....	78
1. La France sous la dictature napoléonienne en 1806.....	78
2. Résurrection du bonapartisme en 1815.....	81
3. Propagandes napoléonienne et anti-napoléonienne.....	84
4. Napoléon sous pression.....	88
Chapitre cinquième: Politique extérieure.....	92
1. Efforts diplomatiques de Napoléon en 1806 et 1815.....	92
2. Conséquences de l'exploitation économique des pays vaincus: le revers de la médaille.....	94
3. Échec du Blocus continental: la fin d'un rêve.....	100
CONCLUSION.....	106
CARTES.....	113
BIBLIOGRAPHIE.....	118

LISTE DES CARTES

Carte 1 : Région d'Iéna.....	114
Carte 2 : Région de Waterloo.....	115
Carte 3 : L'Allemagne en 1806.....	116
Croquis (a) : La campagne d'Iéna le 10 octobre 1806.....	116
Croquis (b) : Le revirement stratégique du 12 octobre 1806.....	116
Carte 4 : La Belgique en 1815.....	117
Carte 5 : Le Mont St -Jean.....	117

REMERCIEMENTS

Je tiens à remercier sincèrement mon directeur de recherche, M. Samir Saul, qui, par ses conseils judicieux, a su m'apporter le soutien nécessaire à la préparation et la rédaction de ce mémoire. Je suis également reconnaissant envers M. Paul Létourneau pour ses suggestions concernant certains aspects de ce travail.

Enfin, j'aimerais exprimer ma profonde gratitude envers ma famille, en particulier mon père, pour m'avoir soutenu et encouragé tout au long de ce projet.

INTRODUCTION

Commençons par quelques points de repère.

Iéna (1806): Suite à la défaite autrichienne d'Austerlitz en 1805, Napoléon étendit sa domination sur l'Europe en abolissant le Saint Empire romain germanique l'année suivante. Il forma à sa place la Confédération du Rhin (juillet 1806) dont il se fit lui-même chef. Entre-temps, la Prusse qui espérait maintenir sa puissance en Allemagne y voyait, au contraire, son influence disparaître dans les régions du Nord et de l'Ouest par la formation de cette confédération. De plus, le roi de Prusse, Frédéric - Guillaume III qui aurait voulu obtenir de Napoléon les villes hanséatiques, telles Hambourg et Brême, ne se vit offrir que le Hanovre (au nord de l'Allemagne). Or, le Hanovre qui avait appartenu à l'Angleterre n'était à l'époque qu'un jouet entre les mains des grandes puissances. Napoléon essaya même de le rendre à l'Angleterre, afin d'améliorer ses relations avec elle et d'éviter que celle-ci ne se rapproche de la Russie pour former une coalition contre la France.

Et pourtant, l'Angleterre refusa le Hanovre, espérant ainsi créer une profonde animosité entre la France et la Prusse. Effectivement, cette dernière, blessée dans son orgueil national de se voir tour à tour octroyer et priver de territoires nouveaux contre son gré, se dressa à la longue contre Napoléon.

Toutefois, le roi de Prusse, Frédéric - Guillaume III qui, l'année précédente avait manqué l'occasion de se joindre à la coalition contre Bonaparte à Austerlitz, demeura ballotté entre deux partis qui s'affrontaient: celui de la paix avec le ministre Haugwitz à sa tête, et celui de la guerre avec le prince Hohenlohe, le prince Louis Ferdinand, les généraux Rùchel et Blùcher et la reine Louise de Prusse. Le parti de la guerre l'emporta et le roi se vit contraint de mobiliser son armée. Il négocia ensuite des alliances et bientôt la quatrième coalition fut conclue entre l'Angleterre, la Prusse, la Russie et la Suède.

Au même moment, Napoléon croyait la paix si bien assurée, qu'il expédiait à la Grande Armée, ramenée dans l'Allemagne de l'Ouest après Austerlitz, l'ordre de rentrer en France. «L'idée que la Prusse puisse s'engager seule contre moi est si ridicule» écrivait - il à Talleyrand, le ministre des Affaires étrangères français, «qu'elle ne mérite pas d'être discutée. Mais à Berlin» ajoutait - il «l'esprit de vertige domine les conseils du roi». Le souvenir des victoires de Frédéric II pendant la guerre de Sept Ans, au siècle précédent, exaltait les têtes: on était persuadé que l'armée prussienne était la première au monde et serait aisément «la libératrice de l'Allemagne». Un ultimatum prussien exigeant le retrait des troupes françaises au-delà du Rhin est remis à la Grande Armée le 1^{er} octobre 1806. Son rejet par Napoléon amena l'ouverture des hostilités.

Waterloo (1815): Près de neuf ans plus tard, le retour de Napoléon de l'île d'Elbe où il s'était exilé après son abdication de 1814 provoqua de vives inquiétudes chez un grand nombre de nations européennes. Soucieuses de maintenir la paix en Europe, elles craignaient un réveil de la puissance militaire napoléonienne. Son retour en France fut pourtant un prodigieux triomphe. Les paysans, tout le long de la route, l'avaient escorté de village en village. Toutes les troupes, envoyées pour l'arrêter, s'étaient jointes à sa petite

armée, avec des transports d'enthousiasme. Napoléon voulut immédiatement rassurer sur les conséquences de son retour: à l'intérieur, les Français que son despotisme antérieur lui avait aliénés et, à l'extérieur, les souverains alliés réunis à Vienne.

Pour les Français, il fit rédiger et promulguer un Acte qui établissait une sorte «d'Empire Libéral» où ses pouvoirs étaient limités. Pour les souverains étrangers, dès son arrivée à Paris le 20 mars 1815, il leur adressa, en son nom un appel à la paix. Mais l'Europe avait trop tremblé pendant dix ans et aucune réponse positive ne fut faite aux offres de Napoléon et à ses assurances pacifiques: il fut rapidement mis au ban de l'Europe par les Alliés qui s'engagèrent ensuite à mettre sur pied plus de 800.000 hommes et à le combattre jusqu'à l'écrasement. Cette immense armée regroupant Prussiens, Russes, Autrichiens, Allemands, Hollandais et Anglais constitua alors la septième et dernière coalition contre Napoléon.

Des forces alliées qui avaient, peu de temps auparavant, évacué la France se trouvaient encore en Belgique. Ces forces qui constituaient l'avant - garde de la coalition étaient formées d'une armée anglaise commandée par Wellington et d'une armée prussienne commandée par Blücher. Quant à Napoléon, ayant compris que la France ne supporterait pas une deuxième invasion, il se proposa de porter la guerre en Belgique et de détruire par un coup de foudre les Anglo - Prussiens avant qu'ils n'aient eu le temps d'achever leur concentration et surtout avant l'arrivée des Autrichiens et des Russes à leur secours. Il espérait ainsi obtenir une victoire rapide par une tactique dite «manœuvre sur la position centrale».

La première campagne se déroula le 14 octobre 1806 simultanément à Iéna, une ville au sud du Duché de Saxe en Allemagne, et à Auerstaedt, située à une vingtaine de kilomètres au nord d'Iéna. Elle opposa un total de 48.000 Prussiens commandés par le roi de Prusse, le duc de Brunswick, le

général Hohenlohe et le maréchal Blücher aux 53.000 soldats français sous le commandement des maréchaux Augereau, Lannes, Soult, Ney, Davout et l'Empereur lui-même et se termina par une éclatante victoire française.

La deuxième campagne eut lieu le 18 juin 1815 à Waterloo, une commune située à une vingtaine de kilomètres au sud de Bruxelles en Belgique. Elle opposa 120.000 soldats alliés sous le commandement du maréchal Blücher et du duc de Wellington à 72.000 hommes de l'armée française et aboutit à la défaite décisive de Napoléon.

La principale similarité de ces deux campagnes est que l'adversaire que Napoléon dut affronter en 1806 et en 1815 était pratiquement le même: les Anglo - Prussiens. Leur différence fondamentale était qu'à Waterloo, la Prusse s'était directement alliée avec l'Angleterre sur le champ de bataille, tandis qu'à Iéna elle fut soutenue financièrement seulement par la Grande - Bretagne durant toute la campagne.

a) Problématique

La problématique se pose donc, tout d'abord, sous la forme d'une question centrale. Après avoir remporté une si belle victoire à Iéna, et après avoir accumulé au cours des années suivantes tant d'expérience de combat sur presque tous les champs de bataille d'Europe, comment l'armée impériale de Napoléon essuya - t - elle une défaite aussi décisive en 1815 aux mains de ses mêmes adversaires de 1806?

Après Iéna, l'armée française continua à remporter d'autres victoires, la dernière étant celle de Wagram en 1809, suite à laquelle il semblerait que le sort en décida autrement. La guerre d'Espagne (1808 - 1813) et la campagne de Russie marquèrent les débuts d'une série de défaites menant au désastre final de Waterloo.

Toutefois, la défaite française de juin 1815 peut - elle être attribuée uniquement à des facteurs militaires comme l'ont laissé entendre la plupart des historiens? La Grande Armée s'était - elle à ce point détériorée? Inversement

comment une Prusse vaincue et réduite à sa plus simple expression en 1806 put - elle effectuer un tel redressement politique et militaire en un délai de neuf ans seulement ? Le manque d'évolution de l'armement de l'armée française était - il une cause suffisante pour expliquer sa déroute de 1815 ? Ne faudrait - il pas également considérer des facteurs externes comme, par exemple, le contexte politique français et prussien de l'époque, en plus des facteurs militaires, afin de mieux discerner les changements de fortune sur les champs de bataille européens entre 1806 et 1815 ?

Ces interrogations s'ajouteront indubitablement à la question principale posée dans la problématique.

b) Pistes de réponse

Notre but principal dans ce projet étant de cerner les facteurs qui ont le plus contribué à décider du sort des batailles d'Iéna et de Waterloo, nous proposons à cette fin, une combinaison de certains facteurs militaires, politiques, internationaux et humains. Quelques pistes de réponse s'imposent.

1. Sur le plan militaire

Si l'insistance de Napoléon à unifier le commandement en sa personne lui servit admirablement bien à Iéna en 1806, et eut pour conséquence une longue succession de victoires, elle se retourna, toutefois, à la longue contre lui à Waterloo en 1815 et constitua en définitive un élément de sa chute. Comment cela se produisit - il ?

Une première *piste de réponse* à ce dilemme militaire suggérerait qu'à mesure que la guerre se prolongeait, elle devenait si étendue, si complexe qu'il n'était plus possible à un seul homme si génial fut - il, de la conduire efficacement. Une deuxième *piste de réponse* laisserait sous - entendre que ses ennemis arrivèrent peu à peu à comprendre que c'était l'absence d'unité entre eux qui faisait leur faiblesse et que s'ils ne réalisaient pas cette union, ils continueraient à être battus en détail.

2. Sur le plan politique

Dans le contexte de la politique napoléonienne, le principal adversaire de Napoléon fut constamment l'Angleterre qui, fournissant des subsides à ses alliés du continent, monta contre lui coalition sur coalition. La lutte qu'il soutint contre elle était en rapport avec la Révolution industrielle. L'Angleterre devait exporter ses produits manufacturés pour rester prospère et puissante. La France devait protéger ses industries croissantes. Napoléon estimait que les Anglais ne devaient pas se réserver les bénéfices que tant de millions d'autres individus pourraient se partager entre eux. Sa lutte contre l'Angleterre fournissait, du moins du point de vue de l'Empereur, une *piste de réponse* car il y voyait une réponse à toutes les questions qui agitaient le monde à cette époque.

Comme chacun savait que l'Angleterre ne pouvait céder sur la question de la suprématie maritime, qui était pour elle celle de la vie ou de la mort, et comme la France n'avait plus de marine digne de ce nom, le concept napoléonien du Blocus continental fournissait à l'Empereur une alternative pour vaincre la Grande-Bretagne. Toutefois, cette Grande Stratégie napoléonienne qui prit naissance en 1806, peu de temps après la bataille d'Iéna, et s'effondra suite à la défaite de 1813 à Leipzig n'avait réussi qu'à indisposer toutes les puissances occidentales dans la lutte contre l'Angleterre. L'échec du Blocus continental fournit donc une autre *piste de réponse* explicative de l'isolement français à la veille de Waterloo.

c) Hypothèses de travail

Basés sur les pistes de réponse, nous proposons ensuite une série d'hypothèses de travail sur les dimensions militaire, politique, internationale et humaine.

Très peu d'historiens militaires se sont intéressés dans leurs ouvrages à l'importance de *l'unité de commandement*, un élément de la guerre

napoléonienne que l'Empereur valorisait particulièrement. Les forces et les faiblesses de l'unité de commandement des troupes françaises et prussiennes seront analysées minutieusement dans cette étude.

Également, les historiens se sont très rarement penchés sur un autre aspect militaire des campagnes napoléoniennes: l'application adéquate *des principes de guerre napoléoniens*, tels que la vitesse et la mobilité des troupes, aux manœuvres utilisées à Iéna et à Waterloo.

En plus d'appliquer ces éléments de guerre aux deux campagnes en question, nous examinerons brièvement certaines des caractéristiques de la Grande Armée (ou Armée du Nord) et nous porterons une attention particulière sur un des facteurs les plus déterminants du sort des batailles d'Iéna et de Waterloo: la qualité des armées françaises et prussiennes à cette époque. Finalement, afin de mieux souligner les similitudes et les différences entre ces deux campagnes, nous avons scindé le déroulement des opérations de chacune d'elles en quatre parties distinctes: l'élaboration de la manœuvre stratégique, le déplacement à la recherche de l'ennemi, la bataille elle-même et la poursuite finale.

À ces aspects purement militaires, nous proposons d'ajouter d'autres hypothèses de travail fondées sur les *courants politiques* de l'époque napoléonienne.

Premièrement, le *bonapartisme*, qui désignait la doctrine politique du fondateur et de ses successeurs, était caractérisé en 1806 par un républicanisme autoritaire, centralisateur. Neuf ans plus tard, dès son retour de l'île d'Elbe en mars 1815, Napoléon donna des gages au courant jacobin qui venait de renaître en opposition à la Restauration de l'Ancien Régime, mais se trouva contraint par son tempérament autant que par des contingences intérieures et extérieures à se tourner vers une expérience libérale. Après le bonapartisme autoritaire et le bonapartisme jacobin, le bonapartisme libéral venait donc de faire son apparition sur la scène politique française à la veille de Waterloo.

Deuxièmement, afin de se maintenir au pouvoir, l'Empereur devait légitimer son régime par la guerre et justifier la guerre par la propagande. Or, il fut lui-même la cible d'une contre-propagande de la part des souverains d'Europe qui le craignaient et le jalouaient, particulièrement après sa victoire éclatante à Iéna. Au cours des années, cette contre-propagande fut diffusée dans la population française et réussit vers la fin de l'Empire à affaiblir l'appui d'un peuple lassé par la guerre pour son Empereur.

Troisièmement, les décisions de Napoléon étaient souvent inspirées par des membres de son entourage. Ses proches parents ainsi que ses généraux le poussaient à la guerre. En face de ce clan belliciste, se dressait un parti de la paix dirigé par Talleyrand, le ministre des relations extérieures français, en face duquel se dressait tout un milieu de brasseurs d'affaires, soucieux de profits immédiats. Dès 1810, cependant, tous ces *groupes de pression* étaient unanimes pour une politique plus pacifique et, par conséquent, l'Empereur se retrouva seul pour continuer les offensives.

Quatrièmement, le souci de Napoléon d'entamer *une campagne diplomatique* pour éviter de se retrouver face à une nouvelle coalition d'États européens se manifesta aussi intensément en 1806, à la veille d'Iéna qu'en 1815 à la veille de Waterloo. Toutefois, lorsque les adversaires de Napoléon finirent par comprendre que ses ambitions ne connaissaient pas de bornes, leur détermination politique se renforça et ils redoublèrent d'efforts pour le vaincre.

Cinquièmement, l'échec du *Blocus continental* - mesures anti-britanniques prises après Iéna et appliquées quasiment jusqu'à la veille de Waterloo - n'avait contribué qu'à consolider graduellement l'opposition du reste de l'Europe à Napoléon.

Par ailleurs, en essayant de répondre plus intégralement aux questions posées dans la problématique, il conviendrait également de considérer le *système (contexte) international* de l'époque, ce qui permettrait de développer de nouvelles hypothèses de travail. L'occupation française peu à peu suscita

dans certains pays des réactions hostiles qui réveillèrent ainsi le *sentiment national*. La mobilisation dans les Allemagnes, par exemple, s'effectua sous la forme de la «*levée en masse*»¹. Les troupes françaises se trouvèrent bientôt en état d'infériorité numérique et le commandement ennemi appliqua alors à leur rencontre les principes de guerre de la Révolution française. Ce réveil de nationalisme se manifesta également en Autriche où l'armée commença à se réorganiser. Ce pays ne pouvait admettre l'extension de la domination française en Italie.

Finalement, sur le *plan humain*, l'attitude ambivalente de l'Empereur envers ses hommes mériterait une attention particulière dans la formulation d'une autre hypothèse de travail. Chef de guerre, accompli, aux qualités exceptionnellement bien développées, Napoléon, toutefois, montrait parfois du mépris envers ses subordonnés qu'il ne considérait que comme des pions sur un échiquier dont il était le maître.

d) Sources et méthodologie

Afin de contribuer à répondre adéquatement à la question centrale posée dans la problématique, deux catégories de sources seront utilisées dans cette recherche. La principale catégorie sera de nature militaire et regroupera:

- 1) *Les Bulletins officiels de la Grande Armée, 1805 - 1814*, London, Greenhill and Mechanicsburg, Pa, Stackpole Books, 2003, 442 pages.
- 2) *Les œuvres littéraires et écrits militaires par Napoléon Bonaparte*, Paris, Bibliothèque des introuvables, 2001, 3 volumes.

Ces deux sources résument surtout les manœuvres de l'armée française à Iéna et à Waterloo, ainsi que les dispositions prises pour détecter la position

¹ Cette nouvelle forme de conscription qui avait pris naissance pendant la Révolution française, se caractérisait par les levées d'un grand nombre de conscrits afin de disposer de la supériorité numérique sur l'ennemi et de l'accabler ainsi dans une série de petits combats séparés.

de l'ennemi. En plus de la proclamation de l'Empereur à son armée le 6 octobre 1806, une dizaine de Bulletins d'Iéna seront dépouillées. En outre, la proclamation de Bonaparte à son armée le 21 mars 1815, ainsi qu'une série de Bulletins de la bataille de Waterloo seront analysées.

Des sources plus contemporaines nous ont été fournies par de nombreux articles publiés dans les revues suivantes: La *Revue historique de l'armée* de 1948 à 1973, la *Revue historique des armées* de 1975 à 1994, la *Revue internationale des armées* de 1985 à 2000 et la *Revue d'histoire moderne et contemporaine* de 1970. Après avoir sommairement analysé tous les articles concernant de près ou de loin les campagnes napoléoniennes d'Iéna et de Waterloo, nous en avons conservé les plus pertinents.

En complément à cette catégorie principale de sources, des sources secondaires nous ont permis de mieux situer les campagnes d'Iéna et de Waterloo dans le contexte politique français et le contexte international de l'époque. Dans cette optique, des monographies et des articles de périodiques traitant du bonapartisme, des effets de la propagande anti-napoléonienne en Europe sur l'opinion publique française, des groupes de pression en France, des efforts diplomatiques de Napoléon pour éviter ces deux campagnes, des conséquences de l'exploitation économique des pays vaincus, de la lutte constante contre l'Angleterre et de l'échec du Blocus continental ont contribué de façon substantielle à éclairer notre problématique.

Ces sources, dans les deux catégories, ont été soumises à une vérification systématique. Le but était de s'assurer que les précautions nécessaires fussent prises pour que les documents utilisés soient une source fiable d'information et une justification crédible des conclusions de la recherche.

HISTORIOGRAPHIE

1. Sur le plan militaire

Tout d'abord, notons que les tactiques et stratégies militaires de Bonaparte ainsi que les caractéristiques de la Grande Armée figurent en première place dans l'historiographie napoléonienne.

Pourtant, certains historiens militaires, tels le général Lestien et le colonel Gras, affirment dans leurs écrits¹ que Napoléon n'avait créé aucun système de guerre et que toutes ses manœuvres ne furent qu'une application, mais une application géniale, de principes inspirés par de grands tacticiens et capitaines du siècle précédent. Également, le colonel ajoute, en citant Bonaparte, que ce n'était pas un génie qui l'inspirait dans les circonstances inattendues, mais une réflexion et une méditation profondes². Ce thème est repris dans l'ouvrage de Serman et Bertaud³.

Ce point de vue est en accord avec celui de Christopher Hibbert qui affirme que les décisions prises par l'Empereur sur les champs de bataille étaient directement attribuables à sa minutieuse planification avant la campagne et non pas à sa capacité d'improviser lors de l'affrontement. Il renchérit en ajoutant que les succès de Napoléon étaient dus à l'autocratie de l'Empereur, caractéristique qui lui permettait de diriger la guerre aussi bien stratégiquement que politiquement⁴.

Un autre auteur, Jean Nicot, s'oppose toutefois aux points de vue de Gras et de Hibbert. Dans un de ses articles, il argue que les batailles napoléoniennes comportaient autant d'improvisation géniale que de planification

¹ Georges Lestien (général), «Napoléon, ce maître de la guerre», *Revue historique de l'armée*, n° 3, 1969, p. 10; Yves Gras (colonel). « Le déchaînement de la force: la guerre napoléonienne », *Revue historique de l'armée*, n° 4, 1971, p. 22.

² Gras, *loc. cit.*, p. 24.

³ William Serman et Jean-Pierre Bertaud, *Nouvelle histoire militaire de la France 1789-1919*, Paris, Fayard, 1992, p. 165.

⁴ Christopher Hibbert, *Waterloo: Napoleon's last campaign*, New-York, Cooper Square Press, 2003, p. 35.

en insistant que l'inspiration du moment avait une place très importante dans la conduite des opérations⁵.

Par ailleurs, peu d'historiens militaires ont souligné dans leurs écrits l'importance que Napoléon accordait à l'unité de commandement. Gunther Rothenberg, Jean-Pierre Bertaud, le général Lestien, le colonel Gras et Christopher Hibbert estiment que la nécessité de tenir l'armée réunie par un chef unique était à la base des multiples campagnes victorieuses de Bonaparte, mais qu'à la longue elle se retourna contre lui⁶.

En outre, le général Lestien précise dans son article de la *Revue historique de l'armée* que rien ne serait plus imprudent que d'essayer de dégager du système napoléonien « un ensemble de recettes que l'Empereur employait systématiquement »⁷. Néanmoins, quelques historiens militaires, y compris le général lui-même, ont essayé de faire ressortir des campagnes certains points communs. Ainsi, tandis que la plupart des ouvrages sur les guerres napoléoniennes reflètent la préférence de l'Empereur pour l'offensive, Charles Esdaile, le colonel Gras, le général Lestien et Jean-Pierre Bertaud résument dans leurs ouvrages et articles les autres principes de guerre napoléoniens, à savoir la vitesse et mobilité, la concentration des forces, l'effet de surprise et la protection⁸.

D'autre part, dans son article sur le « déchaînement de la force », le colonel Gras ramène les manœuvres napoléoniennes à deux genres⁹:

⁵ Jean Nicot, « Bilan de l'aventure napoléonienne », *Revue historique de l'armée*, n° 4, 1969, p. 39 - 40.

⁶ Gunther Rothenberg, *Atlas des guerres napoléoniennes*, Paris, Éditions Autrement, 2000, p. 69 -70; Jean-Pierre Bertaud, « Stratégie et tactique à l'époque de Napoléon », *Revue internationale d'histoire militaire*, n° 61, 1985, p. 103; Lestien, *loc. cit.*, p.19; Gras, *loc. cit.*, p. 24; Hibbert, *op. cit.*, p. 35.

⁷ Lestien, *loc. cit.*, p. 10.

⁸ Charles Esdaile, *The French wars (1792 -1815)*, London, Routledge, 2001, p. 58; Gras, *loc. cit.*, p. 24 - 28; Lestien, *loc. cit.*, p. 14 -17; Bertaud, *loc. cit.*, p.103.

⁹ Gras, *loc. cit.*, p. 25 - 27.

-- la manœuvre sur les arrières (ou manœuvre par enveloppement) que Napoléon employait lorsqu'il disposait d'une nette supériorité numérique ou morale sur son théâtre d'opérations, comme par exemple à Iéna en 1806.

-- la manœuvre sur position centrale lorsqu'il était plus faible, comme par exemple à Waterloo en 1815.

La manœuvre sur les arrières est la manœuvre napoléonienne par excellence. Alors que les corps d'armée retenaient l'ennemi par une attaque frontale, le reste de l'armée, constitué de la Réserve et de la Garde impériale, par une marche audacieuse et rapide, se jetait sur ses arrières afin de couper sa ligne de retraite. Cela produisait un déséquilibre à la fois psychologique (soudaine irruption sur les arrières) et physique (changement de front exécuté à la hâte vers l'arrière) de l'adversaire.

La manœuvre sur position centrale est exécutée par un coup offensif quand les corps d'armée, constituant la masse principale des troupes, font irruption au milieu des forces de l'ennemi. Cela empêchait l'adversaire de se concentrer ou le forçait à se diviser. Napoléon manoeuvrait ensuite pour accabler successivement les corps de l'ennemi ainsi isolés pendant que la masse secondaire de ses forces contenait le reste de l'armée ennemie postée dans les environs. L'auteur souligne que c'était l'ébranlement provoqué par cette attaque qui devait rompre l'équilibre de l'ennemi et engendrer la victoire.

Cependant, de telles attaques nécessitaient l'utilisation combinée et synchronisée de plusieurs armes: infanterie, cavalerie et artillerie. Sans une telle combinaison, elles auraient été coûteuses et rarement concluantes. Et c'est pour ces raisons que Napoléon avait conçu les corps d'armée, nouveau système stratégique qu'il inaugura à Iéna en 1806.

Plusieurs historiens militaires soulignent le rôle important joué par ce système opérationnel napoléonien. Jacques Lovie, par exemple, donne un aperçu sur ce nouveau principe stratégique¹⁰. Le corps d'armée fut constitué en

¹⁰ Jacques Garnier, *Napoléon, de l'histoire à la légende: actes du colloque au Musée de l'Armée*, Paris, Éditions In Forma (Maisonneuve et Larose), 2000, p. 76.

1805 -- après deux ans de préparation -- en groupant sous un même chef, le plus grand nombre possible de troupes de toutes sortes, pouvant se rassembler, marcher sur une seule route et se déployer en un seul jour. Il ajoute que cette masse ou unité tactique majeure était une véritable petite armée autonome de 25.000 à 30.000 hommes commandés par un maréchal. Elle constituait la plus grande formation opérationnelle interarmes¹¹. L'auteur ajoute que Napoléon porta ce système stratégique à la perfection à Iéna par l'emploi d'avant - gardes ou de flancs - gardes composées de corps d'armée. La Grande Armée comportait généralement de 6 à 12 corps que l'Empereur jetait à l'avant comme les mailles d'un gigantesque filet. Ces corps étaient suffisamment puissants pour résister à l'ennemi en attendant le secours de la Réserve. L'ensemble de ce système offensif fut nommé le bataillon carré.

Richard Holmes, un autre historien militaire met particulièrement en relief l'efficacité du système de corps d'armée chez Napoléon. Il souligne que l'une des plus belles réussites de Bonaparte tint à son utilisation du corps comme unité, en particulier dans sa manœuvre favorite sur les arrières de l'ennemi, tactique qu'il employa au moins une trentaine de fois dans ses batailles, et en particulier à Iéna¹².

D'autre part, le général Spillmann, George Blond, William Serman et Jean-Pierre Bertaud se sont intéressés à certaines des caractéristiques de l'armée française pendant la période napoléonienne. Ainsi, Blond et Bertaud mettent en lumière l'importance que l'Empereur attachait à l'équipement de ses hommes¹³.

¹¹ Chaque corps comprenait de deux à quatre divisions d'infanterie, une brigade ou division de cavalerie légère, de l'artillerie divisionnaire, du génie, et du service. Les différentes composantes de la Réserve étaient également formées de corps d'armée: corps d'infanterie, de cavalerie et corps de la garde (qui protégeait la réserve d'artillerie).

¹² Richard Holmes, *Atlas historique de la guerre*, Paris, J.C. Lattès, 1989, p. 93 - 94.

¹³ George Blond, *La Grande Armée, 1804 - 1815*, Paris, Robert Laffond, 1979, p. 48; Jean-Pierre Bertaud. « Stratégies et tactiques à l'époque de Napoléon », *Revue internationale d'histoire militaire*, n° 61, 1985, p. 104 - 105.

Par ailleurs, Georges Blond démontre l'impopularité du service d'approvisionnement et d'intendance au sein de l'armée française¹⁴, tandis que Serman et Bertaud essayent de justifier les lacunes de ce service en fonction de la politique intérieure de l'Empereur¹⁵.

Le service de santé, par contre, est traité dans une moindre mesure dans l'historiographie napoléonienne. L'ouvrage de Serman et Bertaud est l'un des rares écrits qui aborde ce sujet. Les auteurs y relèvent surtout les insuffisances de ce service sous Bonaparte¹⁶. Finalement, certains historiens ont signalé le manque d'évolution de l'armement dans l'armée de Napoléon. Le général Georges Spillmann, William Serman, Jean-Pierre Bertaud et Gunther Rothenberg, par exemple, critiquent cette lacune de la Grande Armée dans leurs travaux¹⁷. Serman et Bertaud, en particulier, observent que Bonaparte ne fut jamais en mesure de pallier entièrement à la pénurie d'armement qui affligeait son armée, se trouvant même parfois contraint de se servir de modèles acquis à l'ennemi. « Les prises de guerre comblèrent plus ou moins les déficits en armement »¹⁸. Les auteurs concluent que « l'artillerie française forte d'un bon personnel, toutefois, avait un matériel de moindre qualité que celui de ses adversaires »¹⁹.

Deuxièmement, plusieurs historiens militaires se sont intéressés à la qualité des armées françaises et prussiennes durant la période des guerres napoléoniennes. George Blond, par exemple, analyse la conscription -- à la base du recrutement militaire en France durant une grande partie du règne de Bonaparte -- ainsi que l'impopularité de ce système²⁰. Jean-Pierre Thomas et

¹⁴ Blond, *op. cit.*, p. 48.

¹⁵ Serman et Bertaud, *op. cit.*, p. 159.

¹⁶ *Ibid.*, p. 162.

¹⁷ Georges Spillmann (général), « Des armées de la Révolution à la Grande Armée », *Revue historique de l'armée*, n° 3, 1969, p. 56 - 59; Serman et Bertaud, *op. cit.*, p. 149 - 151; Rothenberg, *op. cit.*, p. 74 - 75.

¹⁸ Serman et Bertaud, *op. cit.*, p. 151.

¹⁹ *Ibid.*, p. 150.

²⁰ Blond, *op. cit.*, p. 18.

François Cailleteau, eux, résument dans leur écrit sur l'armée du métier²¹ l'évolution de la conscription sous Napoléon depuis son établissement par la loi Jourdan en 1798 jusqu'à son abolition par Louis XVIII en 1814. Cette analyse fait ressortir le volontariat qui caractérisa le système de recrutement dans l'armée française à la veille de Waterloo. Les auteurs notent également que c'est en Prusse au début du XIXe siècle que la conscription moderne est née -- suite aux réformes militaires et sociales que ce pays entreprit après sa défaite de 1806²². Quant à Annie Crépin, elle fait ressortir les abus et les violations que Napoléon fit subir à la loi Jourdan en notant que « la machine conscriptionnelle s'emballait » à partir de 1808²³. Finalement, Eugène-Jean Duval²⁴ examine, avec textes et statistiques à l'appui, comment de telles masses d'hommes purent être rassemblées pendant si longtemps.

Quand à Marcel Dupont, il souligne le moral extrêmement élevé des soldats français durant la campagne d'Iéna de 1806²⁵. Cela n'est pas étonnant d'ailleurs, vu l'éclatante victoire d'Austerlitz l'année précédente! Ces jours - là, la foi des soldats et officiers français en leur Empereur était totale. « La grande figure de l'Empereur planait sans cesse sur la Grande Armée », déclare Dupont²⁶. De plus, comme le note Arnaud Blin dans son dernier ouvrage sur Iéna²⁷, l'issue du combat préliminaire de Saalfeld eut des effets considérables sur le moral des deux armées. La nouvelle de la mort du prince Louis de Prusse lors de cette bataille encouragea l'armée française, mais jeta la consternation dans l'armée ennemie. Par contre, à Waterloo, ce qui maintenait

²¹ Jean-Pierre Thomas et François Cailleteau. *Retour à l'armée de métier*, Paris, Éditions Économica, 1998, p. 52 - 53.

²² *Ibid.*, p. 54-55.

²³ Annie Crépin, *La conscription en débat*, Arras, Artois presses université, 1998, p. 30.

²⁴ Eugène-Jean Duval, *Regards sur la conscription*, Paris, Fondations pour les études de la défense, 1997.

²⁵ Marcel Dupont, *Napoléon et ses grognards*, Paris, Éditions Lavauzelle, 1981, p. 69.

²⁶ *Ibid.*, p. 70.

²⁷ Arnaud Blin, *Iéna, octobre 1806*, Paris, Perrin, 2003, p. 124.

le moral des soldats français, observe George Blond, était l'animosité qu'ils éprouvaient envers des rois européens déterminés à ramener la monarchie en France et abolir ainsi ses conquêtes antérieures²⁸.

En ce qui concerne la qualité de l'armée prussienne, Bernard Kroener traite la nature et l'ampleur de la philosophie rationaliste qui l'influçait au début du XIXe siècle. L'auteur résume la conviction fondamentale des rationalistes appliquée à la classe des soldats, en déclarant que le but d'une bataille n'était pas de tuer, mais d'expulser et de désarmer les hommes armés ayant envahi la patrie²⁹.

Du point de vue militaire, l'armée prussienne est souvent critiquée sévèrement dans les ouvrages et articles relatifs à la campagne d'Iéna. Ainsi, George Blond ne manque pas de relever les multiples failles d'une armée affligée par la solennité, la lenteur et surtout la rigidité³⁰. À Iéna, ces soldats furent mal servis par l'entraînement rigoureux qu'ils avaient subi, la discipline de fer qui leur avait été imposée et qui les avait transformés en de véritables automates dans une campagne où la flexibilité et la vitesse de mouvements comptaient avant tout. Arnaud Blin, lui aussi, souligne quelques-unes des lacunes de l'armée prussienne sur les champs de bataille d'Iéna, en particulier le manque de communication entre les troupes et leur impuissance à se concentrer aux moments critiques³¹. Quant à Carl von Clausewitz, dans son ouvrage sur Iéna il attribue le désastre prussien de 1806 à trois facteurs principaux: les conditions misérables du matériel de l'armée devenu inutilisable, le manque d'expérience des troupes sur les champs de bataille et surtout la politique prussienne au début du XIXe siècle qui consistait à orienter le peuple vers la paix et la neutralité³². Comme le note l'auteur, vu l'état précaire de

²⁸ Blond, *op. cit.*, p. 503.

²⁹ Bernard Kroener, « Le siècle des Lumières et la Révolution: l'armée prussienne en 1806 ». *Revue historique des armées*, n° 4, 1990, p. 54 - 56.

³⁰ Blond, *op. cit.*, p. 503.

³¹ Blin, *op. cit.*, p. 179.

³² Carl von Clausewitz, *Notes sur la Prusse dans sa grande catastrophe, 1806*, Paris, Champ Libre, 1976, p. 9 -17.

l'armée, il n'en fallait pas davantage pour rendre les troupes peu combattives et le peuple sans courage. De plus, dans le premier chapitre d'un ouvrage de Clausewitz intitulé *La campagne de 1813 jusqu'à l'Armistice*, disponible sur un site Web³³, l'auteur donne un aperçu des différentes étapes de la restructuration entreprise par l'armée prussienne depuis son effondrement en octobre 1806 jusqu'à la veille de Waterloo. Clausewitz met très clairement en relief les objectifs fixés et les efforts déployés en vue de les atteindre.

Troisièmement, plusieurs auteurs se sont penchés sur le déroulement de ces deux campagnes. Ainsi, le général Jean Delmas montre le souci constant de Bonaparte de détecter l'emplacement de l'ennemi au tout début de la campagne d'Iéna³⁴. L'auteur met en relief la stratégie globale de l'Empereur en expliquant que son ultime objectif était d'aller à Berlin, mais en se plaçant auparavant entre l'armée prussienne et la capitale. Delmas résume ensuite les manœuvres préliminaires de la Grande Armée se préparant à franchir la forêt de Thuringe au sud de l'Allemagne. Il met surtout en évidence la confiance de Bonaparte en la supériorité de ses positions. Cette confiance toutefois, était teintée d'une certaine prudence, car l'Empereur à ce stade de la campagne ignorait encore l'emplacement exact des troupes ennemies³⁵. Le général Delmas montre également le dilemme que devaient affronter les Prussiens vers le début de la campagne après avoir essuyé une défaite préliminaire aux mains de l'armée française à Saalfeld: se battre ou s'échapper? De plus, l'article fait bien ressortir la stratégie militaire de Napoléon en précisant que l'Empereur prescrivit à deux de ses maréchaux, à la veille de la bataille principale, de se porter vers le nord pour tomber sur les arrières de l'ennemi au cas où

³³ Carl von Clausewitz. « Réorganisation de l'État militaire en Prusse ». http://www.stratic.org/partenaires/cfhm/micro/Clausewitz_Ch1.html. Page consultée le 4 mai 2005.

³⁴ Jean Delmas (général), « Iéna - Auerstaedt, bataille ou campagne? », *Revue internationale d'histoire militaire*, n° 78, 2000, p. 110.

³⁵ *Ibid.*, p. 43.

celui-ci retraiterait dans cette direction³⁶.

Point saillant de l'article, l'auteur insiste qu'en ce 14 octobre 1806, deux batailles, et non pas une seule, eurent lieu -- l'une à Iéna et l'autre à Auerstaedt. Il ne manque pas de mettre en relief que l'un des principes fondamentaux de la guerre napoléonienne, « attaquer du fort au faible »³⁷ ne fut pas respecté ce jour-là. Alors que Bonaparte prêchait de n'attaquer que lorsqu'il disposait de la supériorité numérique, à Iéna les forces françaises étaient plus ou moins égales aux forces prussiennes, et, à Auerstaedt, les Français durent soutenir un combat à un contre deux, face au gros de l'armée prussienne. L'Empereur exploita immédiatement ses succès tactiques à Iéna et Auerstaedt en se lançant à la poursuite de ses adversaires³⁸.

En somme, l'analyse du général Delmas démontre fort bien la réussite de la manœuvre stratégique napoléonienne: dès qu'elle fut amorcée, elle obligea l'adversaire à suspendre son offensive et le plaça d'emblée dans une situation dont il ne put se tirer.

Dans son recueil des actes du colloque au Musée de l'Armée, Jacques Garnier reprend certains des thèmes de Jean Delmas, mais en y ajoutant quelques précisions. Ainsi, il note que le plan global de Bonaparte qui était de marcher sur la capitale ennemie, Berlin, ne pouvait s'effectuer qu'en traversant un pays allié à la Prusse, la Saxe³⁹. De plus, il souligne que comme l'Empereur était encore incertain de l'emplacement des troupes ennemies, il appliqua la méthode qui lui avait si souvent réussi, à savoir préparer toutes les solutions possibles et éliminer au fur et à mesure du déroulement de l'action les situations les moins probables⁴⁰.

L'auteur fait bien ressortir la flexibilité des manœuvres napoléoniennes

³⁶ *Ibid.*, p. 113.

³⁷ *Ibid.*, p. 116.

³⁸ *Ibid.*, p. 119.

³⁹ Garnier, *op. cit.*, p. 78.

⁴⁰ *Ibid.*, p. 79.

dans cette campagne en s'appuyant sur le 4^e Bulletin de la Grande Armée qui évoque le changement de direction des colonnes d'assaut des Français lorsque l'Empereur apprit que l'armée prussienne se trouvait à Iéna⁴¹. L'auteur conclut son colloque en faisant l'éloge de l'ingéniosité de Bonaparte et de son génie d'improvisation, compte tenu de l'insuffisance des moyens dont il disposait⁴².

Dans son ouvrage sur la Grande Armée, George Blond traite les campagnes napoléoniennes sous un autre angle. Il met plutôt l'accent sur l'arrogance de la Prusse et son mépris total de l'armée française durant la période précédant l'affrontement⁴³. En plus d'admirer l'impeccable formation en colonnes de la Grande Armée, l'auteur dénote les multiples inégalités du terrain sur lequel les troupes françaises durent s'aventurer lors de cette campagne: pays accidenté, montagneux, coupé de rivières et de gorges⁴⁴.

Dans son chapitre sur la bataille d'Iéna, intitulé « Une plaine immense », George Blond fait souvent référence aux proclamations stimulantes de l'Empereur à ses hommes. Il conclut en faisant l'éloge des généraux français qui n'avaient pas hésité à prendre des risques et s'étaient montrés bons tacticiens. À Iéna comme à Auerstaedt, il constate que l'ardeur mobile de troupes bien entraînées l'avaient emporté sur l'obéissance automatique des Prussiens⁴⁵.

Dans le chapitre sur Waterloo, intitulé « La garde meurt », l'auteur met

⁴¹ Napoléon 1, Emperor of the French, 1769 - 1821, *Imperial glory: the bulletins of Napoleon's Grande Armée, 1805 - 1814. English translation by J. David Markham*, London, Greenhill and Mechanicsburg, Pa, Stackpole Books, 2003, p. 80.

Site Web:

Napoléon Bonaparte. « Correspondance de Napoléon 1^{er}, octobre 1806 ».

[http://www.histoire-empire.org/correspondance de Napoléon 1806/oct 02.htm](http://www.histoire-empire.org/correspondance%20de%20Napol%C3%A9on%201806/oct%2002.htm). Page consultée le 2 mai 2005.

⁴² Garnier, *op. cit.*, p. 83.

⁴³ Blond, *op. cit.*, p. 98.

⁴⁴ *Ibid.*, p. 101.

⁴⁵ *Ibid.*, p. 108.

d'abord bien en évidence le plan classique de la stratégie napoléonienne: attaquer les ennemis en coup de foudre, battre l'un puis l'autre⁴⁶. À l'instar de la plupart des autres historiens, il aborde également les affrontements préliminaires de l'armée française avec l'armée anglaise à Quatre-Bras et avec l'armée prussienne à Ligny. Cet ouvrage riche en événements militaires, traite de façon élaborée les différentes manœuvres, tactiques et stratégies utilisées par les armées napoléoniennes à Iéna et à Waterloo.

Henri Lachouque aussi s'intéresse vivement aux campagnes napoléoniennes, comme on s'en aperçoit dans son œuvre militaire sur Napoléon. Outre son souci de décrire les diverses manœuvres, tactiques et stratégies napoléoniennes durant les journées précédant la bataille d'Iéna de façon très détaillée, il accorde une grande importance à la qualité du service de renseignement impérial durant toute la campagne⁴⁷. Toutefois, à l'encontre de la plupart des autres historiens, Lachouque met en lumière un aspect peu connu du commandement de Napoléon à Iéna: son insistance à ne révéler à personne ses véritables intentions. Et après avoir abordé la campagne de Belgique en 1815, l'auteur conclut que la responsabilité de la défaite française à Waterloo appartenait bien davantage à l'Empereur lui-même qu'à ses maréchaux et généraux⁴⁸.

Quant à Gunther Rothenberg, dans son *Atlas des guerres napoléoniennes*, il reprend, dans une large mesure, les thèmes militaires des campagnes d'Iéna et de Waterloo des autres historiens en précisant, néanmoins, qu'en 1815, l'Empereur n'avait que d'infimes chances de réussir⁴⁹. Par conséquent, il décida peu avant la campagne qu'il ne pouvait rester sur la défensive et que sa

⁴⁶ *Ibid.*, p. 503.

⁴⁷ Henri Lachouque, *Napoléon, 20 ans de campagnes*, Paris, Arthaud, 1964, p. 119 - 120.

⁴⁸ *Ibid.*, p. 387.

⁴⁹ Rothenberg, *op. cit.*, p. 197.

meilleure chance de salut était de détruire les armées britanniques et prussiennes en Belgique. L'auteur ne manque pas de noter que pour la première fois de sa longue histoire, à Waterloo, la Vieille Garde impériale chancela avant de s'effondrer. Le spectacle de la défaite de cette « invincible » Garde provoqua la panique de la plupart des autres unités qui s'enfuirent⁵⁰. Rothenberg conclut son ouvrage par un bref épilogue dans lequel il fait l'éloge de l'efficacité du système napoléonien et de son influence colossale sur l'art de la guerre de 1792 à 1815. Ce système était caractérisé par la recherche de la bataille décisive, comme il le montra effectivement pour les campagnes d'Iéna et de Waterloo. Mais le système se retourna à la longue contre Napoléon, lorsque ses ennemis se convertirent aux procédés tactiques de son armée et adoptèrent le corps d'armée comme principal élément de manoeuvre⁵¹.

Arnaud Blin enfin, dans son ouvrage sur Iéna, situe l'affrontement du 14 octobre au sommet de la stratégie napoléonienne, l'Empereur manoeuvrant à la perfection à Iéna et le maréchal Davout décidant de la victoire, avec une audace inouïe, à Auerstaedt⁵².

2. Sur le plan politique

Plusieurs politiciens ont également mis en relief dans leurs œuvres les principaux courants politiques de la période napoléonienne.

a) Politique intérieure

Frédéric Bluche, par exemple, tente dans l'un de ses ouvrages⁵³, d'établir un lien entre le bonapartisme (système et méthode de gouvernement) et le

⁵⁰ *Ibid.*, p. 208 - 209.

⁵¹ *Ibid.*, p. 210.

⁵² Blin, *op. cit.*, p. 96 - 222.

⁵³ Frédéric Bluche, *Le bonapartisme: aux origines de la droite autoritaire (1800 - 1850)*, Paris, Nouvelles éditions latines, 1980.

grand dessein napoléonien d'hégémonie européenne. L'auteur s'efforce de donner une définition appropriée au bonapartisme autoritaire, courant politique prédominant en France et dans le reste de l'Empire napoléonien en 1806, à la veille de la campagne d'Iéna. Il écarte d'abord la notion de despotisme éclairé que quelques autres historiens semblent associer au bonapartisme autoritaire. Louis Bergeron, par exemple, écrivait: « En quelque sorte ce sont le dynamisme de Bonaparte et la rigueur de son administration qui viennent rajeunir une expérience de despotisme éclairé tardive »⁵⁴. Toutefois, il est entièrement en accord avec Jean Tulard qui souligne dans son *Napoléon* le caractère dictatorial de cette première version du bonapartisme. « Tout repose sur le charisme personnel de Napoléon: le règne s'identifie à un individu »⁵⁵. Effectivement, Bluche confirme dans son ouvrage la suppression provisoire des libertés durant l'apogée du règne napoléonien: l'Empereur avait supprimé les libertés parlementaires, écrasé la liberté de la presse et comprimé la plupart des libertés publiques (réunions, associations, etc.).

Dans un autre ouvrage traitant du même sujet⁵⁶, Bluche précise que si c'était le rétablissement de l'ordre et la paix civile et extérieure qui assurèrent à Bonaparte la légitimité de son pouvoir, c'était, dans une large mesure, les guerres victorieuses qui contribuèrent à le maintenir au pouvoir⁵⁷.

Toutefois, dans son premier ouvrage, l'auteur ajoute que, suite aux défaites napoléoniennes en Espagne et en Russie, le bonapartisme autoritaire souffrit d'être une formule de gouvernement qui ne se refléta pas dans un réel courant d'opinion. À la veille de Waterloo, les partis d'opposition étaient plus forts que jamais, et cette version de bonapartisme n'existait plus que dans les

⁵⁴ Louis Bergeron, *L'épisode napoléonien, aspects intérieurs*, Paris, Éditions du Seuil, 1972, p. 12 - 14.

⁵⁵ Jean Tulard, *Napoleon, the myth of the saviour* (translated by T. Waugh), London, Wadfield and Nicolson, 1984, p. 324.

⁵⁶ Frédéric Bluche, *Le bonapartisme*, Paris, Presses universitaires de France, 1981, p. 8.

⁵⁷ Bluche, *op. cit.*, p. 8.

rangs de l'armée et chez une poignée de pamphlétaires et de fidèles⁵⁸. Bluche affirme ensuite, qu'ayant écarté une deuxième version du bonapartisme (le bonapartisme jacobin), l'Empereur se laissa persuader que seul un régime libéral pouvait sauver la situation. En avril 1815, le courant politique dominant en France fut donc le bonapartisme libéral caractérisé par la suppression de la censure et l'apparition de *l'Acte additionnel aux constitutions de l'Empire*.

Un deuxième courant politique important de cette période fut celui de la propagande des souverains d'Europe contre Napoléon⁵⁹. L'historien Jean Tulard, auteur d'une vingtaine d'ouvrages sur Bonaparte et son mythe, montre dans son livre sur la légende noire l'évolution de ce courant durant toute l'épopée napoléonienne⁶⁰. Les premières attaques, déclare l'auteur, vinrent de la presse anglaise sous la forme de pamphlets, de brochures et de caricatures publiés à Londres vers le début du XIXe siècle. Quelques années plus tard, cette propagande anglaise pénétra sur le continent et favorisa le soulèvement du peuple portugais contre l'occupant français. La légende anti-napoléonienne, ajoute l'auteur, se manifesta également en Russie lors de l'invasion française, sous la forme de journaux et de brochures qui comparaient l'Empereur à Attila et Gengis Khan. L'Allemagne, vaincue et humiliée, offrit aussi un terrain idéal pour cette propagande. Mais c'est surtout vers la fin de l'Empire, à la veille de Waterloo, souligne Tulard, alors que le temps des crises présentait un terrain favorable à la levée des esprits contre l'Usurpateur que se développa pleinement la légende noire.

En dernier lieu, dans le contexte de la politique intérieure, Jacques Lovie

⁵⁸ Bluche, *op. cit.*, p. 100.

⁵⁹ Rappelons que cette contre-propagande apparut en réaction à la propagande napoléonienne que l'Empereur utilisait pour justifier ses guerres et célébrer des victoires qui l'aidaient à se maintenir au pouvoir.

⁶⁰ Jean Tulard, *L'anti-Napoléon, la légende noire de l'Empereur*, Paris, Julliard, 1965, p. 37 - 41.

et André Palluel distinguent dans leur ouvrage⁶¹ les quatre types de groupes de pression français qui furent les plus susceptibles d'avoir influencé le sort des campagnes d'Iéna et de Waterloo. Proches parents et généraux de l'Empereur le pressaient constamment à déclencher des guerres. Face à ce clan belliciste se dressait Talleyrand, représentant du parti de la paix, qui, peu après Iéna en 1806, prétendait jouer les intermédiaires entre Paris et les capitales européennes. Il essayait ainsi de calmer les ambitions du « maître » en le trahissant. Entre ces deux partis, se dressait, en troisième lieu, le parti des affaires. Représenté par une banque dans les principales capitales européennes, ce clan développa une hostilité grandissante envers l'Empereur entre 1806 et 1815. S'y ajoutait le milieu des brasseurs d'affaires chargé de fournir les armées, mais qui ne cherchait que des profits immédiats. Les auteurs concluent qu'entre 1806 et 1815, toutefois, tous ces partis s'entendirent pour ne poursuivre qu'une politique de paix et de détente, isolant ainsi l'Empereur dans son obstination à poursuivre ses offensives.

b) Politique extérieure

Dans son ouvrage militaire sur Iéna, Arnaud Blin reconnaît que les historiens ont généralement mis l'accent sur les efforts de l'Empereur pour trouver une solution diplomatique permettant d'éviter la guerre d'Iéna. Il ajoute que c'était l'intransigeance de la Prusse qui avait fini par provoquer le conflit armé⁶².

Par ailleurs, Jacques Garnier met clairement en relief le souci de Napoléon en 1806 à entamer une intense campagne diplomatique pour éviter de se retrouver face à une nouvelle coalition d'États européens regroupant la Prusse, la Russie et l'Autriche. Ainsi, jusqu'à la veille de la bataille, Napoléon écrivait au roi de Prusse, Frédéric-Guillaume III pour lui proposer des terrains

⁶¹ Jacques Lovie et André Palluel, *L'épisode napoléonien, 1799 - 1815*, Paris, Éditions du Seuil, p. 168 - 170.

⁶² Blin, *op. cit.*, p. 49 - 53.

d'entente⁶³.

Dans son article, le général Jean Delmas déclare que, suite aux négociations du tzar Alexandre avec le roi de Prusse en septembre 1806, l'armée prussienne commença à exécuter des mouvements inquiétants. Par conséquent, Napoléon reconsidéra son projet d'évacuation de l'Allemagne et prépara son armée à affronter les Prussiens. Toutefois, il resta confiant qu'une solution diplomatique avec la Prusse serait encore possible. « L'idée que la Prusse puisse s'engager seule contre moi me paraît si ridicule qu'elle ne mérite pas d'être discutée »⁶³ affirmait-il.

Neuf ans plus tard, la campagne de Waterloo fut elle aussi soumise à des courants politiques aussi bien que militaires. Henri Houssaye argue qu'à peine remonté sur son trône en avril 1815, Napoléon ne pouvait abandonner le gouvernement pour aller combattre sans une impérieuse nécessité: voulant autant la paix que le peuple français, Bonaparte ne désirait pas la guerre avant d'avoir épuisé tous les moyens d'accommodement⁶⁴. En général, tous les historiens reconnaissent dans leurs articles ou leurs ouvrages sur Waterloo les efforts diplomatiques consentis par Napoléon pour maintenir la paix avant d'avoir recours à la guerre.

Toutefois, Gunther Rothenberg représente Napoléon comme un conquérant qui ne désirait qu'asseoir son hégémonie sur l'Europe entière et peut-être au-delà. Il ne considérait pas la guerre comme une mesure extrême, un ultime recours lorsque la diplomatie avait échoué, mais comme le pivot de la politique extérieure⁶⁵.

Deuxièmement, le réveil du nationalisme comme conséquence directe de l'exploitation napoléonienne de certains pays vaincus se manifeste dans un certain nombre d'ouvrages de l'historiographie. Ainsi, Maurice Boucher révèle,

⁶³ Garnier, *op. cit.*, p.76.

⁶³ Delmas, *loc. cit.*, p. 108.

⁶⁴ Houssaye, *op. cit.*, p. 87 - 88.

⁶⁵ Rothenberg, *op. cit.*, p. 210 - 211.

dans son œuvre sur le nationalisme allemand au début du XIX^e siècle, une prise de conscience collective des États allemands « qui s'étaient soumis à Napoléon pour sauvegarder leur paix et leur tranquillité »⁶⁶.

Par contre, Boyd Shafer met en évidence le réveil du nationalisme dans toute l'Europe pendant les années 1792 - 1815. Il fait ressortir « le ressentiment hargneux suivi de la furie patriotique suscitée par les victoires françaises qui étaient d'abord accueillies par les vaincus avec passivité sinon avec plaisir »⁶⁷. L'auteur précise que, parmi les pays allemands, c'était surtout en Prusse et en Autriche que les conquêtes françaises stimulèrent le patriotisme national.

Également, le général Georges Spillmann note le réveil du nationalisme dans les Allemagnes, suite aux réactions hostiles causées par l'occupation française. Il y ajoute, toutefois, les levées en masse qui s'effectuèrent en 1813, fournissant ainsi à l'ennemi un état de supériorité numérique⁶⁸.

Finalement, bien que le sujet du Blocus continental apparaît souvent dans l'historiographie de l'épopée napoléonienne, peu d'auteurs ont établi des liens entre l'échec de cette mesure anti-britannique et la fin de l'Empire français, marquée par la bataille de Waterloo. Albert Sorel montre la popularité de ce blocus en France. C'étaient les pays annexés qui en subissaient surtout les inconvénients alors que la France n'en recueillait que les avantages. L'industrie prospérait, l'agriculture protégée se relevait et le système était généralement un bienfait pour les producteurs français. L'auteur précise ensuite que le Blocus continental n'était en fait que « la machine de guerre du Grand Empire »⁶⁹ que l'Empereur avait édifié contre l'Angleterre. Mais cette machine commençait à craquer dès 1810: elle chancelait à chaque coup qu'elle portait contre son adversaire. Sa faiblesse était dans sa structure même: elle dépassait les limites

⁶⁶ Maurice Boucher, *Le sentiment national en Allemagne*, Paris, La Colombe, 1947, p. 118.

⁶⁷ Boyd Shafer, *Le nationalisme: mythe et réalité*, Paris, Payot, 1964, p. 126.

⁶⁸ Spillmann, *loc. cit.*, p. 58.

⁶⁹ Albert Sorel, *Le Blocus continental - Le Grand Empire*, Paris, Plon - Nourrit, 1907, p. 504.

du possible. « Napoléon excéda sur ce qu'un homme pouvait accomplir, sur ce qu'une nation pouvait endurer »⁷⁰.

Par contre, Thierry Lentz dans sa version du système napoléonien présente le Blocus continental comme un élément de fusion de l'Empire français. Effectivement, Napoléon souhaitait d'une certaine façon unir les peuples qui composaient ou qui entouraient son Empire, pour ainsi créer une « civilisation propre ». L'auteur ajoute que le Blocus continental créa une sorte de « marché commun » dont la faiblesse économique majeure fut qu'il était fondé sur un projet politique (vaincre l'Angleterre) et qu'il fonctionna en circuit fermé pour le seul profit des banquiers ou industriels français, c'est - à - dire sans véritable liberté des échanges⁷¹. C'est cette faiblesse qui fut l'une des principales causes de l'échec du Blocus continental, entraînant ainsi l'isolement français à la veille de Waterloo.

En dernier lieu, François Crouzet dans son œuvre sur le Blocus continental et ses effets sur la Grande-Bretagne met clairement en évidence la puissance et la souplesse, au début du XIXe siècle, de l'économie anglaise, une économie qui continua à progresser, à se moderniser et à se développer en dépit des épreuves et des tensions très dures qu'elle subissait. L'auteur en déduit que les progrès économiques de l'Angleterre lors d'une guerre acharnée contre un ennemi puissant et implacable avaient rempli le peuple britannique de fierté et de confiance⁷², sentiments qui servirent fort bien au moral de ses soldats à Waterloo.

⁷⁰ *Ibid.*, p. 504.

⁷¹ Thierry Lentz, *L'effondrement du système napoléonien (1810 - 1814)*, Paris, Fayard, 1987, p. 617.

⁷² François Crouzet, *L'économie britannique et le Blocus continental*, Paris, Éditions Économica, 1987, p. 872.

PREMIÈRE PARTIE

THÈMES MILITAIRES

Esquisse des campagnes

(cartes d'Iéna et de Waterloo disponibles à la fin du mémoire)

Les premiers affrontements de la campagne d'Iéna entre Français et Prussiens eurent lieu le 10 octobre à Schleiz (au sud-est d'Iéna) et à Saalfeld (au sud d'Iéna sur la Saale), et se soldèrent tous deux par des victoires françaises. Deux jours plus tard, le 12 octobre, la Grande Armée sous le commandement de Napoléon, et des maréchaux Lannes, Augereau, Soult, Ney, Murat, Davout et Bernadotte se dirigeait vers Iéna pour affronter l'armée prussienne sous le commandement du roi de Prusse, Frédéric-Guillaume III, du duc de Brunswick et du prince de Hohenlohe. L'armée prussienne se trouvait encore à ce moment, dans la région d'Erfurt - Weimar, à l'Ouest d'Iéna. Lorsqu'elle apprit que Napoléon avait dépêché deux de ses maréchaux, Davout et Bernadotte, un peu plus au nord vers Auerstaedt pour lui couper sa retraite vers l'Elbe, elle se scinda en deux: le prince de Hohenlohe resta à Weimar, tandis que le roi et le duc de Brunswick tentèrent de gagner Leipzig par le nord.

Cette campagne de Saxe se conclut en un seul jour: le 14 octobre 1806, tandis qu'à Iéna, où les principaux combats eurent lieu, Napoléon écrasait l'armée du prince de Hohenlohe, à Auerstaedt, Davout affrontait et battait avec 28.000 hommes seulement l'armée trois fois plus nombreuse du roi de Prusse et du duc de Brunswick.

Neuf ans plus tard, à la grande surprise des Alliés, Napoléon envahissait la Belgique, le 15 juin 1815, passait à gué la Sambre près de Charleroi, et marchait sur Bruxelles à quelques 65 km au nord. Les armées anglo-prussiennes qui se trouvaient en Belgique s'organisèrent alors immédiatement: Blücher, à la tête des troupes prussiennes, se posta à Ligny (au nord-est de Charleroi), tandis que le duc de Wellington qui commandait l'armée anglaise

concentra ses forces à Quatre-Bras (à mi - chemin entre Bruxelles et Charleroi). En conséquence, Napoléon conçut sa propre stratégie offensive: il divisa son armée en deux et prit le commandement d'une partie pour contrer Blücher à Ligny, tandis que Ney dirigeait l'autre partie vers Quatre-Bras.

Le 16 juin, après avoir refoulé les Prussiens à Ligny, Napoléon ordonna au maréchal Grouchy de les poursuivre avec une partie des troupes, tandis qu'il se tournait vers Wellington qui se retirait vers Bruxelles après un sanglant combat avec Ney à Quatre-Bras.

Assuré du soutien de Blücher, Wellington décida d'attendre Napoléon dans une position défensive, avantageuse sur le Mont St-Jean, au sud de Waterloo. Il occupa le château d'Hougoumont sur son flanc droit, la ferme de la Haie-Sainte au centre et la ferme de la Papelotte sur sa gauche. Des combats féroces se poursuivirent durant toute la journée et la soirée du 18 juin; malgré la prise des deux fermes par les Français, les défenseurs du château d'Hougoumont résistèrent aux attaques et les charges de la cavalerie française se brisèrent contre les carrés anglais sur la colline du Mont St-Jean où Wellington avait ordonné à ses troupes de se retirer. L'arrivée des Prussiens commandés par Blücher, qui avait réussi à devancer Grouchy, acheva de désorganiser l'armée française qui se débanda.

Chapitre premier

Stratégies napoléoniennes et caractéristiques de l'armée française

En analysant les différents aspects militaires d'Iéna et de Waterloo, peu d'historiens se sont penchés sur deux des plus essentiels éléments de la guerre napoléonienne durant ces deux campagnes: l'unité de commandement et les principes de guerre napoléoniens.

Nous proposons dans ce chapitre de développer ces deux éléments et de présenter les manœuvres et les systèmes napoléoniens qui furent les plus souvent utilisés au cours de ces deux campagnes. Nous donnerons également un aperçu des plus importantes caractéristiques de l'armée française durant l'épopée napoléonienne.

1

Éléments de guerre napoléoniens

a) Unité de commandement

Comme le titre le suggère, Napoléon pratiquait une centralisation extrême de l'autorité¹. Il considérait que l'unité de commandement était de première nécessité à la guerre et qu'elle ne pouvait être possible que lorsque la direction politique et militaire se trouvait aux mains d'un seul homme, ainsi qu'elle le fut pour lui dès qu'il devint premier consul en 1800.

Réunissant en sa personne les fonctions de chef politique et de commandant suprême, Napoléon avait besoin d'un certain nombre de collaborateurs responsables de la rédaction de rapports et de la correspondance,

¹ Rothenberg, *op. cit.*, p. 69.

de la transmission des ordres habituels et de la coordination de mouvements. Le maréchal Berthier, prince de Neufchâtel, dirigeait à la fois l'état-major de la Grande Armée et l'état-major personnel de l'Empereur, la «Maison». Cette «Maison» permettait à Bonaparte de contrôler d'importantes forces, mais elle ne devint jamais la tête pensante de l'armée. L'Empereur était son propre officier chargé des opérations et prenait lui-même toutes les décisions. Comme le déclarait Berthier à Ney le 18 janvier 1807 à Varsovie: « L'Empereur, monsieur le maréchal, n'a besoin ni de conseils, ni de plans de campagne. Personne ne connaît sa pensée, et notre devoir est d'obéir »². Le chef d'état-major prenait comme tout à fait naturel cet effacement de sa propre personnalité.

Ce que dirigeait Napoléon était donc une organisation rigide qui ne laissait qu'une place extrêmement limitée aux intuitions des officiers et à leur liberté d'entreprendre. Il n'était pas question de faire bouger son unité sans ordre, de contrevenir aux ordres ou d'en inventer. Ce système de commandement de l'armée française, totalement dépendant des décisions prises par Napoléon, ne laissait pas assez de liberté à ses subordonnés sur le plan des grands choix stratégiques. Habitué à attendre les ordres d'en haut, ses maréchaux préféraient le cas échéant temporiser plutôt que de prendre des initiatives qui leur seraient plus tard reprochées³. Cette rigidité quasi paralysante, alors qu'il aurait fallu improviser, se manifesta plus d'une fois au cours des deux campagnes en question dans ce mémoire. À Iéna, par exemple, ce système montra ses failles au grand jour, avec l'absence d'initiatives de Bernadotte, l'un des maréchaux envoyés sur les arrières de l'armée prussienne pour l'envelopper et lui couper sa voie de retraite. Effectivement, il refusa de se joindre à Davout au matin d'Auerstaedt parce qu'il avait clairement reçu l'ordre de marcher dans une autre direction. Et à Waterloo, au lieu de marcher au canon vers le Mont Saint-Jean pour prêter main - forte au reste de l'armée française, Grouchy, chargé de poursuivre les Prussiens qu'il avait vaincus à

² *Ibid.*, p. 70.

³ Blin, *op. cit.*, p. 133.

Ligny, préféra s'en tenir aux ordres reçus de rester à Wavre.

L'association des pouvoirs civils et militaires offrait des avantages indéniables dans le domaine de l'organisation stratégique . En tant que chef d'État, Napoléon pouvait combiner diplomatie et stratégie dans une perspective complémentaire qui lui permettait de formuler des objectifs politiques et militaires clairs et précis. Mais en tant que commandant suprême des armées françaises, il pouvait également combiner logistique et stratégie, comme il le démontra à Iéna ainsi qu'à Waterloo: par le rassemblement de l'armée française dans les plaines de Géra en 1806 et par son entrée en Belgique en 1815⁴.

Dans l'un et l'autre de ces événements, Napoléon sut faire affluer avec précision, sur le point décisif de la zone d'opérations, ses colonnes qui étaient partis de points les plus divergents, assurant ainsi le succès de la campagne. Le choix de ce point décisif relevait d'une stratégie très habile et le calcul des mouvements fut une opération logistique émanant de son cabinet. C'était l'Empereur lui-même qui était l'artisan d'instructions conçues avec tant de précision et transmises avec tant de lucidité. C'était Napoléon le vrai chef de son état - major et non pas comme l'ont prétendu tant d'auteurs, le maréchal Berthier. Penché sur ses cartes, il ordonnait les mouvements avec assurance. Il jugeait le nombre de marches nécessaires à chacun de ses corps pour arriver au point où il voulait l'avoir à jour nommé; puis, combinant la vitesse de la marche qu'il faudrait assigner à chacune des colonnes avec le moment possible de leur départ, il dictait ses instructions. C'est ainsi que six de ses maréchaux, Lannes, Augereau, Ney, Soult, Davout, et Bernadotte se trouvèrent en ligne sur trois routes parallèles débouchant à la même hauteur entre Saalfeld, Géra et Plauen (trois villes au sud - est d'Iéna) « quand personne dans l'armée, ni en Allemagne, ne concevait rien à ces mouvements en apparence si compliqués »⁵.

Cette combinaison de logistique et stratégie se produisit également en

⁴ Antoine H. Jomini, *Précis de l'art de guerre*, Paris, Éditions Ivrea, 1994, p. 281.

⁵ *Ibid.*, p. 282.

1815, quand le maréchal prussien Blücher cantonnait paisiblement entre la Sambre et le Rhin, et que lord Wellington donnait ou recevait des fêtes à Bruxelles, l'un et l'autre attendant le signal d'envahir la France. Entre-temps, Napoléon que l'on croyait à Paris tout occupé à des cérémonies politiques d'apparat, accompagné de sa garde qui venait à peine de se reformer dans la capitale, fondait sur Charleroi (ville à une vingtaine de kilomètres au sud de Waterloo) et sur les quartiers de Blücher, avec des colonnes convergeant de tous les points de l'horizon⁶.

Bien que ces deux exemples illustrent l'unité de commandement de Bonaparte combinant stratégie et logistique, ce système engendrait parfois ses propres faiblesses. Encouragé, voire enivré par son succès à Iéna en plus de ses victoires antérieures, Napoléon continua à tout diriger même lorsque les forces qu'il commandait augmentèrent considérablement après 1806. Et malgré une petite victoire contre les Prussiens à Ligny au tout début de la campagne de Waterloo en 1815, il ne réussit pas à maintenir son contrôle stratégique pendant le reste de la campagne. L'accroissement d'effectifs avait fait apparaître les imperfections de son système de commandement. En centralisant tout dans sa personne, Napoléon ne pouvait, faute d'un véritable état-major, assumer seul la conduite d'une armée aussi nombreuse⁷.

À mesure que les conflits se prolongeaient dans l'Empire napoléonien, la guerre devenait si étendue, si complexe et les forces qui y étaient engagées si considérables, que sans un état-major bien organisé, il n'était plus possible à un seul homme, si génial fut-il de la conduire efficacement. Aucun de ses lieutenants - habitués à obéir plus qu'à concevoir - n'était capable de le remplacer sur le théâtre secondaire. L'armée perdit la souplesse et la promptitude qui faisaient sa force⁸. Son organisme était effectivement devenu à la fois trop centralisé et trop élargi, et Bonaparte persistait à vouloir assumer

⁶ *Ibid.*, p. 283.

⁷ Rothenberg, *op. cit.*, p. 70.

⁸ *Ibid.*, p. 71.

seul le contrôle des préparatifs et des opérations. Le système des corps d'armée⁹, mis au point pour résoudre le problème de l'association entre un commandement central et la dispersion des troupes, exigeait beaucoup de compétences administratives, tactiques et même stratégiques de ses officiers supérieurs. Lorsqu'il créa ces corps d'armée, Napoléon ne prit même pas la peine de procurer à ses soldats une instruction militaire de haut niveau adaptée à ce nouveau système. De plus, il les laissa souvent dans l'ignorance de ses plans. Tout fonctionnait bien tant que l'Empereur restait à proximité (Iéna), mais son contrôle stratégique fléchit à mesure que l'armée engagée depuis l'Espagne jusqu'à la Russie, voyait ses effectifs augmenter¹⁰. Les officiers subalternes durent prendre leurs propres décisions et certains d'entre eux en 1809, 1812 et lors de toutes les campagnes ultérieures, en particulier celle de Waterloo en 1815, furent incapables de comprendre ou d'appliquer les ordres et les dispositions de Bonaparte.

Toutefois, Napoléon persista dans ses écrits de l'île Ste-Hélène quelques années plus tard à attribuer son échec de Waterloo aux fautes de ses lieutenants. Ainsi, il blâmait Ney de ne pas s'être emparé de Quatre-Bras, ville au sud de Waterloo où Wellington s'était retranché le 15 juin. Mais rien dans sa correspondance dans les Bulletins de la Grande Armée n'établit qu'il en eut donné l'ordre. Le deuxième grand fautif de la défaite de Waterloo était, d'après Napoléon, le maréchal Grouchy à qui il reprochait d'avoir laissé échapper les Prussiens. Et pourtant, Grouchy ne méritait pas non plus de telles reproches: la correspondance napoléonienne révèle que le maréchal ne reçut que tardivement les ordres de poursuite, lorsque les colonnes ennemies avaient déjà plusieurs heures d'avance sur ses propres troupes. Préoccupé par ses plans d'attaques sur le Mont St - Jean, l'Empereur avait tardé de plusieurs heures à dicter à Soult, le chef de l'état - major, le document ordonnant à Grouchy de

⁹ Ce concept sera élaboré plus tard dans ce chapitre dans la section traitant des nouveaux systèmes napoléoniens.

¹⁰ Rothenberg, *loc. cit.*, p. 213.

poursuivre les Prussiens. Ce document était ainsi conçu:

« Sa majesté désire que vous vous dirigiez vers Wavre afin de vous rapprocher de nous, de rester en contact avec nos opérations et de continuer à communiquer avec nous, tout en poursuivant l'armée Prussienne qui a pris la direction de Wavre; c'est là où elle a fait halte et c'est là où vous devriez vous rendre.»¹¹.

b) Les principes de guerre napoléoniens

Quoiqu'il ait souvent parlé de ses fameux principes guerriers dans sa correspondance, Napoléon ne les a énumérés nulle part¹². Ayant discerné un premier dénominateur commun -- l'unité de commandement -- dans les entreprises militaires de Bonaparte, nous avons dégagé de ses campagnes, et en particulier de celles d'Iéna et de Waterloo, quelques autres constantes:

- son invariable confiance dans l'offensive,
- son dispositif de sûreté soigneusement étudié,
- sa foi dans la vitesse pour gagner du temps et effectuer des surprises stratégiques,
- son insistance à concentrer des forces supérieures sur le champ de bataille, surtout à l'endroit de l'attaque décisive.

L'offensive

Dans la bataille comme lors de l'approche stratégique, Napoléon privilégiait l'offensive. Même en position de défense stratégique, il se battait toujours de manière offensive: son objectif principal était la destruction du gros de l'armée ennemie plutôt que l'occupation d'un territoire ou d'une capitale. En 1806, il visait à vaincre les Prussiens avant d'aller à Berlin; à Waterloo, il espérait écraser les Alliés en Belgique. Et pourtant, il était davantage un

¹¹ David Chandler, *The campaigns of Napoleon*, New-York, Macmillan, 1966, vol.3, p. 34.

¹² Rothenberg, *op. cit.*, p. 34.

commandant réfléchi et calculateur qu'un général téméraire (comme Charles XII) parce qu'il était d'avis qu'au commencement d'une campagne il fallait bien méditer s'il devait ou non s'avancer. Mais une fois l'offensive effectuée, il la soutenait jusqu'à la fin, comme à Iéna. Bien qu'il n'ait pas inventé la poursuite, on peut dire qu'il l'avait érigée en système parce qu'il l'avait liée à la bataille et en avait fait un trait essentiel à sa tactique, tel qu'il l'avait démontré en poursuivant les Prussiens après les affrontements d'Iéna/Auerstaedt en 1806 et après celui de Ligny en 1815.

La protection

Malgré l'entière préoccupation de Bonaparte d'éviter la bataille conçue sur le plan défensif, toutes ses opérations offensives furent basées sur le principe de la sûreté. Ce système reposait sur la création, à l'arrière de son armée, d'une base d'opérations qui ressemblait à une ville fortifiée réunissant dépôts, hôpitaux, etc. À l'encontre de ses adversaires qui continuaient à dépendre de leurs arrières au moyen d'immenses convois, Napoléon avait fait jalonner sa ligne de communication avec la France d'une multitude de ces bases (ou centres) d'opérations. Il reliait ses bases par une ligne d'opérations généralement courte, ce qui permettait à son armée de se passer d'une longue ligne de communication durant les combats¹³.

L'Empereur prenait également ses précautions à l'avant de son armée. Quand l'armée s'avancait, son plan et ses mouvements étaient masqués par la cavalerie de sûreté¹⁴. Quand le mouvement en avant ne pouvait être dissimulé plus longtemps par le rideau de cavalerie de sûreté, comme ce fut le cas au cours des marches qui précédèrent immédiatement la bataille d'Iéna, Napoléon recherchait alors le secret par la rapidité du mouvement.

¹³ Gras, *loc. cit.*, p. 28; Lestien, *loc. cit.*, p. 12 - 13.

¹⁴ Gras, *loc. cit.*, p. 25.

La vitesse et la mobilité

La vitesse était un élément essentiel, primordial de la guerre napoléonienne et les armées françaises de cette époque s'étaient distinguées par leurs marches forcées, surprenant bien des fois un adversaire qui ne les attendait pas si tôt ou si loin de leur point de départ. L'irruption des troupes françaises sur le plateau du Landgrafenberg, près d'Iéna, en 1806 et à Charleroi, au sud de Waterloo, en 1815 après de longues marches rapides et forcées illustrent l'importance de la vitesse chez Bonaparte. À Iéna, ce fut en grande partie la rapidité de l'exécution du plan d'opération de l'Empereur -- ses troupes marchaient environ 25 km par jour -- qui plaça l'armée prussienne dans une situation d'infériorité impossible à compenser.

La surprise

Pour surprendre l'adversaire et éviter lui-même d'être surpris, Napoléon se renseignait minutieusement par ses agents d'abord, puis par sa cavalerie. Et lorsqu'il ne savait pas ce que l'ennemi voulait faire, il imaginait ce qu'il pouvait faire, adaptant progressivement son plan aux mouvements de l'ennemi¹⁵.

Outre la concentration inattendue de ses forces sur le champ de bataille, les attaques par surprise de Napoléon furent plus souvent des attaques stratégiques que des attaques tactiques¹⁶. Il en fut ainsi notamment à Iéna lorsqu'il décida de passer à l'offensive avant même d'avoir détecté la position de l'ennemi, et dans la première phase de la campagne de Waterloo lorsqu'il prit de surprise les armées anglaises et prussiennes en les attaquant en Belgique.

¹⁵ *Ibid.*, p. 25.

¹⁶ La stratégie constitue la partie de la science militaire qui s'applique à la conduite générale d'une guerre, à l'élaboration des plans de campagne et des opérations de grande envergure, à l'art de les conduire jusqu'à ce que l'armée entre en contact de l'ennemi. La tactique découle de la stratégie. Elle commence sur le champ de bataille, quand les armées sont face à face. C'est le mouvement et le positionnement des troupes, l'utilisation des feux de l'artillerie et des charges de cavalerie, les actions entreprises selon un plan préétabli ou au gré des circonstances.

La concentration

Le principe fondamental de la guerre napoléonienne était la concentration des forces, accompagné de son corollaire, l'économie des forces. L'art de guerre napoléonien consistait à frapper toutes forces réunies un adversaire qui, de son côté, avait tendance à séparer les siennes. La manœuvre pouvait être centrale, comme à Waterloo, ou s'exercer aux ailes, comme à Iéna.

c) Manœuvres napoléoniennes fondamentales

La manœuvre par enveloppement

C'était la grande favorite des manœuvres napoléoniennes. Pendant qu'une partie de l'armée se heurtait au front ennemi, une attaque soudaine frappait l'un de ses flancs. Si l'enveloppement se révélait possible, une fraction de l'armée engageait une action destinée à retenir l'ennemi pendant que la masse des troupes se jetait sur ses derrières à marches forcées, ce qui l'obligeait soit à se rendre, soit à livrer bataille en l'absence d'une ligne de retraite satisfaisante¹⁷. C'était la légendaire « manœuvre sur les derrières » que Napoléon employa avec succès à Iéna.

La manœuvre sur position centrale

Cette manœuvre était exécutée lorsque Bonaparte choisissait de frapper au centre, au point faible du dispositif adverse, à la jonction des armées ennemies, par exemple, lorsqu'il devait affronter les armées de nations coalisées, comme au début de la campagne de Waterloo contre les forces anglo - prussiennes. En principe, il devait battre ces forces tour à tour¹⁸. Mais cette manœuvre stratégique ne réussit que très partiellement en 1815, soit seulement contre les Prussiens à Ligny.

¹⁷ Rothenberg, *op. cit.*, p. 37.

¹⁸ Gras, *op. cit.*, p. 26 - 27.

Toutefois, de telles manœuvres offensives nécessitaient l'utilisation combinée de plusieurs armes: infanterie, cavalerie et artillerie. À l'époque napoléonienne, l'infanterie était et restera longtemps la « Reine des batailles ». C'était autour d'elle que s'articulait l'organisation de l'armée, prise dans son ensemble. La cavalerie était l'arme noble, jouissant d'un énorme prestige, et l'infanterie était l'arme savante nécessitant un personnel hautement qualifié. Sans une telle combinaison, les attaques auraient été rarement concluantes. Et c'est pour cette raison que Napoléon créa un nouveau système stratégique: les corps d'armée¹⁹.

d) Nouveaux systèmes napoléoniens: les corps d'armée et le «Grand» bataillon carré

Un corps d'armée est une unité militaire que Napoléon créa au sein de la Grande Armée. Il regroupa les divisions de celle-ci en de grandes unités interarmes, commandées par ses maréchaux. Ce nouveau système stratégique de corps d'armée fut conçu suite à l'impuissance de la cavalerie à fixer et à tenir à elle toute seule, l'armée ennemie avant l'arrivée des renforts. Regroupant un certain nombre de divisions d'infanterie, de cavalerie et d'artillerie, il fut mis en place en septembre 1805 et fut inauguré durant la campagne d'Iéna en 1806²⁰. Ces groupements étaient suffisamment petits pour vivre sur le pays, s'ils empruntaient des itinéraires différents, s'affranchissant donc de la nécessité d'une logistique lourde et leur permettant une grande mobilité. Séparés de moins d'une journée de marche, ils pouvaient se concentrer sur un point décisif très rapidement, lors d'une bataille majeure. Ce concept de décentralisation des forces, puis de concentration fut validé par les très belles victoires d'Iéna et d'Auerstaedt.

¹⁹ Serman et Bertaud, *op. cit.*, p. 155.

²⁰ Archibald F. Becke, *Napoleon and Waterloo: the Emperor's campaign with the Armée du Nord, 1815*, London, K. Paul, 1936, p. 22.

Napoléon porta ce système stratégique de formation opérationnelle interarmes à la perfection à Iéna en rassemblant ces corps d'armée dans un immense système offensif nommé « le bataillon carré »²¹. Cette formation, composée généralement de trois colonnes d'un ou de deux corps d'armée chacune, était très souple. L'Empereur pouvait la diriger là où il le voulait et ne la déployer qu'au moment d'exécuter une manœuvre lancée selon les renseignements les plus récents²². De plus, cette disposition de l'armée en un « Grand bataillon carré » de près de 200.000 hommes la mettait en mesure de parer aux attaques ennemies provenant de n'importe quelle direction²³.

Ayant fait ses preuves à Iéna, ce système fut intensément utilisé à Waterloo. L'Empereur estimait, du moins au début de la campagne, que les conditions se prêtaient bien à son emploi²⁴.

2

Caractéristiques de l'armée napoléonienne

L'équipement était une notion importante dans l'armée. L'homme qui partait au combat désirait un minimum de confort, le plus important étant celui des souliers. Parcourant des dizaines de kilomètres, les militaires connaissaient le risque de cheminer nu-pieds (risques de coupures entraînant la gangrène, par exemple) et pour des campagnes nécessitant des journées de marche,

²¹ L'idée même du carré remonte à Alexandre le Grand.. Plus récemment, l'armée française utilisa des carrés dans des batailles contre les Mamelouks en Égypte en 1798. Son originalité à Iéna résidait dans sa grandeur. Toute l'armée se déployait en un gigantesque « bataillon carré » de trois fortes colonnes progressant sur des routes parallèles, à faible distance l'une de l'autre.

²² Lachouque, *op. cit.*, p. 117.

²³ Chandler, *op. cit.*, p. 468.

²⁴ Becke, *op. cit.*, p. 23.

comme celle d'Iéna, le besoin de se chauffer adéquatement était particulièrement aigu. Pour Napoléon, ce problème était primordial. Il avait dicté lui - même des centaines d'ordres pour en faire réquisitionner et confectionner tout le temps que la Grande Armée avait balayé l'Europe²⁵.

L'habit aussi était très important: le soldat aimait se sentir propre et beau pour aller combattre. La tenue en elle - même était un gage de qualité. Napoléon, ayant reconnu toutes ces subtilités, avait créé un « office militaire » où les meilleurs couturiers de l'époque rivalisaient pour proposer divers uniformes, tous différents, pour chaque ordre et chaque grade.

Pour ce qui est du service de la Santé, personne avant Napoléon ne s'était autant soucié du soin des blessés et du rapatriement des corps²⁶. L'Empereur forma des chirurgiens militaires prêts à intervenir pendant et après la bataille et le service de soins de la Grande Armée s'occupa même des soldats ennemis. Toutefois, dû à certains facteurs comme le déficit budgétaire et le manque de personnel qualifié, les insuffisances du service de Santé demeurèrent importantes et se firent cruellement sentir durant la bataille de Waterloo en particulier.

En ce concerne les services de l'intendance, Napoléon améliora le contrôle sur les fournisseurs civils chargés de nourrir, équiper et habiller ses troupes. Dès 1800, à la suggestion du comte Daru, il créa un corps d'inspecteurs aux revues et Daru lui - même en fut nommé l'inspecteur en chef. Les nouveaux inspecteurs, des militaires, reprirent les fonctions autrefois dévolues aux commissaires ordonnateurs de la République, ces derniers étant alors réduits à la comptabilité du matériel²⁷. Le comte Daru organisait le transport des vivres des magasins jusqu'à la troupe par voie de terre et par

²⁵ Blond, *op. cit.*, p. 48.

²⁶ Serman et Bertaud, *op. cit.*, p. 162.

²⁷ Bertaud, *op. cit.*, p. 104.

voie d'eau. Toute cette organisation valait surtout pour la marche en France ou en pays allié, car une fois en territoire ennemi, « la guerre devait nourrir la guerre », autrement dit, on vivait sur l'ennemi. Mais même en territoire ami, bien des fois le ravitaillement ne parvenait pas aux troupes. Malgré l'effort d'organisation et de contrôle opéré par Napoléon et Daru, les armes, les munitions, les habits et les vivres faisaient souvent défaut. L'intendance ne pouvait pas suivre simplement parce que la Grande Armée allait trop vite²⁸. Or, c'est généralement connu qu'une des raisons pour lesquelles Napoléon avait si longtemps gagné était parce qu'il utilisait cette arme si peu employée avant lui: la vitesse. Mais le service d'approvisionnement ne possédait pas la mobilité exemplaire des corps d'armée. C'est pourquoi les soldats de la Grande Armée se livrèrent partout au pillage et aux saccages, comme, par exemple, durant la longue marche qui les conduisit à la région de Thuringe en Saxe, à la veille de la bataille d'Iéna.

Si Napoléon révolutionna l'art de la guerre par ses tactiques et ses stratégies, il ne se distingua pas, toutefois, dans le domaine de l'armement. Comme le constatent la plupart des historiens militaires, il s'intéressa fort peu à l'évolution technologique des canons²⁹ et des fusils³⁰ utilisés par son armée. En effet, les armes employées connurent peu de changement durant le Premier Empire. Au fur et à mesure que les besoins en armement se faisaient sentir dans la Grande Armée, on y répondait tout en conservant les modèles existants³¹. Bien que la prise d'arsenaux prussiens à Iéna permit de mettre temporairement fin à la pénurie des fusils perdus durant les combats, l'Espagne

²⁸ Blond, *op. cit.*, p. 48.

²⁹ Durant l'Empire, toutes les guerres ont été marquées par l'emploi intensif de l'artillerie, sans apporter, toutefois, aucune évolution notable ni dans l'organisation, ni dans le matériel.

³⁰ Le fusil français 1777 (appelé ainsi parce qu'il fut conçu en 1777), l'arme la plus utilisée par les troupes françaises, ne subit pratiquement aucune modification durant la période napoléonienne.

³¹ Rothenberg, *op. cit.*, p. 74.

et la campagne de Russie, au cours des années suivantes, épuisèrent les ressources en armement. Cette situation fut partiellement résolue par la distribution d'armes étrangères³² capturées ou fournies par les alliés allemands en 1812³³. Également, bien que l'Empire, à l'exclusion des États satellites, produisit près de 4 millions d'armes légères, la production resta toujours inférieure à la demande.

Il en allait de même pour l'artillerie: malgré l'augmentation de la production sous le Consulat et l'Empire, l'offre ne parvint jamais à satisfaire la demande, même avec l'utilisation de pièces capturées aux Autrichiens à Austerlitz en 1805 et aux Prussiens à Iéna en 1806³⁴. Par ailleurs, le perfectionnement des canons et obusiers de Gribeauval³⁵ que Napoléon continuait à tenir pour excellents, fut négligé, dans une large mesure, durant la période napoléonienne³⁶. L'Empereur ne s'était pas non plus donné la peine de mettre à jour des aspects importants de son armement relativement à ses adversaires. Les Russes, les Prussiens et les Autrichiens mirent au point des projectiles de canons qui étaient très supérieurs à ceux des Français³⁷. «Conservatisme des bureaux peuplés de plus en plus de vieux militaires? Toujours est - il que l'artillerie française, forte d'un bon personnel, finit par avoir un matériel de moindre qualité que celui de ses adversaires³⁸».

³² Presque tous les fusils utilisés en Europe étaient du même calibre.

³³ Rothenberg, *op. cit.*, p. 75.

³⁴ *Ibid.*, p. 75.

³⁵ Gribeauval, général de bataille dans l'armée autrichienne et ingénieur militaire français, recherchait avant tout l'allégement, la facilité de service, la simplification et l'uniformité des divers éléments constitutifs d'une pièce d'artillerie.

³⁶ Spillmann, *loc. cit.*, p. 57.

³⁷ *Ibid.*, p. 59.

³⁸ Serman et Bertaud, *op. cit.*, p. 150.

Chapitre deuxième

Qualité des armées

Ce chapitre sera divisé en deux sections. Dans la première, il sera question de la qualité des armées françaises du point de vue du recrutement et de l'entraînement durant la période napoléonienne, ainsi que du moral des troupes à Iéna et à Waterloo. La deuxième section traitera la qualité de l'armée prussienne en fonction de la doctrine militaire en Prusse au début du XIXe siècle et se penchera en particulier sur l'évolution de cette armée de 1806 à 1815.

1

Qualité de l'armée française

a) Recrutement et entraînement

Sous Napoléon, le recrutement suivait généralement la loi de la conscription, c'est-à-dire la loi Jourdan de 1798¹, qui imposait le service militaire à tous les Français célibataires âgés de 20 à 25 ans². Selon les termes de cette loi, la durée du service était de cinq ans.

N'ignorant toutefois pas l'impopularité de cette loi, Bonaparte décida d'abord en 1800 d'assouplir le régime avec le système de remplacement qui permettait aux gens aisés d'échapper au service militaire en payant des volontaires pour les envoyer à leur place sous les drapeaux. En 1804, lorsqu'il

¹ Rothenberg, *op. cit.*, p.71.

² Duval, *op. cit.*, p. 23.

fut devenu empereur, il instaura une nouvelle modalité, le tirage au sort³. Résultat: seulement un sur quinze des conscrits des campagnes et un sur sept de ceux des villes était enrôlé⁴.

Par ailleurs, quelques mois avant Iéna, l'Empereur trouva son armée dans une situation affligeante; ses effectifs étaient cruellement réduits par la maladie et les combats antérieurs de la campagne d'Austerlitz. Il s'employa donc fébrilement à combler ces vides en faisant voter par le Sénat une levée de quatre - vingt mille hommes qui, s'ajoutant aux cent quarante mille recrues appelées en 1805, lui permettait non seulement de porter au complet les régiments de l'armée de campagne, mais de renforcer ceux de ses corps stationnés en Hollande et en Italie, tout en constituant en France une importante réserve où il pourrait puiser par la suite⁵.

Et comme un besoin croissant en hommes dans les forces armées se faisait sentir après Iéna en raison de la politique expansionniste de l'Empereur, le prolongement des guerres ne fit, par conséquence, qu'accroître l'impopularité de la conscription sous Napoléon. La conscription se transforma alors en réquisition permanente de tous les Français valides. Mais même cette nouvelle forme de recrutement ne sembla pas satisfaire les exigences de l'armée, les guerres se succédant sans interruption. Au lieu d'être renvoyées à leur foyer à l'expiration de leur service, les recrues étaient conservées indéfiniment sous les drapeaux; les hommes libérés depuis plusieurs années étaient rappelés et la plupart, étant mariés et établis, ne répondaient au rappel aux armes qu'à contre-cœur. Beaucoup désertaient⁶. Le nombre des réfractaires⁷ atteignit

³ Un nombre de bulletins égal à celui des noms sur la liste des conscrits était jeté dans une urne. Ces bulletins portaient un numéro différent commençant par le 1 et chaque conscrit était appelé à tirer un numéro. Plus le chiffre était élevé, plus le conscrit avait des chances de demeurer civil.

⁴ Blond, *op. cit.*, p. 18.

⁵ Dupont, *op. cit.*, p. 68.

⁶ Duval, *op. cit.*, p. 25.

⁷ Un réfractaire était défini comme un conscrit qui avait été désigné pour faire partie d'un contingent et qui ne se serait pas présenté devant le capitaine de recrutement après plus d'un mois d'absence.

également des proportions inquiétantes. Face à cette augmentation d'insoumis, Bonaparte fut souvent contraint d'avoir recours aux contingents alliés.

L'impopularité de la conscription atteignit son comble entre 1812 et 1814. Durant ces années, elle fut à ce point détestée que l'une des premières décisions de Louis XVIII à son arrivée au pouvoir en 1814 fut de la supprimer⁸. Pendant les trois prochaines années, la France n'eut recours qu'aux engagements volontaires. Quand Napoléon remonta brièvement sur le trône lors des Cent - Jours, il n'osa pas rétablir la conscription; son pouvoir se révélant beaucoup trop fragile il se limita à faire un appel pressant aux anciens soldats. La restauration maintint l'ancien système en place et l'Empereur ne recruta plus son armée que par des engagements volontaires. Le décret du 28 mars 1815 avait invité les soldats sans congé à rejoindre les corps de troupes qu'ils avaient quittés, et quelques semaines plus tard, le maréchal Davout, le héros d'Auerstaedt devenu ministre de la Guerre, adressait un appel analogue aux anciens militaires et aux retraités pour tenter de compléter les cadres de certains bataillons de l'armée française. La conscription n'étant pas rétablie, Napoléon fit donc la campagne de Waterloo en bonne partie avec des troupes aguerries, composées de vieux soldats rappelés ou revenus des prisons d'Angleterre, de Russie et d'Allemagne ainsi que d'officiers rengagés avec enthousiasme⁹. De jeunes volontaires, d'un loyalisme fanatique, mais vulnérables, manquant de confiance en leurs chefs et enclins à la panique au cœur de l'action, formaient presque entièrement le reste de l'armée¹⁰.

L'entraînement dans l'armée française de la période napoléonienne se manifesta d'abord « indirectement » sur les champs de bataille. Napoléon avait hérité d'une armée et d'hommes issus de la Révolution. Des levées en masse furent organisées pour défendre la patrie assaillie de toutes parts par les forces

⁸ Thomas et Cailleteau, *op. cit.*, p. 53.

⁹ Blond, *op. cit.*, p. 501.

¹⁰ Rothenberg, *op. cit.*, p.195.

européennes, et les premiers soldats recrutés acquièrent de l'expérience au fur et à mesure des combats, devenant petit à petit officiers. Lorsque de nouvelles levées en masse eurent lieu, ils purent enseigner leur savoir militaire aux nouvelles recrues qui, à leur tour, firent de même aux autres nouvelles recrues, et ainsi de suite.

Mais le véritable entraînement de la Grande Armée¹¹ débuta en 1803, dès que Napoléon eut rassemblé une armée le long de la Manche et de la mer du Nord, suite à l'ouverture des hostilités entre la France et l'Angleterre. Pour la première et unique fois, les troupes reçurent une instruction systématique, s'entraînèrent à de nouvelles tactiques et furent dotées d'équipements neufs. Les officiers incompetents furent écartés au profit des plus méritants qui suivirent une formation de haut niveau¹².

Maréchaux, généraux et officiers partageaient le même mépris du danger cultivé au sein de l'armée. Les pertes françaises dans les rangs des officiers furent de loin les plus élevées de toutes les armées combattantes à Iéna et à Waterloo. La bravoure et le panache de ces chefs plaisaient aux troupes françaises et contribuèrent largement à leur efficacité sur le champ de bataille¹³. Plusieurs voies permettaient d'accéder au corps des officiers de Napoléon: les écoles militaires, les promotions immédiates sur le champ de bataille et le transfert depuis les régiments étrangers au service de la France. Près de 5.000 officiers sortaient chaque année des écoles militaires, en particulier de celle de Saint-Cyr. Les promotions immédiates représentaient environ un quart des officiers de Napoléon, surtout lorsque les pertes devinrent très lourdes, comme à Waterloo. En général, les possibilités d'avancement étaient nettement meilleures que dans les armées contemporaines, et servaient à entretenir le bon moral des troupes¹⁴.

¹¹ Instrument militaire du pouvoir de Napoléon, créé en 1802, la Grande Armée désignait la force principale des troupes françaises et alliées opérant sous le commandement direct de l'Empereur.

¹² Rothenberg, *op. cit.*, p. 68.

¹³ *Ibid.*, p. 70.

¹⁴ *Ibid.*, p. 71.

En ce qui concerne également l'entraînement des soldats dans la Grande Armée, il variait selon les armes. L'infanterie était le fer de lance de l'armée de Napoléon du fait de sa relative simplicité à lever et à équiper. De 1799 à 1810 environ, l'entraînement se faisait intensément et rapidement, durant quelques semaines tout au plus. Peu à peu, le conscrit devenait soldat. Il apprenait l'histoire de son régiment, les sacrifices consentis, la gloire des faits d'armes. Il s'imprégnait d'un esprit de corps qui le faisait rivaliser avec les autres régiments «et le drapeau qu'il suivait devenait le clocher de son village»¹⁵. Mais le temps passant et les besoins se multipliant, ou lorsque survenaient des périodes troublées, notamment comme celle des Cent - Jours, l'école du soldat devenait de courte durée et l'entraînement se trouvait limité à quelques heures avant l'envoi au front. Les fantassins acquéraient alors de l'expérience au fur et à mesure des combats.

Deuxièmement, la cavalerie était probablement l'arme demandant le plus d'entraînement, tant pour les cavaliers que pour la monture. Le coût élevé des unités de cavalerie imposait une utilisation prudente. Par conséquent, les commandants étaient entraînés rigoureusement à attendre le moment propice pour envoyer leurs cavaliers dans leurs combats. Bien évidemment la cavalerie était redoutable de par sa vitesse et sa puissance. Une charge soudaine de cavalerie bien entraînée pouvait semer l'effroi parmi les troupes ennemies et anéantir leur volonté de combattre.

Troisièmement, Napoléon avait toujours accordé une grande importance à l'utilisation de l'artillerie durant les batailles. L'Empereur lui-même étant artilleur à l'origine avait compris qu'une importante force d'artillerie pilonnant sans cesse les lignes ennemies avant un assaut pouvait fragiliser leurs défenses et faciliter dès lors les assauts des fantassins; d'où le besoin aigu d'entraîner des artilleurs dans la Grande Armée.

b) Moral de l'armée française

La valeur d'une armée n'étant pas seulement faite de fer et d'acier, mais

¹⁵ Serman et Bertaud, *op. cit.*, p. 151 - 152.

aussi du moral de ses combattants, il est donc nécessaire de tenir également compte du facteur humain.

Jamais le moral de la Grande Armée ne fut aussi élevé que pendant la campagne d'Iéna. Elle avait l'esprit guerrier. Les survivants de la campagne d'Austerlitz de l'année précédente en avaient reçu un entraînement extraordinaire. Toutes leurs souffrances ne leur apparaissaient que comme les inévitables conséquences du génie de leur chef¹⁶. Déjà se formait dans l'esprit des soldats la légende napoléonienne qui résistera longtemps à toutes les épreuves.

Ce pouvoir magnanime qu'exerçait Bonaparte sur le moral des soldats, se manifesta pleinement dans sa proclamation du 6 octobre 1806 à la Grande Armée.

«Soldats, l'ordre pour votre entrée en France était parti; vous vous en étiez déjà rapprochés de plusieurs marches. Des fêtes triomphales vous attendaient et les préparatifs pour vous recevoir étaient commencés dans la capitale....Mais des cris de guerre se sont fait entendre à Berlin. Depuis deux mois nous sommes provoqués tous les jours davantage...Soldats, il n'est aucun de vous qui ne veuille retourner en France par un autre chemin que celui de l'honneur. Nous ne devons y rentrer que sous des arcs de triomphes¹⁷....»

L'habileté de cette proclamation et la résonance de chacun de ses mots eurent l'effet désiré sur le moral des soldats. En accusant les Prussiens d'avoir frustré la Grande Armée d'une entrée glorieuse en France après Austerlitz, l'Empereur motivait ainsi davantage ses troupes à combattre et écraser un ennemi qui leur avait imposé toutes ces marches forcées pour aller l'affronter en Saxe.

Et jamais ne se fera sentir plus clairement l'influence des forces morales sur le sort des armes. À Iéna, même à l'encontre du principe napoléonien de concentration exhortant à frapper l'adversaire toutes forces réunies, le nombre

¹⁶ Dupont, *op. cit.*, p. 69.

¹⁷ Napoléon Bonaparte, *Œuvres littéraires et écrits militaires*, Paris, Bibliothèque des Introuvables, 2001, p. 270 - 271.

ne jouait pas: les deux armées s'affrontaient à effectifs égaux. L'armée française était, en effet, diminuée des corps de deux de ses maréchaux, Davout et Bernadotte, détachés en direction de Leipzig. Mais les soldats français avaient un mépris absolu du danger.

Neuf ans plus tard, même avant que l'Empereur ne soit mis au ban de l'Europe, les soldats de l'armée française commencèrent à en avoir assez de la guerre. Néanmoins, ils continuèrent à marcher sans rechigner à l'ennemi parce que l'ennemi c'étaient des rois qui voulaient une fois de plus ramener la monarchie en France¹⁸. Bien que ce sentiment n'était partagé ni par les riches ou aristocrates, ni par les paysans ni par la bourgeoisie, il était, cependant, celui des soldats et celui de la plupart des officiers. Et c'était une bonne chose pour le moral¹⁹, sauf que cette résurgence de l'idéal révolutionnaire réveillait chez les soldats un autre sentiment ancien: la suspicion. Cette méfiance, qui avait probablement déjà germé dans l'esprit des militaires suite aux défaites récentes de l'armée française en Espagne, en Russie et à Leipzig, Napoléon en avait adroitement tenu compte dans sa proclamation du 14 juin 1815 à son armée; il y représentait l'adversaire comme cruel, arrogant et indigne de remporter une victoire.

« Soldats, à Iéna contre ces mêmes Prussiens aujourd'hui si arrogant vous étiez un contre trois... Que ceux d'entre vous qui ont été prisonniers des Anglais vous fassent le récit de leurs pontons et des maux affreux qu'ils ont souffert... Soldats, nous avons des marches forcées à faire, des batailles à livrer, des périls à courir; mais avec de la constance, la victoire sera à nous: les droits, l'honneur et le bonheur de la patrie seront reconquis. Pour tout Français qui a du cœur, le moment est arrivé de vaincre ou de périr! »²⁰.

¹⁸ Blond, *op. cit.*, p. 53.

¹⁹ Ce moral élevé des soldats français à la veille de Waterloo fut également soutenu par l'accueil cordial des Belges.

²⁰ Bonaparte, *op. cit.*, p. 384 - 385.

Qualité de l'armée prussienne

a) Sur le plan philosophique

L'armée prussienne était sous l'influence des idées rationalistes qui avaient cours dans la classe des officiers. La conception fondamentale des rationalistes se basait sur une philosophie du siècle des Lumières selon laquelle on condamnait la guerre telle que pratiquée jusqu'alors pour autant qu'elle ne servît pas à la défense directe de la patrie²¹. Les rationalistes militaires songeaient à un système fermé de mouvements selon lequel on entendait parvenir à tenir l'adversaire à l'écart de son territoire, sans faire appel à l'emploi direct de la force. Les instructeurs de l'armée prussienne ne devaient pas avoir recours au dressage sévère mais à l'action guidée par la raison et la critique, permettant ainsi un engagement peu sanglant, mais efficace pourtant au niveau politique.

Le rationalisme dans l'armée ne concernait pas uniquement l'officier, mais surtout les conditions de vie des soldats. L'idée d'une dignité naturelle de l'homme incluait aussi le simple soldat. Ce n'était pas par des coups de canne qu'on devait inculquer aux soldats la discipline et la subordination qui étaient indispensables à un système parfait d'une guerre humanisée. Ce ne devait pas être la crainte, mais le respect dû à l'officier qui devait déterminer le rapport entre le supérieur et son subordonné²².

b) Sur le plan militaire

Au moment d'Iéna, l'armée prussienne avait cinquante ans de retard. Créée par Frédéric II, elle était sensiblement la même en 1806 que du temps de sa splendeur, en 1756. Cette formidable machine militaire était, aux yeux de beaucoup en Prusse aussi bien qu'ailleurs, la meilleure armée jamais constituée

²¹ Kroener, *loc. cit.*, p. 55.

²² *Ibid.*, p. 57.

en Europe²³. Mais sa rigidité était telle que ce qui en faisait un instrument puissant aux yeux des militaires prussiens était précisément ce qui la rendait vulnérable sur le terrain.

Le culte de Frédéric le Grand avait atteint un tel degré en Prusse que c'était presque blasphématoire de proposer des réformes concernant les structures qu'il avait laissées après sa mort²⁴. Conséquence de ce fétichisme, on oubliait en Prusse que Frédéric avait dû sa réussite avant tout à l'exceptionnel sens de l'improvisation dont il faisait preuve en campagne plutôt qu'à la précision des exercices qu'il préconisait pour ses troupes.

Cette situation fut, d'autre part, renforcée par l'inefficacité dont fit preuve le haut - commandement prussien sur les champs de bataille en 1806, et cela malgré la réorganisation des niveaux supérieurs de l'armée à la veille d'Iéna. Le résultat de cette réorganisation fut un haut - commandement de plusieurs têtes qui contrastait avec l'unité de commandement de la machine napoléonienne. Le roi Frédéric - Guillaume III avait placé le duc de Brunswick et le prince de Hohenlohe aux commandements respectifs d'une armée principale et d'une armée secondaire. Deux autres généraux, Rüchel et le prince de Wurtemberg, étaient respectivement à la tête d'un corps combiné et d'une armée de réserve. Le roi lui - même était nominalement à la tête de l'armée principale commandée par Brunswick, et le prince Louis-Ferdinand de Prusse, neveu de Frédéric le Grand, était à la tête d'un corps d'avant - garde dans l'armée secondaire de Hohenlohe²⁵.

Or, la plupart des généraux étaient âgés: ils n'étaient plus blanchis sous le harnais mais amollis et vieillis dans la paix²⁶. L'esprit de l'armée était très peu militaire; l'instruction était bornée, limitée à ce qui se passait ailleurs, sans qu'on tint compte des événements militaires les plus récents. Les manœuvres ne rimaient à rien, éternelle et stérile image de choses vieillies²⁷.

²³ Blin, *op. cit.*, p. 68.

²⁴ *Ibid.*, p. 74.

²⁵ *Ibid.*, p. 75 - 76.

²⁶ Clausewitz, *op. cit.*, p. 72.

²⁷ *Ibid.*, p. 13.

De plus, les chefs et généraux n'avaient qu'une expérience lointaine de la guerre. Au cours des années, cette expérience avait engendré chez eux un orgueil et une arrogance démesurés que l'inaction avait même davantage amplifiés. De toute évidence, cette combinaison se révéla désastreuse. La plupart de ces hommes firent preuve d'indécision dans le feu de l'action. Ils démontrèrent une inefficacité flagrante en matière d'organisation, ainsi qu'une incapacité chronique à s'entendre les uns avec les autres²⁸.

De manière générale, la pensée stratégique allemande était trop marquée par le passé pour s'adapter rapidement à des transformations modernes. À l'encontre de Napoléon qui avait compris que tous les repères stratégiques du passé n'avaient plus cours à cette époque, elle n'en abandonnait pas pour autant les repères familiers. Certains Prussiens restaient largement fixés sur la stratégie fédéricienne tandis que d'autres étaient empêtrés dans des théories douteuses fondées sur la volonté d'établir une doctrine de guerre géométrique²⁹. À Iéna, les Prussiens commirent leur première grande erreur stratégique en sous-évaluant l'armée française et son commandement, tout en surévaluant grossièrement leur propre force militaire. Il est vrai qu'ils n'avaient pas une expérience aussi fraîche de la guerre que l'armée française³⁰.

L'armée prussienne était aussi caractérisée par la solennité et la lenteur de ses déplacements³¹. Pour elle, une étape de quatre à cinq lieues était une marche forcée, un exploit. Elle se traînait à une allure d'escargot, suivie de ses innombrables chariots et fourgons de vivres et de matériels. À l'encontre de Napoléon qui avait fait jalonner sa ligne de communication avec la France de places fortes³², l'armée prussienne continuait à dépendre d'immenses convois. À

²⁸ Blin, *op. cit.*, p.72.

²⁹ *Ibid.*, p. 69.

³⁰ *Ibid.*, p. 52.

³¹ Selon la stratégie de guerre «humanisée» des rationalistes militaires du XVIIIe siècle, une conduite lente des opérations correspondait entièrement aux règles de l'art de la guerre.

³² Appelées centres d'opérations, elles ressemblaient à des camps retranchés où étaient rassemblés dépôts, hôpitaux et magasins à vivres.

l'étape, il n'était pas question de cantonner chez l'habitant: il fallait édifier une véritable ville de tentes qui pouvait être démontée le lendemain. Il n'était pas question non plus de « vivre sur l'ennemi ». Le ravitaillement pris sur le pays, comme le pratiquaient les Français, semblait aux Prussiens comme un retour vers la guerre de Trente Ans. Ils insistaient de façon dogmatique sur le ravitaillement à partir de magasins éparpillés sur leur longue ligne de communication. Cet art de la guerre favorisait donc des opérations fondées sur la défensive³³.

La même discipline hiérarchique régnait sur les champs de bataille. Les maréchaux et généraux prussiens étaient persuadés que le secret de la victoire, enseigné par Frédéric II, consistait en évolutions précises, rigides, impeccables, interminables; la majesté comptait avant tout.

La discipline de fer avait fait des soldats prussiens des automates qui sous le feu exécutaient les ordres sans crainte de la mort, ne remuant un bras ou une jambe que sur un ordre. Or, à Iéna, cette mécanique allait s'enrayer. Les soldats automates étaient déconcertés. Quel était donc cet adversaire qui ne jouait pas le jeu, qui ne s'avancait pas lui aussi en formations rigides? Malgré le feu prussien nourri et meurtrier, les Français arrivaient de tous côtés; ces Français que les officiers prussiens avaient toujours montré à leurs hommes comme de méprisables « savetiers » et d'affreux athées. Et c'est ainsi que l'infanterie allait lâcher pied, accordant à son adversaire une victoire - éclair. Elle s'était déroulée entre Iéna, Naumbourg et Weimar, sur un vaste espace formé de plateaux ondulés, escarpés par endroits, traversés de ruisseaux parsemés de villages aux clochers bulbeux entourés de haies et de jardins³⁴.

Les résultats de cette véritable et désastreuse « Blitzkrieg » plongèrent le peuple prussien humilié dans le plus profond désespoir, mais eurent l'avantage de mettre en lumière les défauts de son armée désuète. Des réformes sociales et militaires furent aussitôt introduites et tous les moyens furent mis en œuvre

³³ Kroener, *op. cit.*, p. 62.

³⁴ Blond, *op. cit.*, p. 106.

pour stimuler le patriotisme et le culte de la modernité³⁵.

Peu à peu, après 1806, l'armée se réorganisa; ses règlements et ses manœuvres changèrent et même l'esprit qui l'animait prit un nouvel essor. Ce ne fut que grâce à une persévérance acharnée et des efforts incessants que les objectifs furent atteints; l'effectif de l'armée grossit rapidement de 42.000 à 150.000 hommes; chaque unité avait à sa tête un chef à la hauteur de ses fonctions; l'armement nécessaire fut fabriqué par le réaménagement d'anciennes manufactures de fusils, la création de nouvelles usines et l'achat d'une quantité considérable d'armes d'Autriche; d'anciennes usines furent réorganisées pour la fabrication de pièces d'artillerie et de divers projectiles.

La nouvelle armée nationale fut basée sur la conscription à l'instar de celle de Napoléon. Elle fut formée en corps d'armée, chacun comprenant infanterie, cavalerie et artillerie. Calquée sur l'armée française, la nouvelle armée prussienne pourtant souffrit toujours du manque de cette autorité unique (l'unité de commandement) qui avait pendant si longtemps fait la force de son modèle. Elle eut tendance à marcher en corps séparés, un peu au hasard et avec une prudence exagérée. Ayant des effectifs trop jeunes et inexpérimentés, aucune des trois principales armes – infanterie, cavalerie, artillerie – de l'armée prussienne ne parvint à résister aux assauts français en 1815 à Ligny, prélude de la bataille de Waterloo.

Entre Iéna et Waterloo, l'armée prussienne connut bien des mésaventures, particulièrement au cours de la campagne de France en 1814. Mais l'infatigable Blücher, un des vaincus d'Iéna, à la tête de jeunes soldats auxquels il avait su insuffler sa fougue et son expérience, revint toujours à l'assaut jusqu'à la victoire finale de 1815. Fameux pour son arrivée à la dernière minute à

³⁵ Des réformateurs capables et énergiques tels que Stein, Hardenberg et von Humbolt aidèrent à transformer la Prusse en un État progressif, en abolissant la servitude et les privilèges des nobles et en introduisant la réforme agraire et d'autres réformes sociales et économiques. Entre-temps, des officiers comme Scharnhorst et von Gneisenau se chargeaient de la réforme et de la modernisation de l'armée prussienne.

Waterloo en 1815, sauvant ainsi l'armée anglaise et aidant Wellington à défaire Napoléon, Blücher personnifie pour beaucoup la détermination obstinée de la Prusse à effacer la défaite humiliante contre la Grande Armée de Napoléon à Iéna, et à venger du même coup son pays de la longue domination napoléonienne³⁶.

Par ailleurs, on ne saurait passer sous silence la qualité du service de renseignements de chacune de ces armées en 1806 et en 1815, parce qu'elle refléta, dans une certaine mesure, la qualité des armées mêmes.

En 1806, la valeur du service des renseignements de l'armée prussienne était bien inférieure à celle de l'armée française. Alors que les renseignements fournis à Napoléon au cours de l'été de cette année avaient permis à l'Empereur d'anticiper la future campagne contre la Prusse³⁷, cette dernière, faute d'un service d'espionnage adéquat, ignorait presque tout des intentions françaises. Quelques semaines avant l'affrontement, Bonaparte s'employa à envoyer des espions sur le terrain pour être suffisamment renseigné sur la position de l'adversaire³⁸. Les Prussiens, eux, n'avaient pris quasiment aucune mesure de ce genre. L'inverse se produisit à Waterloo. Napoléon, confiant de sa supériorité, se fia peu sur son service de renseignements pour évaluer les mouvements de l'ennemi, tandis que les Alliés, eux, furent bien renseignés sur les intentions des troupes impériales -- en bonne partie grâce à la trahison de certains officiers français³⁹ qui décidèrent juste avant la bataille de changer de camp.

³⁶ Ennemi juré de la collaboration avec les Français après la défaite de 1806, Blücher soutint activement les réformes de l'armée prussienne. Tenace, malgré les défaites répétées, il ne fut jamais pétrifié par le génie ou la réputation de Napoléon et démontra incessamment l'audace acharnée qu'il savait nécessaire pour renverser l'Empereur. De telles qualités servirent la cause alliée en 1815 lorsque Blücher tint sa promesse de rejoindre Wellington au Mont St-Jean malgré la défaite brutale que lui infligea Bonaparte à Ligny quelques jours avant seulement.

³⁷ Blin, *op. cit.*, p. 101.

³⁸ *Ibid.*, p. 99.

³⁹ Blond, *op. cit.*, p. 506.

Chapitre troisième

Les opérations françaises à Iéna et à Waterloo

Afin de mieux contraster Iéna et Waterloo, nous avons divisé le déroulement de leurs opérations en quatre phases distinctes, communes aux deux campagnes:

- L'élaboration de la manœuvre stratégique
- Le déplacement à la recherche de l'ennemi
- La bataille proprement dite
- La poursuite

1) L'élaboration de la manœuvre stratégique

Face à la menace prussienne en septembre 1806, Napoléon commença à ébaucher une idée de manœuvre. Bien que peu impressionné par une armée qui vivait encore sur sa réputation de l'époque fédéricienne et qui n'avait presque aucune expérience de guerre récente, l'Empereur décida néanmoins d'agir en prenant certaines mesures stratégiques préliminaires. En cas d'hostilités avec la Prusse, qui venait de s'allier avec la Russie tout en étant épaulée financièrement par la Grande - Bretagne, son plan était de concentrer la Grande Armée dans la région de Würzburg - Bamberg dans la vallée du Mein pour ensuite la diriger vers le nord, vers les débouchés des forêts de Thuringe et de Franconie (Thuringerwald et Frankenwald)¹ (carte 3).

Précisons que comme Napoléon était en guerre contre une coalition, il devait d'abord s'assurer d'avoir détruit une armée avant de s'en prendre à une autre. Il lui fallait donc concevoir un système stratégique qui lui permettrait de fixer son adversaire avant que des renforts lui parviennent, à savoir battre

¹ Garnier, *op. cit.*, p.78; Delmas, *loc. cit.*, p.110.

les troupes prussiennes de façon décisive dans un temps relativement court², avant que les forces russes ne viennent à leur secours.

Le plan de Napoléon était de marcher sur la capitale ennemie, Berlin, en passant par un pays allié à la Prusse, la Saxe. Il estimait qu'à la nouvelle de l'apparition de la Grande Armée, l'armée prussienne, regroupée en grande partie dans la région d'Erfurt - Iéna, allait s'empresse de faire demi-tour pour ne pas laisser intercepter ses lignes de communication vers la route de Berlin³ (cartes 1 et 3). Mais quelle route choisirait-elle pour effectuer sa retraite? Vers Leipzig? Vers Dresde? Vers Berlin via Magdebourg? Cette incertitude hantera Napoléon jusqu'au 14 octobre. Entre-temps, il fallait traverser la Thuringe et la Franconie en direction nord avant que l'avant-garde prussienne qui se trouvait de l'autre côté de ces forêts ne le fasse en sens opposé (en direction sud) pour couper les communications de la Grande Armée sur le Mein et contraindre ainsi Napoléon à évacuer l'Allemagne⁴.

À l'encontre de la situation militaire française à la veille de la campagne d'Iéna, celle à la veille de Waterloo était beaucoup plus tendue. Face à des forces ennemies presque aux portes de la nation, l'Empereur se trouva contraint d'élaborer très rapidement une manœuvre stratégique appropriée. Deux plans se présentaient à son esprit.

Le premier consistait à défendre la capitale française avec 80.000 soldats, de sorte qu'il pourrait refaire la campagne de 1814, mais avec deux fois plus d'hommes. Le deuxième, plus hardi et plus conforme aux principes de guerre napoléoniens, mais aussi plus hasardeux, était d'attaquer l'adversaire avant que ses masses ne fussent réunies. Une armée anglo-hollandaise sous Wellington et une armée prussienne sous Blücher étaient déployées en Belgique. Plus au sud, le prince Schwarzenberg rassemblait d'importantes troupes autrichiennes le long du Rhin et 20.000 Russes arrivaient de Pologne. Vers la mi-juin, l'Empereur

² Becke, *op. cit.*, p. 20.

³ Garnier, *op. cit.*, p. 79.

⁴ Delmas, *loc. cit.*, p. 112.

était en mesure de concentrer sur la frontière belge une armée de 125.000 hommes. Il entrerait en Belgique, battrait tour à tour les Anglais et les Prussiens séparés, puis, après avoir reçu de nouveaux renforts, il se porterait contre les Austro - Russes⁵. Fidèle à ses principes, il se décida pour la seconde alternative, l'offensive.

À l'encontre de la situation en 1806, Napoléon surestimait ses forces à Waterloo, ne se doutant pas qu'il n'avait que de minces chances de réussir cette campagne. Néanmoins, il décida qu'il ne pouvait rester sur la défensive, et que sa meilleure, peut-être même son unique, chance de salut consistait à détruire les armées britanniques et prussiennes en Belgique. Les puissances alliées hésiteraient alors et se résoudraient probablement à négocier la paix⁶. Il avait intitulé la nouvelle armée constituée en 1815, « l'Armée du Nord », et, à l'instar d'Iéna, il en prit personnellement le commandement⁷.

2) Le déplacement à la recherche de l'ennemi

De toutes les campagnes napoléoniennes, Iéna est probablement celle où Bonaparte utilisa le plus de ressources humaines et matérielles en vue de repérer l'emplacement de l'ennemi. En comparaison, cette phase préliminaire de la campagne fut brève à Waterloo.

a) Positions préliminaires des belligérants

Peu avant la traversée des forêts de Thuringe et de Franconie, vers le début de la campagne d'Iéna, Napoléon déplaça la ligne de communication de la Grande Armée plus au sud, dégarnissant ainsi la vallée du Mein. Pour exécuter ensuite la phase critique de la traversée forestière, il répartit ses troupes en trois colonnes de deux corps chacune (croquis a). Ces trois colonnes progressaient sur des routes parallèles à faible distance l'une de

⁵ Houssaye, *op. cit.*, p. 97 ; Becke, *op. cit.*, p. 11.

⁶ Rothenberg, *loc. cit.*, p. 195.

⁷ Application classique d'un élément de guerre napoléonien, l'unité de commandement.

l'autre, capables de se tourner sur la gauche comme sur la droite:

--- celle de droite: les corps de Lannes et d'Augereau.

--- celle du centre: les corps de Bernadotte et de Davout et la cavalerie de Murat.

--- celle de la gauche: les corps de Soult et de Ney.

Deux autres corps, la Garde impériale et la Réserve toutes deux placées sous le commandement de l'Empereur, suivaient de près le «bataillon carré».

Ce dispositif présentait un front sensiblement égal à sa profondeur⁸. Les corps isolés restaient reliés comme par un lien invisible qui guidait leurs déplacements vers un but commun. Ils se concentraient suffisamment vite pour ne pas permettre à leurs ennemis de s'y opposer⁹. Séparées par des distances variant de 10 à 20 kilomètres, ces trois colonnes se scindaient, se réunissaient et se croisaient selon les besoins¹⁰.

Du côté prussien, une armée principale commandée par le duc de Brunswick et le roi de Prusse, et une armée secondaire sous le commandement du prince de Hohenlohe étaient regroupées dans la région de Weimar - Iéna¹¹. Un troisième corps dirigé par Rüchel et Blücher était posté à Erfurt, à l'ouest de Weimar, tandis que la Réserve générale sous les ordres du duc de Wurtemberg avait pris position à Magdebourg (cartes 1 et 3).

Au début de la campagne de Waterloo, la position des troupes ennemies en Belgique était plus simple et, par conséquent, plus facile à déterminer qu'en Saxe en 1806. Les Anglo-Hollandais de Wellington occupaient en gros un rectangle de 75 kilomètres de front sur 50 de profondeur en avant de Bruxelles et la ligne de communication allait vers la mer, en direction de l'Angleterre¹². Les Prussiens de Blücher occupaient un rectangle de 50 kilomètres de front sur 100 de profondeur, de Namur à Liège et la ligne de

⁸ Garnier, *op. cit.*, p. 79.

⁹ Conformément au principe de guerre napoléonien de la concentration des forces, accompagné de son corollaire, l'économie des forces.

¹⁰ Blond, *op. cit.*, p. 101.

¹¹ Rothenberg, *loc. cit.*, p. 99.

¹² Wellington disposait de 85.000 hommes et son Q.G était à Bruxelles -- afin d'avoir accès à Anvers, port de rembarquement, en cas d'insuccès (carte 4).

communication allait vers le Rhin¹³. À l'encontre d'Iéna où il devait d'abord considérer plusieurs possibilités quant à l'emplacement de l'adversaire pour ensuite n'en conserver que les plus probables, Napoléon avait ici saisi très vite les particularités de ce dispositif: l'ennemi était séparé en deux groupes avec des lignes de communication divergentes. Il était donc à espérer que chacun, s'il était attaqué, ne serait pas tenté de rejoindre l'autre. Avant d'attaquer il fallait, toutefois, franchir la rivière la Sambre. Dans le plus grand secret¹⁴, l'Empereur avait rassemblé ses corps d'armée en arrière de la forêt de Beaumont, face à Charleroi (carte 2 et 4).

Le plan de Napoléon consistait à battre l'une après l'autre les deux armées occupant la Belgique. Pour qu'il réussisse, il fallait attaquer soit Wellington soit Blücher avant qu'ils eussent opéré leur jonction. S'il se portait sur la droite de Wellington, il refoulerait l'armée anglaise sur l'armée prussienne et se trouverait quelques jours plus tard devant les deux armées réunies. S'il se portait sur la gauche de Blücher, il ne réussirait qu'à hâter la jonction des deux armées en poussant les Prussiens sur les Anglais. L'Empereur résolut de se porter au centre même des cantonnements ennemis, sur le point présumé de concentration des Alliés. C'était sur la route de Charleroi à Bruxelles formant la ligne de contact des Anglais et des Prussiens que Napoléon comptait fondre sur ses adversaires. Il espérait ainsi obtenir la victoire par la manœuvre dite «la position centrale»: percer la ligne des deux armées à Charleroi, point de leur jonction, les séparer, les attaquer et les battre successivement¹⁵.

Le 15 juin, peu avant l'aube, l'armée française se mit en marche comme à Iéna, sur trois colonnes. À gauche, les corps de Drouet d'Erlon (1^{er} corps) et de Reille (2^e corps) sous le commandement de Ney se dirigeaient vers Marchiennes. Au centre, le gros de l'armée sous le commandement de l'Empereur avançait sur Charleroi. Et à droite, le corps de Gérard (4^e corps) et le corps de Van Damme (3^e corps) se dirigeaient vers Châtelet sous le

¹³ L'armée de Blücher, elle, était forte de 117.000 hommes et son Q.G était à Namur, ce qui laissait accès au Rhin en cas d'insuccès (carte 4).

¹⁴ Conformément au principe de guerre napoléonien de l'effet de surprise.

¹⁵ Lachouque, *op. cit.*, p. 359.

commandement de Grouchy¹⁶ (carte 2). En séparant l'armée en trois colonnes, l'Empereur avait adopté comme tactique de porter secours à l'une ou l'autre des ailes si nécessaire ou de leur demander de l'aide pour renforcer son propre centre s'il en ressentait le besoin¹⁷.

b) Affrontements préliminaires

Durant la phase de la recherche de l'ennemi, l'armée napoléonienne, à Iéna comme à Waterloo, se heurta à deux reprises à des forces ennemies, et ceci, quelques jours seulement avant l'affrontement principal.

Ainsi, le 9 octobre 1806, après avoir franchi la forêt de Thuringe, Murat se porta avec 10.000 hommes sur Schleiz, un village de la Saxe au sud - est d'Iéna (carte 1). Le village fut enlevé durant la journée, mais la plupart des Prussiens réussirent à s'enfuir¹⁸. La colonne de gauche eut des succès égaux. Le 10 octobre, les hommes de Lannes et d'Augereau affrontèrent l'avant - garde du général Hohenlohe commandée par le prince Louis Ferdinand de Prusse à Saalfeld, un village de la Saxe au sud d'Iéna (carte 1). Après deux heures seulement de combat, toute la cavalerie prussienne fut culbutée et l'infanterie ne put conserver aucun ordre dans sa retraite. Plusieurs centaines de Prussiens y compris le prince Louis de Prusse, trouvèrent la mort sur le champ de bataille¹⁹.

Ces premières victoires ne tardèrent pas à être enregistrées dans la correspondance napoléonienne. Le 10 octobre 1806, Murat écrivait à l'Empereur²⁰:

« L'ennemi battu à Schleiz s'est porté sur Géra où l'on dit qu'il doit s'y concentrer. »

Trois jours plus tard, dans une autre lettre adressée à Bonaparte, il s'exprimait

¹⁶ Blond, *op. cit.*, p. 503.

¹⁷ Notons toutefois la différence de structure du « bataillon carré » de Waterloo avec celle d'Iéna: six corps d'armée seulement en Belgique en comparaison avec huit corps en Saxe.

¹⁸ Napoléon 1^{er}, *op. cit.*, p. 78.

¹⁹ *Ibid.*, p. 79.

²⁰ Joachim Murat, *Lettres et documents pour servir à l'histoire de Joachim Murat*, Paris, Plon - Nourrit et Cie, 1908, 8 vol, p. 382.

dans un ton même plus enthousiaste:

« On dit que l'ennemi est en pleine retraite sur Magdebourg; le bruit court finalement à Leipzig que votre Majesté a complètement battu les Prussiens, que la mort du prince Louis - Ferdinand à Saalfeld a jeté la consternation dans l'armée ennemie et que vous avez fait mat le roi de Prusse à Erfurt, que l'on a pris tous les parcs d'artillerie, les pontons et les bagages de l'armée »²¹.

Neuf ans plus tard, l'armée napoléonienne se heurtait à ses adversaires à Ligny et à Quatre-Bras avant de les affronter à nouveau, un peu plus au nord, sur le Mont St - Jean (carte 2). À la sortie de Charleroi, deux routes se présentaient aux troupes françaises: celle de gauche qui conduisait à Bruxelles, c'est - à - dire chez les Anglais et celle de droite à Namur, chez les Prussiens (cartes 2 et 4). Napoléon décida de lancer le gros de son armée sur l'armée prussienne parce qu'elle était la plus proche. Il engagea donc Grouchy sur la droite et le fit appuyer par Vandamme. À gauche, il s'agissait d'empêcher les Anglais et les Prussiens de se rejoindre. L'interdiction était possible à condition d'occuper la chaussée de Namur où se trouvait leur seul point de contact: un carrefour dit Quatre-Bras²².

Dans l'après - midi du 15 juin, les corps d'armée de Reille et de Drouet d'Erlon sous le commandement de Ney arrivèrent par le pont de Marchiennes, en vue de s'emparer de Quatre-Bras où une fraction seulement de l'armée de Wellington s'était rendue. Pourtant, Ney ne se décida à combattre que lorsque le gros de l'armée anglaise fut là. De plus, il engagea ses unités les unes après les autres sans manœuvres et sans la moindre imagination tactique²³. Par ailleurs, le lendemain, Drouet d'Erlon reçut un ordre de l'Empereur de changer de direction et de diriger son corps sur Ligny. Presque arrivé au secteur de Ligny, d'Erlon reçut un ordre de Ney le sommant de revenir auprès de lui à Quatre-Bras. Ainsi, pendant toute la journée du 16 juin, le 1^{er} corps de d'Erlon s'était rendu inutile, ayant louvoyé entre Napoléon et Ney.

La bataille de Quatre-Bras se termina sans véritable vainqueur, bien que

²¹ *Ibid.*, p. 389.

²² Blond, *op. cit.*, p. 507.

²³ *Ibid.*, p. 513.

les troupes anglaises, optant pour une retraite stratégique, quittèrent leur position, talonnées par les Français. Entre-temps, à droite de Charleroi, Napoléon, à la tête de 63.000 hommes, avait rejoint Grouchy pour contrer Blücher à Ligny. Et pendant que la bataille faisait rage à Quatre-Bras, l'Empereur refoulait les Prussiens à Ligny. Le lendemain, le 17 juin, il commit sa première grave erreur de la campagne de Waterloo: supposant sans raison valable que les Prussiens reculaient à l'est, en direction du Rhin, il ordonna à Grouchy de prendre 30.000 hommes pour les poursuivre, diminuant ainsi considérablement ses propres forces.

c) Repérage de l'emplacement de l'ennemi

Au matin du 12 octobre, ayant été informé que le gros des forces prussiennes se trouvait toujours entre Erfurt et Iéna, l'Empereur ordonna à son armée un revirement stratégique (croquis b). Il envoya les corps de Davout et de Bernadotte vers le nord, à Naumbourg, pour couper la route de retraite des Prussiens et redressa le reste du bataillon carré par un « demi à gauche » prêt à envelopper l'ennemi soit par le nord soit par l'ouest²⁴.

Entre-temps, les premiers succès des Français à Schleiz et à Saalfeld n'avaient surtout contribué qu'à compliquer la tâche napoléonienne de percer les intentions de l'adversaire. En effet, le duc de Brunswick et le roi de Prusse ne surent quel parti prendre lorsqu'ils eurent conscience de la menace que faisait peser Napoléon sur la route de la capitale après les désastres des combats préliminaires. Accepter le combat ou s'échapper vers l'Est ?²⁵. La présence du corps de Davout au nord d'Iéna les décida finalement à lever le camp pour aller rejoindre à Magdebourg le corps de réserve du prince de Wurtemberg, laissant les troupes de Hohenlohe en position sur le Landgrafenberg²⁶. Aussitôt que Bonaparte fut informé de la retraite des Prussiens sur Magdebourg, il prescrivit à Davout de se porter sur Apolda

²⁴ Lachouque, *op. cit.*, p. 118.

²⁵ Delmas, *loc. cit.*, p. 115.

²⁶ Massif surplombant la ville d'Iéna

(carte 1) pour déborder l'aile gauche prussienne dans une manœuvre enveloppante pour « tomber sur les derrières de l'ennemi »²⁷. Tous les autres corps devaient converger au plus vite sur Iéna.

À Waterloo, la victoire sur les Prussiens à Ligny fut en quelque sorte une déception pour l'Empereur qui comptait sur le succès total de son offensive de la « position centrale »: battre l'ennemi en détail et de façon décisive pour l'empêcher de faire jonction. Cette « demi victoire » avait permis à l'ennemi de se disperser, compliquant ainsi, comme à Iéna, la tâche napoléonienne de repérer son emplacement exact. En effet, malgré la défaite cuisante infligée à l'armée de Blücher, son chef d'état - major, Gneisenau organisa un repli remarquable sur Wavre (carte 2). Ce n'est que le lendemain, le 17 octobre, que Napoléon s'en rendit compte et, par conséquent, confia le commandement de son aile droite au maréchal Grouchy avec mission de poursuivre l'ennemi.

Du côté anglais, informé de la défaite des Prussiens, Wellington avait fait replier ses unités du carrefour de Quatre - Bras en direction du Mont St-Jean où Blücher avait promis de le rejoindre.

d) Positions finales des armées à la veille des affrontements principaux

Au soir du 13 octobre 1806, les belligérants avaient pris position dans la région d'Iéna - Auerstaedt. Du côté français, deux masses principales s'étaient formées²⁸ (croquis b):

--- Les corps de Lannes et d'Augereau à gauche, celui de Soult à droite et celui de Ney près d'Iéna, en tout 90.000 hommes sous les ordres directs de Napoléon;

--- Le corps de Davout (25.000 hommes dirigés par Friant, Gudin et Morand) à Naumbourg en marche vers Auerstaedt et celui de Bernadotte (20.000 hommes) revenant vers le sud, vers Iéna par l'autre rive de la Saale.

²⁷ Lachouque, *op. cit.*, p. 122.

²⁸ Garnier, *op. cit.*, p. 82.

Du côté prussien:

- L'armée principale du roi et du duc de Brunswick (55.000 hommes) était à Auerstaedt;
- L'armée secondaire de Hohenlohe (à la tête de 45.000 hommes) était à Iéna;
- Rùchel commandant 15.000 hommes venait d'Erfurt et se dirigeait vers Weimar;
- Les corps du duc de Weimar et du prince de Wurtemberg étaient à Magdebourg.

Ainsi, à l'encontre du dispositif de « bataillon carré » dont l'armée française s'était dotée dans cette campagne, l'armée prussienne offrait un spectacle desordonné de corps d'armée se tenant à de grandes distances les uns des autres et diminuant ainsi leurs chances de se soutenir mutuellement.

À l'aube du 18 juin 1815, la situation à Waterloo était tout autre. Maître du terrain à Ligny, Napoléon avait chargé Grouchy et ses 30.000 hommes de poursuivre Blücher qu'il croyait en déroute vers Wavre. Avec le reste de l'armée, il marcha sur le Mont Saint-Jean, en amont du village de Waterloo, où Wellington, contraint à la défense, s'était retranché. Le duc anglais se tenait avec son état-major en première ligne, au carrefour de la route de Bruxelles et du chemin de Wavre. Le château d'Hougoumont transformé en redoute, verrouillait son aile droite et la ferme de la Papelotte son aile gauche. La ferme de la Haie-Sainte sur la chaussée de Bruxelles fut fortement barricadée pour abriter le centre du dispositif anglais (carte 5).

Du côté français, Napoléon disposa son armée de 70.000 hommes à hauteur du cabaret La belle Alliance de la façon suivante²⁹:

- À gauche, face à Hougoumont, les corps de Reille et de Kellermann;
- Au centre, face à la Haie-Sainte, le corps de Lobau;
- À droite, face à la Papelotte, les corps de d'Erlon et de Mihaud.

En arrière, la réserve de l'armée française était constituée par la Garde impériale et la cavalerie de Guyot.

²⁹ Lachouque, *op. cit.*, p. 378.

3) La bataille proprement dite

Le 14 octobre 1806, la Grande Armée de Napoléon affrontait l'armée prussienne simultanément à Iéna et à Auerstaedt. Iéna fut une combinaison de manœuvre enveloppante, d'attaque frontale, de bataille à fronts renversés, d'effets de surprise et de tactique de diversion. Deux jours avant la bataille, Napoléon avait scindé son «bataillon carré» en dépêchant à l'ouest vers Iéna le gros de ses forces contre ce qu'il croyait être toute l'armée prussienne, et en envoyant Davout, suivi de Bernadotte, frapper les arrières de l'ennemi au nord (croquis b). Pour éviter l'encerclement, les Prussiens avaient décidé de se replier vers Leipzig, au nord, ne laissant à Iéna que leur arrière-garde sous les ordres de Hohenlohe.

Le lendemain, Napoléon ne fut en mesure de déployer ses troupes sur le Landgrafenberg que grâce aux exploits du maréchal Lannes qui avait réussi à s'emparer, dès le lever du jour, des villages de Cospoda et de Closewitz des mains des Prussiens, le premier par une manœuvre enveloppante et le deuxième par une attaque frontale. La prise de ces deux points stratégiques avait ouvert aux troupes françaises un passage direct vers le Landgrafenberg et les hauteurs d'Iéna. Or, Hohenlohe ne s'attendait à affronter qu'un seul corps français sur le célèbre plateau³¹. Quelle ne fut pas sa surprise en voyant progressivement grossir le corps d'armée de Lannes, lorsque les corps de Soult, Augereau et Ney s'y joignirent³² !

La bataille à fronts renversés entre Prussiens et Français à Iéna débuta à l'aube du 14 octobre, par l'assaut d'Augereau sur la droite prussienne. Mais il ne s'agissait que d'une opération de diversion. Elle fut suivie immédiatement par l'attaque de Lannes qui bascula la réserve au centre. Tandis que Soult progressait par la droite, Augereau continuait à foncer par la gauche et Ney faisait charger ses hommes au milieu des troupes adverses. Durant la bataille d'Iéna, les Français firent agir leurs trois armes -- infanterie, cavalerie,

³¹ Delmas, *loc. cit.*, p. 116.

³² Surprise aussi pour Napoléon qui, persuadé d'avoir affaire au gros de l'armée prussienne, avait ordonné à ces trois maréchaux de renforcer l'avant-garde (corps de Lannes). Entre-temps, le gros de l'armée prussienne commandé par le duc de Brunswick avait déjà entamé sa retraite vers le nord.

artillerie -- simultanément alors que les Prussiens les exploitaient de manière successive lors de leurs contre-offensives. Ce contraste conféra un net avantage à la Grande Armée et révéla l'inefficacité de la contre-offensive prussienne³³. Par ailleurs, les troupes de Rüchel, se trouvant à 12 kilomètres de là, à Weimar, ne purent pas venir à temps pour secourir Hohenlohe. Vers midi, les lignes prussiennes furent défoncées et les carrés rapidement décimés.

Le 5^e Bulletin de la Grande Armée reflète clairement la confiance des Français en leur supériorité ce jour-là.

«De part et d'autre, on manœuvre constamment, comme à une parade: parmi nos troupes, il n'y eut jamais le moindre désordre, la victoire ne fut pas un moment incertaine. L'Empereur eut toujours auprès de lui, indépendamment de la Garde impériale, un bon nombre de troupes de réserve pour pouvoir parer à tout accident imprévu³⁴».

Ayant reçu, le 13 octobre, l'ordre de se mettre en marche sur Kösen et Apolda (carte 1) pour «tomber sur les derrières de l'ennemi», Davout et Bernadotte poursuivirent eux aussi leur manœuvre enveloppante, tout en ignorant la position exacte des Prussiens³⁵. En fait, c'était à l'avant - garde ennemie que Davout allait se heurter le lendemain.

C'est alors que se produisit le malentendu qui déclencha la bataille d'Auerstaedt. Alors que vers la fin de la journée, le duc de Brunswick, qui dirigeait le gros de l'armée prussienne se repliant vers le nord, avait sommé à ses troupes de barrer la route aux Français venant de Naumbourg, cet ordre fut interprété comme une attaque sur les forces ennemies. Il s'agissait non de se battre mais de faire retraite. C'était en fait une retraite masquée par le blocage de la route pour permettre aux autres corps de s'échapper par Hassenhausen, un village plus à l'ouest des positions françaises (carte 1)³⁶.

Les colonnes françaises sous le commandement des généraux Gudin, Friant et Morand se formèrent en des carrés contre lesquels se brisèrent même

³³ Blin, *op. cit.*, p. 186.

³⁴ Bonaparte, *op. cit.*, p. 276.

³⁵ Lachouque, *op. cit.*, p. 122.

³⁶ Chandler, *op. cit.*, p. 489.

les plus puissants assauts de la cavalerie prussienne³⁷. Dans cet affrontement qui coûta la vie au duc de Brunswick ainsi qu'à plusieurs généraux prussiens, les Français furent, dès midi, maîtres du jeu³⁸. Davout fit part de sa victoire à Napoléon le jour même dans sa correspondance.

«Sire, j'ai l'honneur de rendre compte à Votre Majesté qu'en débouchant de Kösen, j'ai trouvé à un quart de lieue l'ennemi qui était en marche pour s'emparer lui-même de ce débouché. La bataille s'est engagée tout de suite; elle a été très sanglante et très disputée.. Le roi de Prusse, le duc de Brunswick et plus de 60.000 Prussiens ont disputé la victoire à votre 3^e corps; elle nous est restée ainsi que toute l'artillerie ennemie....»³⁹

Par contre, l'autre acteur principal d'Auerstaedt, le maréchal Bernadotte, ne se vit, plus tard, accordé qu'une place beaucoup moins glorieuse dans la campagne d'Iéna. Ayant reçu des ordres contradictoires, d'une part de prêter main forte à Davout à Auerstaedt, et d'autre part de se porter sur Apolda pour tomber sur les arrières d'une armée prussienne qui n'avait pas encore quitté la région Iéna-Weimar et que l'Empereur allait attaquer, Bernadotte resta passif ce jour-là, ne participant à aucune des deux batailles principales. Tout comme le corps de Drouet d'Erlon durant l'affrontement préliminaire de Quatre-Bras, son corps resta inutile, louvoyant entre Davout à Auerstaedt et Napoléon à Iéna. Toutefois, il importe de considérer que son comportement fut plutôt motivé par l'imprécision des ordres que lui donna l'Empereur. Jusqu'à la fin de ce 14 octobre, Bonaparte ne fut jamais sûr de la position des armées ennemies et par conséquent donna des ordres ambigus⁴⁰.

Ainsi s'acheva la phase cruciale d'une campagne qui se déroula sur une plaine immense, parsemée de rivières et de gorges enchevêtrées de forêts, où l'ardeur mobile de troupes bien entraînées l'emportèrent sur l'obéissance

³⁷ Mais c'est le succès de la contre-attaque qui décida du sort de la bataille.

³⁸ Bonaparte, *op. cit.*, p. 277.

³⁹ site web:

Davout. Correspondance du Maréchal Davout
http://gustave.club.fr/correspondance1_davout1.htm .octobre 1806. Consulté le 16 Juillet 2005.

⁴⁰ Garnier, *loc. cit.*, p. 83.

automatique.

Par contraste avec les champs de bataille d'Iéna et d'Auerstaedt, celui de Waterloo était beaucoup plus petit. Il n'avait qu'une longueur d'environ 5000 verges, s'étendant du château d'Hougoumont à l'ouest, à la ferme de la Papelotte à l'est, y compris la ferme de la Haie-Sainte au centre⁴¹ (carte 5). Avant le début de la bataille, Wellington disposait sur place, d'environ 84.000 hommes. Cette force composée de troupes britanniques, belges, hollandaises et allemandes était aussi hétérogène qu'avait été la Grande Armée à Iéna. Les Français étaient environ 70.000 commandés par celui que la plupart de ses adversaires tenaient encore pour le plus grand capitaine de tous les temps⁴².

À l'encontre d'Iéna, toutefois, Napoléon n'envisagea pas de prendre la position de ses adversaires à revers par une manœuvre enveloppante⁴³. Il lui fallait plutôt une victoire rapide que seule la percée du centre ennemi par un assaut frontal pouvait lui assurer. L'Empereur prévoyait une attaque de diversion du corps de Reille à sa gauche contre Hougoumont, tandis que les quatre divisions du corps de d'Erlon, appuyées par une artillerie de 80 canons, se jetteraient contre le centre britannique⁴⁴. Or l'attaque de Reille fut franche et impétueuse, exactement ce qu'il ne fallait pas. Il s'agissait non de prendre d'assaut Hougoumont mais «d'occuper les abords». De plus la canonnade de la Grande Batterie ne débuta qu'une heure après le début de l'assaut -- sans aucun effet d'ailleurs sur les positions de Wellington -- alors que classiquement, le bombardement précédait l'attaque de l'infanterie⁴⁵.

Vers le début de l'après-midi, les fantassins de Drouet d'Erlon avancèrent en quatre grosses colonnes vers la Haie-Sainte et le centre britannique⁴⁶. Pour des raisons qui demeurent encore obscures jusqu'à aujourd'hui, d'Erlon adopta ce jour-là la formation démodée de « colonnes de bataillon par division » au

⁴¹ Chandler, *op. cit.*, p. 1064.

⁴² Blond, *op. cit.*, p. 520.

⁴³ Rothenberg, *loc. cit.*, p. 204.

⁴⁴ Rothenberg, *loc. cit.*, p. 205; Blond, *op. cit.*, p. 521.

⁴⁵ *Ibid.*, p. 265; *Ibid.*, p. 521.

⁴⁶ *Ibid.*, p. 201.

lieu de la formation de « colonnes de division par bataillon » qui fut intensément utilisée durant la campagne d'Iéna⁴⁷. Ces grosses colonnes dont d'Erlon en fit l'usage pour trois de ses quatre divisions ce 18 juin 1815, n'avaient aucune souplesse et aucune aptitude manoeuvrière: elles furent incapables de former des carrés contre les attaques cavalières des Alliés et avaient tendance à transformer l'infanterie en chair à canon puisque le feu de l'artillerie ennemie pouvait y pénétrer beaucoup plus facilement que si les colonnes avaient été plus minces comme celles d'Iéna.

Par ailleurs, les premières tentatives d'attaque de l'infanterie française sur la Haie-Sainte furent exécutées sans le soutien précieux de la cavalerie⁴⁸. Par conséquent, l'offensive sur la ferme échoua, tandis qu'à gauche, du côté d'Hougoumont, les Français n'avaient réussi à prendre que le bois et le verger. Plus au nord, les charges de cavalerie de Ney ne réussirent pas non plus à écraser les carrés anglais de Wellington en face du Mont St-Jean⁴⁹. Toutefois, une nouvelle tentative d'attaque sur la ferme de la Haie-Sainte porta finalement fruit grâce au soutien de l'infanterie de Ney au corps de Drouet d'Erlon.

Entre-temps, à l'est du champ de bataille de Waterloo se déroulait un autre drame sur lequel allait dépendre cette fois le sort de toute cette campagne napoléonienne, voire même de celui de la France et de l'Empire. L'armée prussienne en déroute après sa défaite à Ligny, ne s'était pas stationné dans son ensemble à Wavre comme le pensait son poursuivant, Grouchy. Seule la division de Thielmann était resté à Wavre, alors que le gros de l'armée avait continué sa marche vers l'Ouest, en direction du village de Plancenoit. Le mouvement de cette armée de Blücher marchant sur Plancenoit était comme celui d'une pince de crabe poussant sa proie -- l'armée de Napoléon -- vers sa bouche, vers cette défense anglaise qui s'était révélée

⁴⁷ Chandler, *op. cit.*, p.1077.

⁴⁸ À l'encontre d'Iéna, la plupart des offensives françaises à Waterloo manquaient d'équilibre et de coordination.

⁴⁹ Ces charges de cavalerie qui marquèrent le début de l'assaut étaient prématurées. Elles ne respectaient pas la tactique (l'ordre) éprouvée d'une attaque d'une telle envergure: entamer l'ennemi par une forte canonnade, puis un assaut d'infanterie et enfin la grosse cavalerie.

inexpugnable⁵⁰ (carte 5). Cette menace d'enveloppement de plus en plus pressante incita Napoléon à détacher une grande partie⁵¹ de sa Garde impériale vers le village. Et ce n'est que vers la fin de la journée que les Français eurent finalement raison de la résistance prussienne à Plancenoit⁵².

C'est alors que se déroula le dernier acte de la bataille de Waterloo, lorsque l'Empereur avança en personne à la tête de tout ce qu'il lui restait de la Garde. L'élan des assaillants fut brisé lorsque surgit des champs de blé un mur de soldats anglo-hollandais suivi d'un mur de feu⁵³. Avec la retraite précipitée des troupes françaises des trois positions clef d'Hougoumont, la Haie-Sainte et la Papelotte ainsi que du village de Plancenoit devant l'assaut combiné des Alliés et des Prussiens, l'épopée napoléonienne touchait à sa fin.

4) La poursuite

Dans cette quatrième et dernière phase militaire de notre étude comparative, il est tout naturel de concevoir que si c'étaient les troupes françaises qui pourchassèrent les Prussiens après Iéna, les rôles furent renversés après Waterloo.

En 1806, après avoir promis à Davout de le laisser entrer en premier à Berlin en gage d'appréciation pour sa belle conduite à Auerstaedt, l'Empereur exploita immédiatement les succès tactiques de l'armée française sur les champs de bataille en entamant la poursuite de ses adversaires vaincus⁵⁴. Pourchassé par Murat et Lannes, Hohenlohe capitula avec 10.000 hommes à Prenzlau le 28 octobre, tandis que Blücher s'avoua finalement vaincu à Lubeck le 7 novembre après avoir été longuement poursuivi par Bernadotte, Soult et Murat⁵⁵ (carte 3).

⁵⁰ Blond, *op. cit.*, p. 528.

⁵¹ Ce détachement comprenait toute la Jeune Garde et quatre divisions de la Vieille Garde.

⁵² Blond, *op. cit.*, p. 529.

⁵³ Blond, *op. cit.*, p. 530.

⁵⁴ Delmas, *loc. cit.*, p. 119.

⁵⁵ Demas, *loc. cit.*, p. 120.

Neuf ans plus tard, lorsque les deux vainqueurs de Waterloo, Blücher et Wellington se rencontrèrent au cabaret de La Belle - Alliance, ils s'entendirent pour que la poursuite soit confiée aux Prussiens, les troupes anglaises étant dans un état d'épuisement qui leur interdisait tout effort supplémentaire. Les débris de l'armée française s'engouffrèrent le long de la chaussée vers Charleroi. Dans la petite ville de Genappe, le pont sur la Dyle n'offrait qu'un passage étroit pour la fuite des troupes, ne faisant ainsi qu'accroître le désordre (carte 2). L'arrivée des troupes prussiennes chassa les fugitifs qui avaient pensé pouvoir y passer la nuit. Napoléon fut presque pris au moment où il montait dans sa berline. Il n'eut que le temps de s'échapper; la voiture et tout ce qu'elle contenait tomba aux mains des Prussiens. La déroute de l'armée française était complète.

DEUXIÈME PARTIE

THÈMES POLITIQUES

Introduction

Dans cette étude comparative de nature surtout militaire, on ne saurait toutefois passer sous silence le rôle du climat socio - politique français entourant les deux campagnes en question.

Sur le plan de la politique intérieure, le bonapartisme autoritaire en 1806 et le bonapartisme libéral en 1815 figurent aux premiers rangs des principaux courants politiques français du début du XIXe siècle. Parmi les autres facteurs susceptibles d'avoir influencé le sort de ces deux campagnes, les effets des propagandes napoléonienne et anti-napoléonienne, ainsi que les groupes de pression en France méritent une attention spéciale.

Sur le plan de la politique extérieure, nous nous sommes penchés d'abord sur les efforts diplomatiques entamés par Napoléon avec ses adversaires à la veille d'Iéna et de Waterloo afin d'éviter de s'engager dans de nouveaux conflits sanglants. Nous nous sommes ensuite intéressés aux conséquences de la domination napoléonienne en Europe et en particulier au réveil du nationalisme dans certains pays européens de 1806 à 1815. Et nous avons finalement considéré l'échec du Blocus continental comme l'une des raisons principales de la détérioration du système napoléonien en Europe.

Chapitre quatrième

Politique intérieure

1) La France sous la dictature napoléonienne en 1806

Le courant politique dominant en France en 1806 était indubitablement le bonapartisme autoritaire. Dans son sens restreint, le bonapartisme était une mouvance politique visant à placer à la tête de l'État français un membre de la lignée napoléonienne. Dans son sens large, il désignait la doctrine politique du fondateur de la dynastie et de ses successeurs.

Brièvement, le bonapartisme était constitué d'un élément démocratique et d'un élément autoritaire. L'élément démocratique était incarné par le contact direct avec le peuple au moyen de procédés semi-directs de démocratie, c'est-à-dire par des plébiscites¹, tandis que l'élément autoritaire était représenté par l'utilisation de la force². Cette proportion de démocratie et d'autorité dans le régime changea considérablement de 1799 jusqu'à la fin de l'Empire. Lorsqu'il fit son apparition vers le début du XIXe siècle, le bonapartisme insistait sur les liens directs qui unissait le peuple et le souverain -- trois plébiscites eurent lieu en l'espace de cinq ans: en 1799, en 1802 et en 1804³. Toutefois, après 1804, l'élément autoritaire l'emporta sur l'élément démocratique. Cette intensification de l'élément autoritaire dans le régime bonapartiste suggère que

¹ Bluche, *Le bonapartisme: aux origines...*, p. 88.

² Par tempérament, Napoléon était un chef, un chef devenu au fil des années de plus en plus confiant en ses capacités militaires et civiles, ce qui explique son goût pour l'autorité.

³ Bluche, *op. cit.*, p. 93.

Napoléon exerçait une emprise de plus en plus forte. De plus, vers la fin de l'été 1806, il était conscient de l'effet positif qu'une autre victoire militaire aurait sur son régime. Quelques jours avant l'affrontement avec les Prussiens à Iéna, il avait effectivement rappelé à ses soldats, dans sa proclamation du 6 octobre, que ce n'était que par le chemin de l'honneur que la Grande Armée rentrerait en France. Rien de plus stimulant pour Bonaparte qu'une autre conquête territoriale pour consolider son Empire et raffermir son pouvoir! Par conséquent, les consultations plébiscitaires disparurent du bonapartisme jusqu'en 1815 lorsqu'un quatrième et dernier plébiscite eut lieu peu avant Waterloo. Ainsi, pendant près de dix ans, ce fut un bonapartisme autoritaire qui régna en France – comme ailleurs dans l'Empire.

À première vue, il semblerait que le grand dessein d'hégémonie européenne de Napoléon et le bonapartisme autoritaire étaient étroitement liés. Le système napoléonien était fondé sur la victoire militaire, donc sur la force, et de plus était gouverné par la volonté d'un seul qui régnait en despote, mais en apparence «éclairé», car il s'efforçait de faire bénéficier les peuples qu'il avait dominés des «bienfaits» de la Révolution française⁴. On pouvait effectivement qualifier Napoléon de chef despotique sur les champs de bataille. Son style de commandement relevait directement de la dictature militaire. Comme on l'a vu, il n'était pas question d'argumenter les décisions de l'Empereur en ce qui concernait la préparation et le déroulement des opérations. Cette rigidité au niveau du commandement suprême de l'armée française contrastait à Iéna avec la flexibilité⁵ d'une direction militaire prussienne à plusieurs têtes. Cette unité de commandement montra ses failles au cours des campagnes napoléoniennes ultérieures et fut éventuellement l'une des causes de la défaite française à Waterloo. Mais cette notion de «despote éclairé» qui est appliquée ici à un dirigeant militaire, est-elle aussi applicable sans discussion à un dirigeant d'un régime gouvernemental comme le bonapartisme autoritaire? Il serait nécessaire de nuancer cette vision. Par

⁴ *Ibid.*, p. 88.

⁵ Cette flexibilité ne fut pourtant pas utile aux Prussiens.

définition, le despote éclairé cherche à développer un pays dont l'économie est arriérée ou sous-développée. Or, aussi frappant qu'était le désir de Napoléon de moderniser la France, cette dernière n'était pas une nation sous-développée. De plus, le contact direct avec le peuple par des procédés plébiscitaires faisait du bonapartisme autoritaire autre chose que de l'absolutisme éclairé.

Si la notion du despotisme éclairé semble devoir être écarté, en revanche le caractère dictatorial de cette première forme de bonapartisme est incontestable⁶. Or, dictature signifie suppression totale des libertés et Napoléon n'avait supprimé les libertés que partiellement. Ainsi, il avait supprimé les libertés parlementaires, écrasé la liberté de la presse et comprimé la plupart des libertés publiques (réunions, associations, etc...). Par contre, ses atteintes à la liberté individuelle étaient bénignes comparées aux excès révolutionnaires. Napoléon n'avait pas fait régner la terreur, même si son système de gouvernement comprenait une part appréciable de despotisme.

Par ailleurs, si c'était le rétablissement et le maintien de l'ordre⁷ et de la paix civile et extérieure qui avaient assuré à Bonaparte la légitimité de son pouvoir jusqu'en 1804, c'étaient, dans une large mesure, les guerres victorieuses qui avaient contribué à le maintenir au pouvoir. Ainsi, aussi longtemps que Napoléon remportait des victoires sur les champs de bataille, il bénéficiait de l'appui solide du peuple français et pouvait se passer de consultations plébiscitaires. Il n'est donc pas surprenant qu'après le succès d'Austerlitz, le bonapartisme autoritaire fut si populaire en France en 1806 à la veille d'Iéna. Les Français semblaient avoir entière confiance en leur Empereur. De plus, la victoire-éclair d'Iéna renforça davantage leur foi en Bonaparte. Non seulement, le succès fut total sur les champs de bataille, en grande partie grâce à l'application adéquate des stratégies, tactiques et principes de guerre napoléoniens ainsi qu'à la motivation des troupes,

⁶ *Ibid.*, p. 89.

⁷ Bluche, *Le Bonapartisme*, p. 15.

mais pour la première fois, les Français entamèrent la poursuite de l'ennemi jusqu'à la capitulation complète. Il est facile d'imaginer qu'après l'entrée triomphale de Napoléon à Berlin le 30 octobre 1806, le bonapartisme autoritaire gagna encore plus de terrain et continua à être le régime dominant en France pendant plusieurs autres années.

2) Résurrection du bonapartisme en 1815

Durant l'exil de Napoléon à l'île d'Elbe, les maladroites des Bourbons restaurés en 1814 et les rumeurs circulant au sujet du rétablissement des dîmes et des droits seigneuriaux contribuèrent à créer un climat favorable au retour de l'*Usurpateur*. Le mécontentement de la population, causé en particulier par les soldes réduites des centaines de milliers de soldats, démobilisés de force de la Grande Armée, persuada Napoléon de rentrer en France pour tenter de rétablir l'Empire. Après s'être échappé de l'île d'Elbe, son passage en France suscita l'enthousiasme des populations dans les villes et les campagnes. Le célèbre Vol de l'Aigle lui avait finalement permis de rétablir l'Empire à Paris le 20 mars 1815. Le bonapartisme qui semblait mort et enterré suite à la Restauration de la monarchie surgit alors de ses cendres sous de nouvelles formes. Cette résurrection du bonapartisme en 1815 souligne la confiance que Napoléon avait en un régime qui, en dépit de récentes défaites militaires, l'avait quand même maintenu au pouvoir par une série de campagnes réussies durant une grande partie du Premier Empire.

C'était le bonapartisme autoritaire d'autrefois qui réapparut. Mais celui-ci avait souffert autrefois d'être une formule de gouvernement qui ne s'était jamais réellement reflétée dans un courant d'opinion. Après quatorze ans, ce régime n'avait pratiquement plus, en dehors de l'armée proprement dite (officiers, sous-officiers et une partie des soldats), de partisans avoués. Le bonapartisme de l'Empire ne subsistait que chez une poignée de pamphlétaires et de fidèles⁸.

⁸ Bluche, *op. cit.*, p. 31.

À peine quelques jours plus tard, on observait une brève résurgence de l'état d'esprit révolutionnaire et plus particulièrement de l'esprit jacobin: nostalgiques de la Révolution et partisans de l'Empire faisaient cause commune contre la Restauration de l'Ancien Régime. Une deuxième version de bonapartisme faisait alors son apparition: le bonapartisme jacobin. Napoléon donna alors des gages à ce courant jacobin. Ainsi, il déclarait que le trône des Bourbons était illégitime parce qu'il n'avait pas été élevé par la nation. Il mettait également en garde la population contre la menace d'un retour aux dîmes⁹. Il signa des décrets jacobins et procéda même à la nomination d'anciens jacobins. Il s'affirmait ainsi comme le garant de l'héritage révolutionnaire face à la Restauration de l'Ancien Régime. Cette deuxième forme de bonapartisme semblait incarner un patriotisme presque révolutionnaire qui n'avait paru jusque-là ne se maintenir que dans l'armée. À l'approche d'une nouvelle guerre, ce bonapartisme populaire et jacobin pouvait s'accommoder d'une dictature temporaire jusqu'à la paix.

Napoléon ne s'était pas pour autant converti au jacobinisme. Effrayé par l'état d'esprit régnant à Paris et se souvenant des agitations révolutionnaires de 1792, il ne souhaitait ni désordres ni divisions. Son tempérament autant que les contingences intérieures et extérieures le poussèrent donc à se tourner vers une expérience libérale. Après le bonapartisme autoritaire et le bonapartisme jacobin apparaissait une troisième version: le bonapartisme libéral, constitutionnel et bourgeois. Cette nouvelle forme de bonapartisme suggérait au début que le peuple français avait malgré tout gardé une certaine confiance en l'homme au «bras invincible». Toutefois, une grande inquiétude planait sur une population qui se demandait si Napoléon était encore en mesure de vaincre et s'il n'avait pas sous-estimé la puissance de la nouvelle coalition qui commençait alors à se former.

Vers la fin d'avril 1815, Napoléon proclama une constitution

⁹ Ancienne forme de prélèvement d'impôts sur les récoltes.

d'inspiration libérale et de forme parlementaire: l'Acte additionnel aux constitutions de l'Empire. Cette mesure concédait aux Français plus de liberté qu'ils n'en avaient jamais eue depuis quinze ans. Plus particulièrement, il prévoyait la mise en place d'une Chambre de représentants élue par le peuple, qui remplacerait la Chambre des députés mise en place par la charte de 1814. Et pourtant, l'acte ne réussit à satisfaire personne. Les jacobins y voyaient la négation de l'égalité des citoyens et du suffrage universel, les bonapartistes ne se reconnaissaient plus dans ce régime parlementaire et les libéraux, dont la plupart s'étaient ralliés aux Bourbons, ne croyaient plus à la sincérité de Napoléon¹⁰. En 1815, le climat était défavorable à Napoléon. Il n'était plus que le vaincu, le fauteur de troubles. Par ailleurs, les défaites militaires s'étant accumulées, l'Empereur tenta de retrouver dans la volonté populaire les forces qui lui faisaient défaut¹¹: l'appel au peuple assure toujours la communion entre le peuple et le chef. Mais l'indifférence de Napoléon aux maux et plaies de la société¹² vers la fin de l'Empire ne suscita qu'une égale indifférence de la nation à l'égard du régime napoléonien, comme le révéla la forte abstention lors du plébiscite de juin 1815.

D'autre part, certains aspects de l'armée française, au printemps de 1815, reflétaient les failles du bonapartisme libéral. Le système de recrutement, qui n'était plus basé sur la conscription, s'était affaibli en se réduisant surtout à des engagements volontaires. L'entraînement des fantassins avait perdu de son intensité par les préparatifs beaucoup plus hâtifs qu'avait exigé la

¹⁰ Lorsque Bonaparte avait proclamé son adhérence aux idées libérales, certains libéraux avaient pourtant cru en la sincérité de sa conversion: vieilli, il voulait la paix et aurait tiré certaines conséquences de ses 14 années de pouvoir. Cette conversion était néanmoins de pure forme, exigée par les événements, dictée par la nécessité de donner des gages à l'opinion libérale.

¹¹ Bluche, *op. cit.*, p. 11.

¹² Face à une nouvelle coalition de puissances européennes qui se formait contre lui, il se souciait surtout de protéger la nation contre la menace d'une invasion étrangère et cela en prévenant des trahisons qu'il considérait comme la raison principale des désastres de 1814. Par conséquent, il procéda à une vigoureuse épuration politique à divers niveaux de son administration.

perspective d'une guerre imminente contre une puissante nouvelle coalition.

L'Empereur lui-même n'avait pas abandonné son goût pour l'autorité. Face à cette indifférence du peuple français, il eut souvent tendance à utiliser son autorité, élément vital d'un bonapartisme antérieur. Quoi qu'il en soit, la solution libérale des Cent-Jours fut un échec¹³, d'autant plus qu'une hostilité réciproque s'était développée entre Napoléon et la Chambre des représentants. En définitive, Napoléon n'avait pas su adopter le bonapartisme libéral aux circonstances; il n'était plus, comme il l'avait été durant son règne autoritaire en 1806, à la veille d'Iéna, le maître absolu de sa doctrine. Ayant perdu le contrôle, il entra à son insu dans la voie qui devait le conduire à Waterloo, où le sort de l'Empire se joua alors.

3) Propagandes napoléonienne et anti-napoléonienne

Bien que Bonaparte ait pu réussir à s'imposer comme l'homme providentiel assurant la défense de la patrie menacée et le retour à l'ordre, il lui fallait de plus se maintenir au pouvoir. Pour cela, il devait légitimer le régime par la guerre et justifier la guerre par la propagande.

En introduisant sa propagande au cœur de la vie quotidienne de la population, Napoléon entreprit une manipulation des esprits vers une pensée dirigée qui touchait les Français à tous les stades de leur vie, en particulier dans les domaines de l'éducation, de la religion, de la presse et dans les milieux culturels.

Dans le domaine de l'éducation, les efforts les plus importants portèrent sur l'école secondaire et supérieure. Il fournirent des cadres inféodés au régime et à l'Empereur, à l'armée et à l'administration. Dans les lycées, en particulier, régnait une discipline toute militaire. Ainsi, une large place était accordée à l'éducation civique et morale, mais l'Empire s'appuyait

¹³ Sur le plan militaire aussi cette période fut un échec, lorsque le 3 mai 1815, les troupes napoléoniennes commandées par Murat subirent un premier revers à Talentino contre les Autrichiens.

également sur l'Église pour inculquer ses valeurs. Les membres du clergé étaient alors amenés à répandre ce qu'on appelait *le catéchisme impérial*. L'Empire exploita, même plus que la Monarchie d'Ancien Régime, le clergé et le sentiment religieux des Français. Les hommes d'Église, attachés au régime par un serment de fidélité constituaient des agents de l'État au cœur des villes et des villages français. Adapté en 1806, *le catéchisme impérial* devait enseigner les obligations des chrétiens envers l'Empereur. La religion devint alors un instrument au service du pouvoir, à la gloire d'un seul homme. Ce catéchisme fut d'autant plus efficace qu'il avait bénéficié de l'appui d'une grande partie du clergé qui était sorti de la Révolution divisé et affaibli. Outre la motivation et l'encouragement qu'avait procuré aux troupes françaises la campagne antérieure d'Austerlitz, on ne saurait ignorer l'influence de toute cette propagande napoléonienne sur le moral des soldats à Iéna. Il est plus que probable que ce «lavage de cerveaux» par l'éducation militaire et religieuse porta fruit sur les champs de bataille en octobre 1806. L'entraînement intensif qu'avaient subi les soldats en France, même avant la campagne antérieure d'Austerlitz, se doublait d'un ardent désir de servir l'Empire et l'Empereur.

L'autre terreau de la propagande populaire se situait dans la presse. Le tour de force fut de réussir à museler la presse d'opposition en conservant à ce qu'on appelait la presse d'État un caractère légitime. Une commission de censure fut créée pour tous les journaux et un rédacteur en chef ainsi qu'un censeur furent nommés par le gouvernement pour occuper des postes importants dans chaque journal. Dans le milieu du théâtre, l'Empereur imposa aussi un contrôle en limitant le nombre de représentations. Ce genre de contrôle s'étendit à la plupart des milieux culturels: musique, architecture, littérature. Ainsi, de l'école à la littérature, le contrôle impérial avait permis à Napoléon de modeler les esprits des Français dans une large mesure. Mais la guerre et l'armée elles-mêmes étaient de puissants moyens de la propagande en masse. La guerre était un moyen d'action psychologique sur l'opinion intérieure; elle était une justification des mesures dictatoriales prises par Napoléon, car le

but ultime de Bonaparte était de légitimer son pouvoir. Quant à l'armée, son prestige était entretenu par les parades militaires et par les proclamations et bulletins abondamment diffusés. Les habiles proclamations de Bonaparte à ses troupes à la veille d'Iéna et de Waterloo, ainsi que les multiples Bulletins de la Grande Armée adressés aux soldats français au cours de ces deux batailles, montrent amplement leur caractère exagéré et mensonger. En particulier, la victoire d'Auerstaedt, remportée par Davout, fut laissée dans l'ombre au profit de celle d'Iéna. Seul l'Empereur devait apparaître comme le génial stratège qui avait tout prévu. Et pourtant, les Français ne tiraient pas moins de ces bulletins un solide sentiment de fierté, sans mentionner l'effet galvanisant des proclamations sur les troupes.

Jaloué et craint, Bonaparte fut lui-même victime d'une propagande de la part des souverains d'Europe. Mais celle-ci ne parviendra que temporairement à éclipser la grandeur napoléonienne au cœur des Français. Effectivement, il fut la cible d'une propagande anti-napoléonienne de la part de ses ennemis, depuis le jour où ses ambitions et succès commencèrent à s'afficher en France et en Europe. Toutefois, ce courant d'idées anti-napoléoniennes ne prit que peu d'ampleur durant le Consulat et au début de l'Empire. Peu avant la campagne d'Iéna de 1806, certaines gravures circulaient, diabolisant la Révolution et son pourvoyeur. Dans une Europe encore très attachée aux valeurs religieuses, Bonaparte paraissait sous les traits d'un Antéchrist. Par sa faible diffusion, cette propagande anti-napoléonienne n'eut toutefois que peu d'impact sur l'opinion publique en France. Le moral et la motivation des soldats n'en furent pratiquement pas affectés dans les affrontements avec l'armée prussienne à Iéna.

Mais c'est surtout à la fin de l'Empire, alors que le temps des crises présentait un terreau favorable à l'union des esprits contre *l'Usurpateur* que se développa la légende noire, celle de l'ogre corse. Cette propagande anti-napoléonienne fut diffusée dans une population française qui, vers la fin de

l'Empire s'était lassée des levées de conscrits et des guerres qui n'étaient plus toujours victorieuses. Un flot de libelles, brochures et pamphlets submergea la France à partir de 1814 et atteignit son paroxysme à la veille de Waterloo. Il s'agissait de noircir l'Empereur par le texte et l'image et en le représentant comme l'incarnation de l'esprit du mal. En Allemagne, l'Empereur fut tourné en dérision en se faisant partout qualifié de nain ou de petit homme, alors que Blücher, feld - maréchal était mis partout en avant pour mobiliser l'esprit national. Même après Waterloo, certaines caricatures mettant en avant la «lâcheté» de l'Empereur accusé d'avoir fui à Waterloo vers la fin de la campagne, étaient en circulation. Une amusante caricature représentait Wellington et Blücher jetant Napoléon dans une poubelle. Pour certains des opposants à la légende impériale, l'Empire était le symbole d'un despotisme à la fois militaire et religieux¹⁴. Pour d'autres, leur hostilité reposait sur une déception: leurs sentiments commandaient leurs réactions. D'autres encore avaient une attitude plus intense: les caricatures que l'on retrouvait dans les pamphlets étaient inspirées par la haine de Napoléon¹⁵, en particulier durant la Restauration. Des dizaines de pamphlets destinés à perdre Napoléon dans l'esprit des Français commencèrent à apparaître en 1814. Par ailleurs, le rôle des libelles fut probablement plus important que celui des journaux: le libelle circulait davantage, il gagnait la province, pénétrait dans les campagnes par l'intermédiaire de colporteurs.

En ce qui concerne les sources des idées anti-napoléoniennes en Europe, les premières attaques étaient venues de Londres. Le régime parlementaire et la liberté de la presse favorisaient l'art de la polémique et du pamphlet dans les milieux anglais¹⁶. C'est ensuite par le Portugal que la propagande anglaise pénétra sur le continent. Elle favorisa le soulèvement du peuple portugais

¹⁴ Tulard, *op. cit.*, p. 34.

¹⁵ *Ibid.*, p. 35.

¹⁶ *Ibid.*, p. 37.

contre l'occupant français. Et du Portugal, les libelles anglais se répandirent en Europe où la guerre faisait rage contre les Français. Sentiment national et exaltation religieuse s'y mêlèrent pour donner davantage de Napoléon l'image de l'Antechrist¹⁷. La légende anti-napoléonienne fut également accueillie avec faveur en Russie dans les milieux liés à l'émigration française et parmi les libéraux qu'avait alors déçus la proclamation de l'Empire. Quant à l'Allemagne, vaincue et humiliée, divisée et dépecée, elle offrait elle aussi un terrain idéal pour cette propagande anti-napoléonienne. Les pamphlets, diffusés avec la complicité du gouvernement prussien, offraient de l'Empire français et de son empereur une image caricaturale propre à dresser le peuple allemand contre Napoléon¹⁸. Même en France, après les désastres militaires, l'invasion et l'abdication de 1814, le sentiment national et l'exaltation religieuse se mêlèrent pour y faciliter la diffusion de l'image d'un Napoléon *Antéchrist*. Cette légende noire dénonçait le despotisme, la ruine économique de la nation et la folie meurtrière des conscriptions. Fait étrange, toute cette propagande contre l'Empereur, comme on l'a vu, ne diminua d'aucune façon l'enthousiasme et l'ardeur des combattants français à Waterloo.

Ainsi, d'une extrémité à l'autre de l'Europe, se dessinait une image négative de Napoléon, une image changeante selon les tempéraments, les pays ou les régimes. Et dans ce concert anti-napoléonien, les thèmes majeurs étaient orchestrés par l'Angleterre.

4) Napoléon sous pression

En dernier lieu, l'impact d'un certain nombre de groupes de pression sur l'issue des campagnes napoléoniennes ne saurait être négligé. Les décisions de l'Empereur lui étaient souvent inspirées par certains membres de son entourage. Ses proches parents ainsi que ses généraux le poussaient à la

¹⁷ *Ibid.*, p. 39.

¹⁸ *Ibid.*, p. 41.

guerre. Ainsi, au tout début de la campagne d'Iéna, certains des généraux et maréchaux de Bonaparte, tout en ignorant ses véritables intentions, l'incitèrent, à plus d'une reprise, à ignorer l'ultimatum du roi de Prusse d'évacuer ses troupes d'Allemagne et à poursuivre plutôt les hostilités. En France, pour empêcher ces membres de son entourage de jouer aux politiciens, Napoléon les comblait d'honneur -- politique habile, mais qui lui attirera des ennuis à la longue. En «casant» tout ce monde au détriment des autres puissances du continent, l'Empereur provoqua la colère chez les spoliés et chez les nantis des jalousies, des ambitions et des exigences toujours plus grandes. Puis, il lui fallut calmer ces parvenus, car lorsque survinrent les défaites, ils ne se souciaient que de conserver leurs biens en n'hésitant pas à trahir, ou au mieux à ne soutenir que mollement, leur bienfaiteur¹⁹.

En face de ce clan belliciste se dressait un autre groupe de pression, mais c'était un parti de la paix. Il était dirigé par Talleyrand, l'ex-ministre des Affaires étrangères. Diplomate, mais conscient des périls des nationalismes et des impérialismes russes et anglais, il entendait rétablir l'équilibre européen et pour cela calmer autant que possible les ambitions du «maître», et même trahir sa cause s'il le fallait afin de le sauver. De 1806 à 1815, sa diplomatie européenne ne cessa de se préciser et ce n'est que peu avant Waterloo qu'elle s'imposa au grand jour. Bien qu'il eut signé le traité créant la Confédération du Rhin en 1806 sous les ordres de Napoléon, Talleyrand s'était opposé à la politique guerrière de celui-ci et en particulier à la campagne d'Iéna. Au cours des années suivantes, il se déchargea peu à peu de l'Empereur, mais réussit au congrès de Vienne, quelques jours seulement avant la campagne de Waterloo, à limiter les sanctions à l'encontre de la France et même à fortement influencer des décisions ayant plus trait à l'équilibre européen qu'à la France.

Entre ces deux extrêmes, se trouvait le parti des affaires, un clan beaucoup plus nuancé. Même si la nature exacte de ses activités et de ses

¹⁹ Bergeron, *op. cit.*, p. 168.

relations demeure jusqu'à nos jours encore obscure, il est certain que cette formidable puissance occulte joua un rôle décisif dans les campagnes napoléoniennes. La vieille banque traditionnelle, par exemple, avait, à partir de Paris, de la Hollande, de Francfort et de la Suisse couvert le continent de ses activités et investissements et s'était enrichie par ses placements en Angleterre depuis le XVIII^e siècle. Des banquiers célèbres avaient accepté les postes et les titres que le gouvernement leur avait accordés, mais n'avaient guère apprécié l'anglophobie et le dirigisme étroit de l'Empereur. Il en résulta une réserve grandissante à son sujet, un refus du blocus, de l'aide financière à Talleyrand et même des manœuvres franchement hostiles, telle que l'entente des Rothschild de Londres, Francfort et Paris pour financer l'une des campagnes de Wellington²⁰. Ainsi, l'appui de cette «aristocratie» de la finance à l'Empereur, déjà fragile par son refus de soutenir les mesures économiques anti-anglaises imposées par Napoléon un mois seulement après Iéna, continua à s'affaiblir au cours de l'Empire et ne fut pratiquement d'aucun secours à la cause française à Waterloo.

À côté de ce clan, se dressait un autre, tout aussi intermédiaire: c'était le milieu de brasseurs d'affaires, chargé de la fourniture des armées et ne se souciant que de profits immédiats. Chaque conflit était pour ces fournisseurs source de richesses, que ce fut au détriment de l'intendance militaire ou du pays envahi. Ils accueillirent même avec joie les débuts du blocus, mais vers 1809, déçus par l'évolution des guerres, du blocus et des affaires espagnoles, ils finirent par rallier les banquiers. Également, ils intriguèrent pour obtenir des licences d'exportation de certaines marchandises vers une Angleterre affamée par le blocus. Ces mesures furent fructueuses pour les fournisseurs, mais désastreuses pour la nation du point de vue politique et militaire, car Napoléon devint tellement dépendant d'eux qu'il ne put jamais se passer des services de certains d'entre eux. Ils en profitèrent pour amasser des fortunes scandaleuses. Pour comble de malheur, dû au faible soutien financier

²⁰ *Ibid.*, p. 169.

des banquiers, la préparation de la campagne militaire de Waterloo, à l'encontre de celle d'Iéna, laissa fort à désirer. Le manque d'argent, qui se faisait cruellement sentir dans l'armée française, contraignit à retarder le paiement des soldes, à négliger l'habillement, les vivres et les moyens de transport. De même, l'armement resta sommaire; il fallait souvent improviser. C'est pourquoi la victoire devait être fulgurante et immédiate. Cela réussit à Ligny le 16 juin 1815. Mais rien ne pouvait soutenir une plus longue campagne, ne fut-ce que de quelques jours de plus seulement, comme l'Empereur s'en rendit compte le surlendemain sur la morne plaine du Mont St - Jean.

Il n'empêche que, dès 1810, tous ces groupes de pression étaient unanimes pour une politique de paix et de détente. L'Empereur qui, jusque-là avait toujours pu s'appuyer sur les uns contre les autres, se retrouva presque seul pour continuer les offensives²¹. La série de défaites que subit l'armée française après 1810 renforça les positions de chacun. Toutefois, Napoléon s'entêta à vouloir s'imposer par sa seule force et sa seule étoile. Il tomba vaincu autant de l'intérieur que de l'extérieur.

²¹ *Ibid.*, p.171.

Chapitre cinquième

Politique extérieure

1) Efforts diplomatiques de Napoléon en 1806 et 1815

En dépit des ambitions démesurées de Napoléon d'agrandir la France en vue de propager les idéaux de la Révolution française, force est de reconnaître les efforts diplomatiques qu'il déploya à plus d'une reprise après 1805 pour éviter de nouveaux conflits sanglants.

À l'été de 1806, l'Empereur était au zénith. Son assurance et son image de lui-même constituait alors des atouts importants. Son objectif global après la défaite de l'Autriche était la consolidation de l'espace continental européen, c'est-à-dire celui occupé par l'Allemagne morcelée dont la puissance la plus importante était la Prusse. Puissance moyenne, celle-ci dominait complètement son propre espace régional. Sur le plan diplomatique, Napoléon était contraint de passer par la Prusse, même si elle se trouvait géographiquement un peu isolée par rapport à l'Autriche et la Russie¹. Le travail de l'Empereur était donc subtil: il devait rechercher une solution diplomatique, tout en se préparant à l'éventualité d'un affrontement militaire qu'il devait impérativement remporter sous peine de mettre tout son échafaudage en péril. Il aurait effectivement préféré trouver une solution moins sanglante, d'autant plus qu'il ne pouvait prévoir avec certitude le dénouement d'un affrontement avec la Prusse, malgré la confiance qu'il avait en lui-même et en son armée². Ainsi, il continua à correspondre avec Frédéric - Guillaume III, le roi de Prusse jusqu'à la veille de la bataille d'Iéna pour lui proposer une solution diplomatique³.

¹ Blin, *op. cit.*, p. 48.

² *Ibid.*, p. 49.

³ Garnier, *loc. cit.*, p. 76.

L'entêtement du souverain prussien à refuser de chercher des terrains d'entente revient à dire que c'était plutôt l'intransigeance de la Prusse qui avait fini par provoquer le conflit armé.

Au cours de cette année, Napoléon avait également entamé des négociations avec la Grande-Bretagne. Malheureusement pour l'Empereur, Charles Fox, le ministre des Affaires étrangères anglais avec qui Bonaparte était persuadé qu'un rapprochement était possible, mourut subitement vers la fin de l'été et les négociations ne purent jamais aboutir. Si Napoléon avait nourri quelque espoir de parvenir à un accord avec les Anglais durant les premiers mois de l'année, il le perdit assez rapidement avec le déclenchement de la guerre sur le continent, survenue en même temps que la mort du ministre anglais. Entre-temps, il avait intérêt à temporiser et à se tenir prêt à réaliser un coup diplomatique si jamais une ouverture se présentait à lui⁴.

Durant cette phase de « transition » politique, Napoléon jouait sur plusieurs tableaux. Il avait aussi ouvert les négociations avec la Russie dans le but d'isoler la Prusse et, le cas échéant, l'Angleterre. Ces négociations échouèrent toutefois, lorsque le tsar, mécontent de la création de la Confédération du Rhin par Napoléon, refusa de ratifier le traité négocié au début de l'été. Face à l'échec des négociations séparées avec la Prusse et l'Angleterre, Bonaparte pouvait néanmoins compter sur la valeur de ses armées qui venaient de réaliser une excellente campagne quelques mois plus tôt⁵. Il devait maintenant à tout prix rattraper le temps que son désir de paix lui avait fait perdre. Quant aux Prussiens, en proie à la frénésie guerrière, ils étaient plus déterminés que jamais à mettre à genoux Napoléon -- même pas digne, d'après eux, d'être caporal dans l'armée prussienne --, ainsi que ses maréchaux «savetiers». On assista alors à un revirement catégorique de la stratégie napoléonienne en Allemagne. Dans le «roman» d'Iéna -- pour utiliser un terme que Napoléon lui-même aurait probablement aimé employer pour y raconter ses exploits --

⁴ Blin, *op. cit.*, p. 60.

⁵ *Ibid*, p. 61.

l'Empereur ferma, bien à contre-cœur, le chapitre intitulé «Diplomatie» et y ouvrit un autre qui allait se révéler bientôt fatal pour la Prusse et qui eut pour titre «Campagne de 1806».

Neuf ans plus tard, dès son arrivée à Paris le 20 mars 1815, Napoléon voulut immédiatement rassurer les souverains alliés réunis à Vienne sur les conséquences de son retour. Il leur adressa un appel en faveur de la paix en annonçant qu'il acceptait sincèrement le traité de Paris⁶ et qu'il ne voulait plus connaître désormais d'autres luttes que la lutte sainte de la félicité des peuples. Il tenta même de montrer une image pacifiste en essayant d'entrer en contact avec le nouvel empereur d'Autriche, François - Joseph et avec le Tsar de Russie. Mais l'Europe avait trop tremblé pendant trop longtemps sous la botte napoléonienne et ses efforts furent en vain; les souverains ne voulurent même pas recevoir le circulaire de l'Empereur. Ils le déclarèrent aussitôt «hors la loi de l'Europe» et s'engagèrent à diriger leurs efforts contre la France. Ils se préparèrent à mettre sur pied 800.000 hommes comprenant quasiment toutes les nationalités d'Europe et à combattre jusqu'à l'écrasement de l'Empereur⁷. De son côté, Napoléon s'empressa de concentrer près de 125.000 hommes au nord de la France, estimant que ce nombre serait suffisant pour assurer les défenses de ses frontières. Il disposait alors de presque deux fois moins de soldats que ses adversaires qui avaient pu en rassembler plus de 200.000 en Belgique. Ainsi, une fois de plus, ce fut en grande partie l'intransigeance des Alliés qui précipita les armées européennes dans un nouvel affrontement sanglant.

2) Conséquences de l'exploitation des pays vaincus: le revers de la médaille

Les victoires françaises, d'abord accueillies par les vaincus avec passivité, sinon avec plaisir, firent éventuellement surgir un ressentiment hargneux, puis

⁶ Dans ce traité qui fut signé le 30 mai 1814, les Alliés avaient décidé que la France serait ramenée à ses frontières de 1792.

⁷ Lachouque, *op. cit.*, p. 355.

une furie patriotique. La guerre, la conquête et l'oppression amenaient parmi les peuples conquis et opprimés l'éveil de la conscience et de la fidélité en la nation. Après 1806, ce sentiment fut d'autant plus fort en Prusse que l'humiliation de la Prusse était très profonde. Pourtant la population avait accueilli favorablement les Français, porteurs d'espoir d'une vie politique différente et mieux équilibrée. Cependant, leur comportement (pillage, viols...) et les conditions très dures du traité de paix transformèrent rapidement ces libérateurs en occupants très envahissants. En particulier, le traité de paix contraignait l'armée à réduire sévèrement ses effectifs. En moins d'un an, la Prusse vit disparaître son célèbre état militaire. À l'admiration avaient succédé le blâme et les reproches; la France l'avait exaltée et profondément humiliée. Tous ces éléments firent naître le désir d'une revanche et d'une guerre de libération contre la France et les Français, ainsi que tout ce qui symbolisait la domination impériale. Les Prussiens durent attendre neuf longues années avant de voir leurs souhaits se réaliser sur les champs de bataille de Waterloo en Belgique.

Précisons d'abord que le désir d'expansion du territoire français s'était clairement manifesté dans un décret de la Convention de 1792, proclamant qu'elle « apporterait la fraternité et son aide à tous les peuples qui désireraient recouvrer leur liberté »⁸. Mais un mois plus tard, la Convention déclarait qu'elle « traiterai comme un ennemi du peuple celui qui refuserait la liberté et l'égalité ou, y renonçant, souhaiterait protéger ou rappeler le prince et les classes privilégiées ou traiter avec eux »⁹. Ainsi, les Français imposèrent plutôt qu'offrirent la « liberté » à leurs voisins, annexant quand ils le purent Nice, les Pays-Bas autrichiens et les territoires rhénans. Les peuples conquis devaient payer les impôts français et suivre la politique française. Ils étaient informés qu'ils devaient « également gouverner, servir et défendre la patrie ». Les Français étaient si confiants qu'ils croyaient que la Déclaration des Droits

⁸ Schafer, *op. cit.*, p. 41.

⁹ *Ibid.*, p. 142.

de l'Homme devait devenir le modèle du genre pour toute l'Europe et même pour le monde entier. Avec cette foi, la nation française allait partir en croisade avec plus de succès que ses plus grands rois du passé.

Les légions napoléoniennes, avec un peu moins de préoccupation pour la liberté, conquéraient et dominaient presque toute l'Europe dans l'intérêt de la France impériale. Les Français commencèrent à s'inquiéter alors de voir émerger des États-Nations libres et enflammés d'un patriotisme national. En effet, le patriotisme national des autres nations, éveillé par l'exemple français de 1792 et par l'oppression par les Français, fit se lever des croisades contre le rêve d'un continent dominé par la France¹⁰. En somme, alors que le désir patriotique d'acquérir, de défendre et de répandre la liberté animait les Français, inversement, le désir d'être libéré de cette « liberté » que leur imposait les Français, anima bientôt tout le reste de l'Europe¹¹. La conséquence commune de ces deux désirs fut une intensification du nationalisme. Les populations opprimées prirent conscience, souvent pour la première fois, de leurs traditions communes, de leurs langages communs et de leurs intérêts communs.

Lorsque les traditions nationales s'associèrent dans l'esprit des divers groupes avec la guerre contre l'envahisseur, alors le nationalisme s'enracina profondément dans l'âme populaire. Comme le craignait Carnot¹² en 1793, la guerre se nationalisa et, comme il l'avait deviné, la France fut non seulement crainte mais haïe. Et de cette crainte et de cette haine, comme de l'espoir qui avait animé les Français quelques temps auparavant, sortit pour beaucoup de peuples européens, le désir intense de leur unité nationale, d'avoir des institutions nationales, un gouvernement national indépendant, des armées

¹⁰ *Ibid.*, p. 143.

¹¹ *Ibid.*, p. 126.

¹² Mathématicien - physicien, général et homme politique français, Lazare Carnot était un modéré de cœur et de raison. En juillet 1793, il créa les quatorze armées de la République et quelques mois plus tard, contribua à la victoire de Wattignies en Belgique contre les Autrichiens, d'où son surnom « l'Organisateur de la victoire ».

composées de citoyens patriotes et une éducation nationale.

À une époque d'insécurité et de désintégration des valeurs admises, l'espoir, la crainte et la haine furent donc les éléments fondamentaux dans la croissance du nationalisme. La nation devint la réponse aux anxiétés des hommes, une solution à leurs déceptions causées par des batailles perdues et un refuge en temps de trouble.

En Angleterre, la « peur française » de 1792 - 1793 amena la guerre contre la France. La guerre et la « peur » déclenchèrent des procès en trahison contre des agitateurs qui, partisans de la Révolution française, voulaient une réforme constitutionnelle en Angleterre¹³. Ainsi, la menace française eut pour résultat d'unifier le peuple anglais¹⁴ dans la défense commune et dans la fierté en la manière de vivre à l'anglaise. Ce sentiment de préservation dégénéra en une lutte ouverte qui s'intensifia au cours de l'époque napoléonienne, particulièrement sur le plan économique sous la forme d'un blocus maritime et d'un blocus continental, et tourna à la longue à un affrontement militaire des deux puissances à Waterloo.

Le cas des Allemagnes non unies était, naturellement différent de celui de la Grande-Bretagne. Pourtant pour ce qui est du nationalisme, leur réaction à la menace française fut analogue. Les États allemands s'étaient soumis à Napoléon pour sauvegarder leur paix ou leur tranquillité, mais ils se trouvaient dans une situation plus douloureuse qu'avant leur sacrifice. Ne pensant qu'à eux-mêmes, ils avaient mis bas les armes et se retrouvaient alors contraints de combattre, mais sous un drapeau étranger. Ce qu'ils avaient refusé à leur patrie, il fallait qu'ils le donnent à l'ennemi. Cela s'explique par l'atténuation de sentiments dynamiques, tels que la crainte et l'espoir. La faiblesse du gouvernement avait éloigné la peur de la loi en ne faisant plus appel au sentiment du devoir, et le vainqueur, qui se servait des volontés du peuple

¹³ *Ibid.*, p. 127.

¹⁴ Notons que le territoire anglais, lui, était déjà uni lorsque survint la Révolution.

pour ses propres fins, avait rendu vaine toute espérance¹⁵.

Il fallait donc découvrir un lien nouveau, quelque chose de tout différent qui fasse resurgir des sentiments de devoir et d'espoir chez les opprimés. Ce lien nouveau, c'est l'occupant qui le fournit. Bien que les pays allemands restaient désunis, les conquêtes françaises stimulèrent en beaucoup de ces pays, notamment en Prusse et en Autriche, un patriotisme national qui atteint en 1871 le but d'une nation germanique unifiée et indépendante. La défaite écrasante de la Prusse à Iéna en 1806 et les humiliations répétées de l'Autriche de 1797 à 1809 firent désirer l'unité nationale à beaucoup d'Allemands¹⁶. Bien que l'éclosion de ce sentiment chez les paysans et les ouvriers reste quelque peu obscure, c'est généralement connu qu'une grande partie de l'*intelligentsia* et des hommes politiques devint ardemment patriotique. Philosophes, soldats, hommes d'État et même un archiduc de l'Empire autrichien prêchèrent le dévouement à la patrie

L'officier prussien von Gneisenau¹⁷ avait saisi très vite la signification pour l'Allemagne de la Révolution française et ses conquêtes, et des efforts nationaux qu'il fallait faire pour repousser les Français. La défaite prussienne à Iéna confirma ses inquiétudes au sujet des ambitions napoléoniennes de conquérir l'Europe et amena des réformes à l'intérieur des États allemands, notamment en Prusse. Tous les moyens furent mis en œuvre pour stimuler le patriotisme et le culte de la liberté. Hardenberg, un réformateur énergique améliora l'administration. Gneisenau et un autre officier, Scharnhorst, réorganisèrent l'armée en imitant le modèle impérial français. Une université fut créée. Les droits fédéraux furent abolis, et les paysans et les bourgeois purent accéder à la propriété. Le plus grand effet de ces mesures fut de réveiller l'intérêt civique et cet éveil, activé par la haine de l'opresseur français, créa

¹⁵ Boucher, *op. cit.*, p. 118.

¹⁶ Shafer, *op. cit.*, p. 128.

¹⁷ Chef d'État major de l'armée prussienne à Waterloo, il avait dirigé, après la défaite à Ligny, le repli stratégique des troupes vers Wavre afin de rendre possible une jonction avec les troupes de Wellington.

parmi les Allemands le désir de s'unir en une commune nation et un commun État. En 1809, des auteurs de brochures de propagande patriotique pour le gouvernement autrichien exhortaient leurs compatriotes allemands à secouer « la torpeur, la honte et l'ignominie dans lesquelles ils étaient plongés, de s'éveiller et d'agir pour l'honneur germanique »¹⁸. Et les Allemands s'éveillèrent.

La revanche ne pouvait être obtenue que par l'apparition d'un patriotisme dévoué au rêve de la création d'une nation allemande unifiée. Pour développer ce sentiment, des philosophes, des historiens, des soldats et même des théologiens demandèrent au peuple de développer « non seulement la haine contre les rusés étrangers mais aussi un amour général grandissant entre tous les Allemands »¹⁹. Et quelques-uns d'entre eux estimaient que « la plus haute religion consistait en un amour de la patrie plus grand que celui des seigneurs et des princes, des pères et des mères, des femmes et des enfants »²⁰. Tant que la Grande Armée restait invaincue, l'idée nationale fut incapable de créer de grosses difficultés à l'Empereur: la population prussienne ne commença à bouger qu'après le désastre de Russie. Cependant, bien que l'unité allemande ne se réalisa pas à cette époque, l'esprit national ainsi réveillé s'enflamma du Rhin à la Vistule. Pour des raisons similaires, la même flamme s'alluma en Italie avec des nationalistes qui détestaient les Français et exhortaient leurs compatriotes à libérer l'Italie des envahisseurs.

Le nationalisme se développa donc surtout en réaction à l'occupation française dans une Europe bouleversée par les guerres. Napoléon faisait figure d'apprenti sorcier qui, en modernisant les États européens, n'aurait fait que donner à ses ennemis des armes pour le combattre plus efficacement²¹. Par ailleurs, dans leurs efforts pour repousser les oppresseurs, les peuples soulevés avaient souvent suivi l'exemple français de 1792, même lorsque les oppresseurs

¹⁸ Shafer, *op. cit.*, p. 129.

¹⁹ *Ibid.*, p. 130.

²⁰ *Ibid.*, p. 130.

²¹ Jean Clément Martin, *Napoléon et l'Europe*, Presses universitaires de Rennes, Rennes, 2002, p. 30 - 31.

étaient les Français eux-mêmes. Si les Français avaient pu reconquérir leur liberté grâce à la Nation, il pouvait en être de même pour les autres Européens. Ainsi, de l'oppression et de l'espoir en un meilleur avenir, de la conviction que les hommes pouvaient et devaient se gouverner eux-mêmes par groupes nationaux, le nationalisme de 1789 à 1815 prit sa forme moderne dans les pays occidentaux et se répandit en Europe centrale et méridionale²².

Outre le sentiment national que l'occupation française éveilla dans les pays allemands, des levées en masse s'y effectuèrent à l'instar de la France d'après 1793. Les troupes françaises décimées et affaiblies par la désastreuse campagne de Russie de l'année précédente, bien que renforcées par de jeunes conscrits inexpérimentés, se retrouvèrent en état d'infériorité numérique. Le commandement ennemi appliqua alors les principes de guerre de la Révolution française et les Français furent finalement submergés²³.

3) Échec du Blocus continental: la fin d'un rêve

En bâtissant un empire il ne suffit pas de dominer, il faut encore unifier. Construction empirique, née des guerres de la Révolution et de l'Empire, l'Europe devint ou était destinée à devenir au début du XIXe siècle une entité juridique, artistique et surtout économique. L'unification économique de l'Europe se mit en marche à la faveur d'un blocus qui s'étendit bientôt à tout le continent européen. Précisons tout d'abord que cette mesure commerciale anti-britannique se développa dans le contexte du climat hostile qui régnait depuis plusieurs années entre la France et l'Angleterre²⁴. En dehors de la fureur des champs de bataille européens, un affrontement moins spectaculaire opposa bientôt l'Empire français à la Grande-Bretagne par l'utilisation d'une arme économique sans précédent: le Blocus continental. Ayant

²² Shafer, *op. cit.*, p. 131.

²³ Spillmann, *loc. cit.*, p. 58.

²⁴ Par crainte d'une domination française du continent, la Grande-Bretagne montait coalition sur coalition contre Napoléon en finançant en grande partie les guerres en Europe.

reconnu l'impossibilité d'un débarquement en Angleterre après l'anéantissement de la flotte française à Trafalgar, Bonaparte crut retrouver l'espoir de mettre «la perfide Albion» à genoux dans l'utilisation d'un blocus terrestre comme arme économique.

En 1806, ayant brisé la Prusse à Iéna, Napoléon qui n'était pas encore au sommet de sa puissance décida de fermer, par le décret de Berlin, l'Europe aux marchandises anglaises (produits coloniaux et objets manufacturés). L'avance technique de l'Angleterre qui avait fait sa révolution industrielle lui permettait à cette époque d'inonder de ses produits à bon marché l'Europe et d'y étouffer toute concurrence. L'intention de l'Empereur était simple: faire naître une crise de surproduction qui provoquerait chômage et inflation, et par ce biais obtenir la paix avec l'Angleterre. Avec ce blocus, l'Europe serait désormais à l'abri d'une barrière douanière dont l'efficacité serait progressive et qui s'étendrait à toutes les côtes, à tous les ports du continent. De plus, on pouvait espérer voir se développer une industrie européenne. La victoire de Napoléon sur les Prussiens lui avait donné ce qui manquait alors: le contrôle de l'ensemble de l'Europe.

Effectivement, si la fermeture de l'espace européen devint possible, c'était parce que la victoire totale sur la Prusse dans les semaines qui suivirent la double bataille d'Iéna et d'Auerstaedt le 14 octobre 1806, avait mis Napoléon en possession non seulement de Berlin, mais aussi de la plupart des côtes du nord de l'Europe. Le blocus n'était donc pas une mesure autonome, mais une suite à la victoire militaire. Comme c'était souvent le cas avec Napoléon, la mise en place du blocus suggère que l'Empereur utilisa les circonstances de cette victoire pour poursuivre sur terre plutôt que sur mer sa lutte contre l'Angleterre. Napoléon était d'avis que l'Angleterre ayant voulu exciter la Prusse contre la France, n'avait réussi qu'à la conduire à sa ruine et que le temps était venu de déclarer les îles britanniques en état de blocus continental.

Le rêve de réunir tous les pays d'Europe contre l'Angleterre se

réalisa avec le traité de Tilsit²⁵ qui mit fin à la 4^e coalition. La Prusse et la Russie vaincues s'étaient rangées du côté de l'Empereur des Français. Ainsi, l'Europe devait - elle fermer ses ports aux navires anglais. Un an plus tard, lorsque la plupart des nations européennes eurent adhéré aux mesures anti - anglaises, Napoléon se réjouissait d'avoir infligé une sévère punition à la perfide Albion qu'il tenait pour coupable d'avoir envenimé, l'année précédente, les relations entre la France et la Prusse et d'avoir provoqué ainsi la campagne d'Iéna. L'Empereur avait alors des visions de marchandises anglaises repoussées par l'Europe entière et de vaisseaux britanniques errant sur les mers à la recherche d'un port qui s'ouvrirait pour les recevoir. En outre, ces mesures anti - britanniques furent accueillies en France avec satisfaction par les grands fabricants soucieux de protéger l'industrie française et de relancer l'économie qui venait de subir l'année précédente une grave crise économique et financière.

Par ailleurs, le Blocus continental fut l'illustration parfaite de l'implication de Napoléon dans les affaires économiques de la France. Son intérêt pour ce domaine était connu. Il visitait souvent les villes industrielles qu'il passait en revue par ses différentes armées pour soulever l'enthousiasme et haranguer « ses hommes ». Il lui fut d'ailleurs souvent reproché d'aborder les problèmes du pays comme un général d'armées et non comme un économiste ou un industriel, partant du principe que ce qui réussit sur les troupes ennemies doit pouvoir réussir aussi dans les autres domaines. Et pourtant, l'Empereur compromit plus d'une fois les chances de réussite de ce blocus terrestre. Entre Iéna et Waterloo, il interrompit l'application systématique de ces mesures à deux reprises en déclenchant de nouvelles campagnes militaires. Ce sont les initiatives funestes de Bonaparte en Espagne et en Russie qui, en détournant son attention de la lutte économique contre l'ennemi traditionnel à de nouveaux champs de bataille, ruinèrent sa propre construction.

Ainsi, en 1808, l'Empereur entraîna la France dans un nouveau conflit dans la péninsule ibérique. La mauvaise volonté affichée par le Portugal à

²⁵ Traité de paix entre Napoléon et le tsar de Russie, Alexandre, signé à Tilsit en juillet 1807 suite à la défaite russe à Friedland.

appliquer le Blocus continental et à entrer en guerre contre l'Angleterre conformément aux traités de Milan²⁶ poussa l'Empereur à intervenir de la façon la plus radicale, c'est-à-dire en envahissant puis en dépeçant le royaume lusitanien. Puis, dans l'élan, il destitua le roi d'Espagne pour lui substituer son frère Joseph, moins enclin à traiter avec les Anglais que le monarque espagnol. Or, ce nouvel engagement eut trois effets directs concernant l'économie britannique et le Blocus continental. En premier lieu, il permit d'ouvrir aux navires anglais les marchés des colonies portugaises et espagnoles. En second lieu, l'intervention en Espagne, qui allait devenir un bourbier, nécessita le transfert de troupes occupées à renforcer le blocus des ports européens. Il en résulta un relâchement du blocus. En troisième lieu, afin d'aider l'allié portugais, des troupes anglaises débarquèrent au Portugal et inondèrent la péninsule de leurs produits. En définitive, l'Angleterre s'en tira avantageusement de cette crise mais le Blocus continental en fut sévèrement ébranlé.

En 1809, l'Autriche viola elle aussi les traités de Milan en accueillant les navires britanniques dans ses ports. La sanction fut terrible et les Autrichiens furent obligés d'affronter les Français sur les champs de bataille de Wagram. Toutefois, avant même la fin de l'année, le commerce entre l'Angleterre et les ports autrichiens avait repris de plus belle, confirmant ainsi l'inefficacité du blocus.

Vers le début de 1812, Napoléon compromit à nouveau les chances de réussite du blocus en préparant une nouvelle campagne qui devait l'em mener cette fois en Russie. Le point de départ de ce conflit remonte au 13 décembre 1810, date à laquelle le Tsar rétablit le commerce entre la Russie et les neutres et interdit les importations de soieries françaises. La Russie, comme la plupart des alliés de Bonaparte n'avait guère apprécié la fermeture obligatoire de ses portes aux navires britanniques et américains, alors que la France, elle,

²⁶ Signé à Milan par Napoléon en décembre 1807, ce décret renforça celui de Berlin de l'année précédente en interdisant aux navires européens tout commerce avec l'Angleterre.

continuait à exporter par le biais des licences²⁷ vin et eau de vie en Grande-Bretagne et qu'elle accueillait tous les navires américains dans ses ports. L'intransigeance de l'Empereur et le peu de contreparties qu'il offrait à ses alliés²⁸ devaient faire naître un fort sentiment anti-français dans certaines régions. En Russie en particulier, le Tsar rompit le blocus en 1810, marquant ainsi le début de l'agonie de cette série de mesures commerciales anti-anglaises. De plus, le décret de Fontainebleau, promulgué au cours de la même année et qui prévoyait la saisie et la destruction de toutes les marchandises anglaises en Europe n'avait réussi qu'à susciter le mécontentement en Allemagne et la panique dans les milieux bancaires européens.

Si le Grand Empire n'était dans la pensée de l'Empereur qu'une coalition contre l'Angleterre, le Blocus continental en était la machine de guerre. Mais cette machine commença à craquer et à se détraquer à partir de 1810: chaque coup qu'elle portait ébranlait ses fondements²⁹. Elle chancelait à chaque sanction qu'elle prenait à l'encontre de ses adversaires, c'est-à-dire ceux qui n'avaient pas respecté son application: l'Espagne, le Portugal, l'Autriche, la Russie. Or si elle menaçait de s'écrouler, ce n'était pas à cause d'un vice de construction dans ses rouages ni même d'un accident survenu au cours de son opération. Sa faiblesse était dans sa structure même: Napoléon exigeait de ses hommes plus que ce que la nature humaine pouvait fournir.

Mais le Blocus continental était aussi une arme à double tranchant car il

²⁷ Lorsque la situation interne de l'Angleterre devint plus difficile, le pays trouva son salut dans la contrebande qui, par son développement permit la reprise d'un commerce clandestin avec l'Europe. Se retrouvant ainsi avec un blocus qui n'enrichissait que les fraudeurs, Napoléon devint lui-même contrebandier et décida d'établir un commerce direct avec l'Angleterre en créant un système de licences. Ce système autorisait les navires français à commercer partiellement avec les ports ennemis contre le paiement d'une licence. Ce commerce consistait à exporter des produits français, principalement agricoles tout en interdisant d'importer des produits manufacturés anglais.

²⁸ L'Empereur suscita également des sentiments hostiles envers les Français, lorsqu'il imposa ses décisions économiques sur le reste de l'Europe, obligeant ainsi plusieurs de ses alliés et vassaux à ne commercer qu'avec la France.

²⁹ Sorel, *op. cit.*, p. 504.

pouvait aussi être considéré comme un élément de fusion entre les divers peuples qui composaient ou entouraient l'Empire français, visant ainsi à créer un marché commun européen³⁰. Toutefois, ce système économique ne fut profitable qu'aux banquiers et industriels français -- aux dépens des peuples européens. Ainsi, en essayant d'étouffer l'Angleterre économiquement sur la terre, faute de pouvoir la vaincre sur les mers, Napoléon ne réussit qu'à s'aliéner le reste de l'Europe. Plusieurs des villes européennes furent ruinées ou faillirent l'être par ce blocus des îles britanniques, suscitant ainsi de graves crises économiques. En somme, deux causes principales peuvent expliquer l'échec du blocus. D'abord, il ne fut jamais appliqué suffisamment longtemps³¹ et, ensuite, la plupart des hommes d'affaires du continent refusèrent ces mesures qui risquaient de les ruiner. La bourgeoisie européenne resta dans une large mesure solidaire de la bourgeoisie anglaise.

Le mécontentement provoqué presque partout en Europe par ces mesures est au moins aussi explicatif que le réveil du nationalisme européen, entre 1806 et 1815, de l'isolement français à la veille de Waterloo. Par ailleurs, les immenses pertes subies par les Français dans le borbier espagnol et durant le terrible hiver russe démontrent non seulement l'erreur fondamentale de la stratégie globale napoléonienne de relâchement du blocus aux dépens d'autres actions militaires, mais aussi un affaiblissement appréciable, à la fois, du nombre, de la qualité et du moral des soldats dans la Grande Armée de 1806 à 1815. Inversement, la Grande-Bretagne, survivante de la terrible épreuve à laquelle elle fut exposée pendant si longtemps³², profita pleinement du courant politique anti-français en Europe pour organiser la plus puissante coalition jamais encore montée contre Napoléon.

³⁰ Lentz, *op. cit.*, p. 617.

³¹ Comme on l'a vu, l'Empereur l'avait hypothéqué à deux reprises en reprenant sa politique de guerres en campagne en Europe.

³² Crouzet, *op. cit.*, p. 872.

CONCLUSION

À la lumière de cette étude comparative, il apparaît que la défaite décisive de Napoléon à Waterloo en 1815 aux mains des mêmes adversaires qu'il avait pourtant si magistralement vaincus à Iéna en 1806, serait due à l'interrelation de facteurs militaires, politiques, sociaux et internationaux.

Nous avons pu démontrer à quel point certains aspects des armées qui s'affrontaient avaient influencé le sort de ces deux campagnes. Ainsi, l'entraînement des fantassins dans l'armée napoléonienne avait sensiblement diminué d'intensité entre 1806 et 1815, alors que des officiers prussiens capables et énergiques avaient vigoureusement pris en main la réforme de leur armée durant cette période, tout en veillant à y augmenter graduellement les effectifs. La qualité du recrutement dans l'armée française s'était également détériorée de façon alarmante d'Iéna à Waterloo. On a vu comment la loi de la conscription sur laquelle était basé le recrutement devint de moins en moins populaire au cours de cette période en France, au point où elle fut abolie peu avant la dernière campagne napoléonienne. À Waterloo, l'armée française était surtout composée d'anciens soldats rappelés sous les drapeaux et de jeunes recrues inexpérimentées, tandis que la nouvelle armée nationale prussienne, elle, était basée sur la conscription.

On a pu également démontrer l'importance du moral des troupes sur le déroulement des batailles. Une Grande Armée motivée et encouragée en 1806 par la victoire d'Austerlitz l'année précédente contrastait en 1815 avec une Armée du Nord tout aussi enthousiaste en apparence, mais au fond plutôt

démoralisée par la série de défaites subies au cours des cinq années antérieures.

Nous avons, de plus, pu discerner dans cette analyse une constance de quelques-unes des conditions humaines et matérielles dans l'armée française d'Iéna à Waterloo. La quantité et la qualité de l'armement ne s'étaient pas détériorées de façon significative d'une campagne à l'autre, compte tenu que le niveau de la production d'armes légères en France n'avait pas changé durant toute la période napoléonienne. Le moral au sein de l'armée française était demeuré remarquablement intact sous le commandement de Bonaparte et les soldats étaient aussi motivés pour servir leur Empereur en 1815 qu'en 1806. À quoi pourrait alors être attribuée une telle défaite en dépit de toutes les expériences de combat que cette armée avait acquises sur divers champs de bataille européens pendant neuf longues années?

Au fil des thèmes militaires que nous avons analysés dans ce mémoire, nous avons pu dégager un certain nombre de facteurs explicatifs du changement de fortune des armées napoléoniennes de 1806 à 1815.

Tout d'abord, au contraire de ce qui se produisit à Iéna, un manque sévère de coordination des armes françaises se manifesta à plus d'une reprise à Waterloo. Aux Quatre-Bras, Ney avait commis la grave erreur de n'engager ses unités de cavalerie que les unes après les autres contre les forces de Wellington, alors que les charges de cavalerie aurait dû alterner avec les assauts de l'infanterie. Plus tard, lors de l'attaque de diversion sur le château d'Hougoumont, le maréchal Reille négligea d'ouvrir sa canonnade sur les positions ennemies avant d'y lancer l'infanterie. Au cours de la même journée, durant l'assaut sur la ferme de la Haie - Sainte, l'infanterie précéda la cavalerie alors que c'était l'inverse qui aurait dû se produire.

En deuxième lieu, les engagements tardifs des Français aux Quatre - Bras, à Ligny et au Mont St - Jean, où la bataille aurait pu commencer plus tôt, ne contribuèrent qu'à diminuer leurs chances de succès ce jour - là. Ney ne s'était décidé à attaquer aux Quatre - bras que lorsque toute l'armée anglaise y arriva. Grouchy ne se lança à la poursuite des Prussiens que lorsque ceux - ci

jouissaient déjà d'une avance confortable. Napoléon fut contraint de retarder son attaque sur le Mont St - Jean de plusieurs heures à cause des conditions atmosphériques peu favorables.

En troisième lieu, la sous-estimation de l'adversaire autant en 1806 qu'en 1815, nous a semblé être l'une des explications les plus plausibles des défaites subies tantôt par les Prussiens, tantôt par les Français. C'était une armée d'automates entraînés par des méthodes datant du siècle précédent, et dont le haut - commandement avait sous - estimé grossièrement la flexibilité et la rapidité de son adversaire qui affronta Napoléon sur les plaines d'Iéna et d'Auerstaedt en 1806. Neuf ans plus tard, c'était une armée prussienne réformée, modernisée et alliée à une armée anglaise aguerrie par une longue campagne en Espagne que l'Empereur à son tour sous - estima sur les plaines de Waterloo.

En quatrième lieu, l'analyse de ces deux campagnes a révélé la supériorité de la qualité du service français de renseignements à Iéna par rapport à celui de Waterloo. L'Empereur était mieux informé des déplacements de l'ennemi en 1806 qu'en 1815. Les renseignements qu'il recevait à Iéna lui étaient d'autant plus précieux qu'il ignorait totalement l'emplacement de l'armée prussienne au début de la campagne et que les intentions de cet adversaire lui étaient même plus difficiles à percer qu'à Waterloo.

En cinquième lieu, nous avons été en mesure de constater que d'Iéna à Waterloo, Napoléon avait négligé certains aspects de ses ressources à la fois humaines et matérielles. Ainsi, il s'était entêté à maintenir avec rigidité l'unité du commandement dans toutes ses campagnes et, par conséquent, n'avait pas accordé suffisamment d'initiative à ses maréchaux et généraux. À plus d'une occasion, ceux - ci, plus habitués à recevoir des ordres qu'à en donner, ne surent, durant certains moments critiques à Waterloo, quelles décisions prendre, tels que les louvoiements du général d'Erlon entre Ney aux Quatre - Bras et Napoléon à Ligny le 16 juin, et l'entêtement du maréchal Grouchy à poursuivre les Prussiens plutôt qu'à rallier l'Empereur au Mont St - Jean le 18

juin. Sur le plan matériel, en dépit de son souci constant de maintenir la qualité des services de santé, de ravitaillement, d'intendance et de vêtements pendant ses campagnes, Bonaparte se préoccupa beaucoup moins à moderniser l'armement de ses troupes. Les Français utilisaient, dans une large mesure, les mêmes fusils et canons à Waterloo qu'à Iéna. La supériorité de l'armement de leurs adversaires conféra à ceux-ci un net avantage sur le champ de bataille.

Cette étude a aussi révélé qu'à Iéna comme à Waterloo, l'Empereur n'avait pas toujours mis en application ses principes de guerre. Il est vrai que ces deux campagnes se caractérisaient, surtout du côté français, par une combinaison de vitesse, de mobilité, d'effets de surprise et de concentration de troupes aux moments opportuns. Mais les Français étaient souvent numériquement égaux ou inférieurs à leurs adversaires lors des combats, en dépit du principe napoléonien de la supériorité numérique dans les zones de contact avec l'ennemi.

Les stratégies napoléoniennes ne se révélèrent pas infaillibles durant ces deux campagnes. Ainsi, la manoeuvre par enveloppement ne réussit qu'à Iéna et Auerstaedt. Elle échoua à Ligny. Le fait qu'une grande partie de l'armée prussienne ait pu s'échapper après l'affrontement, eut des conséquences désastreuses sur le reste de la campagne.

Même quelques - uns des nouveaux concepts de Napoléon inaugurés à Iéna finirent à la longue par se retourner contre lui, comme par exemple le système des corps d'armée que les Alliés adoptèrent au cours des campagnes ultérieures et qu'ils utilisèrent avec succès contre l'armée française à Waterloo.

Par ailleurs, c'est en analysant le contexte socio - politique français de l'époque que nous avons dégagé quelques éclaircissements supplémentaires au problème du passage de la victoire à la défaite en moins d'une décennie. À la veille d'Iéna, Napoléon jouissait de l'appui solide de son peuple grâce au régime autoritaire installé depuis plusieurs années déjà en France. Neuf ans plus tard, c'était un bonapartisme libéral de façade qui avait cours. Mais

Napoléon ne jouissait plus de l'appui populaire qu'il avait en 1806. Beaucoup de bourgeois, notables et paysans ne croyaient plus en leur Empereur et tous ses efforts pour regagner la confiance du peuple demeurèrent largement vains. Une succession presque ininterrompue de défaites militaires, un empire considérablement rétréci et des troupes ennemies aux portes mêmes de la nation contribuèrent à soulever des doutes dans l'esprit d'une population aspirant à la paix après une si longue période de guerres. Au moment de son retour en France au printemps 1815, Napoléon n'avait plus que l'appui des militaires qui avaient encore gardé leur foi en leur Empereur et pouvaient encore espérer un revirement de fortune sur les champs de bataille. Nous avons pu démontrer que ce pouvoir que Bonaparte exerçait alors sans véritable soutien populaire produisit à son tour un système de recrutement faible dans les forces armées, d'autant plus que la conscription venait d'être abolie. En outre, l'entraînement de plus en plus hâtif des fantassins à la veille de Waterloo manquait d'intensité et l'armée française dut en souffrir les conséquences.

Nous avons également pu montrer le peu de fidélité que certains groupes sociaux et financiers importants éprouvaient à l'égard de leur Empereur. La fragilité de l'appui à la cause impériale se révéla au grand jour lorsque le vent tourna et fit que son étoile commença à pâlir à travers l'Empire. En outre, il apparaît que c'est en partie par l'utilisation adroite de la propagande que l'Empereur avait réussi à rallier le peuple français à ses idéaux. S'étant assuré également de l'appui de la population par cette méthode, il se sentit alors en pleine mesure de se lancer dans des expéditions militaires en Allemagne contre le roi de Prusse. Plus tard, profitant d'une chute considérable de la popularité de l'Empereur en France comme ailleurs dans l'Empire, l'Angleterre s'acharna jusqu'à Waterloo à essayer de détruire son image aux yeux du reste de l'Europe, en déclenchant à son tour une propagande anti-napoléonienne.

Afin de nuancer la vision d'un Napoléon belliqueux et assoiffé de conquêtes dans cette dernière partie du mémoire, nous avons examiné

sa politique extérieure. Nous avons ainsi pu démontrer que dans ces deux campagnes les ambitions ou penchants de conquête de Bonaparte n'étaient pas nécessairement innés, mais plutôt provoqués par l'intransigeance de ses adversaires. À deux reprises, en 1806 comme en 1815, Napoléon fit figure d'un chef d'État modéré qui n'eut recours à l'intervention armée qu'après avoir épuisé toutes ses ressources diplomatiques. Par conséquent, à la lumière de ces efforts, il nous apparaît d'abord comme un négociateur à tendances pacifiques qui avait essayé de trouver des terrains d'entente avec ses ennemis, mais qui n'avait pas hésité, le cas échéant, à les rencontrer sur les champs de bataille. Cette combinaison de diplomatie et d'affrontement militaire lui réussit à Iéna, mais elle échoua à Waterloo.

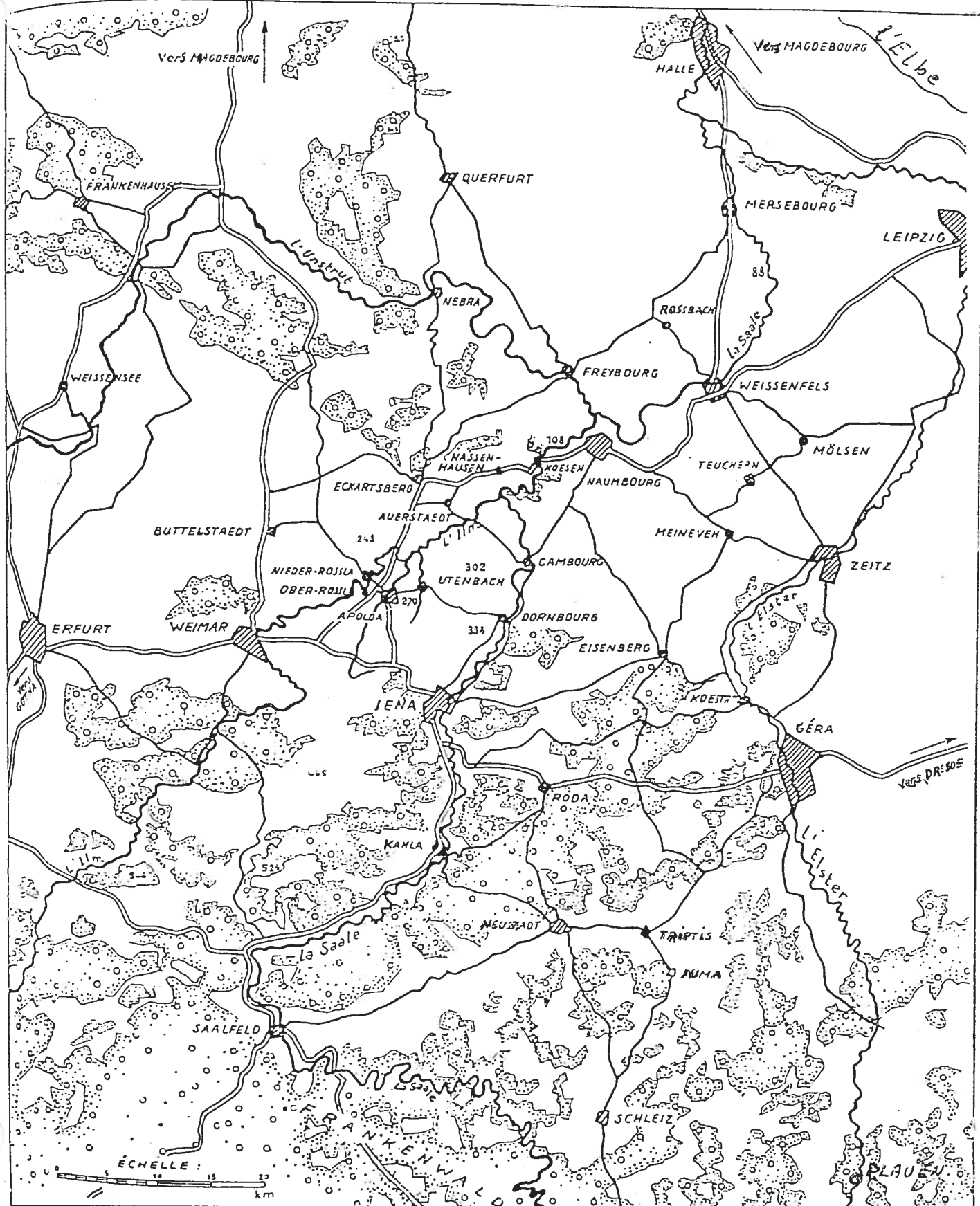
D'autre part, le réveil du nationalisme dans les pays conquis suggère que, peu à peu, les populations soumises au joug napoléonien prirent conscience de la situation désavantageuse dans lequel l'Empereur des Français les avait placées. En Prusse, en particulier, le dévouement à la patrie engendré par la défaite humiliante d'Iéna en 1806 se manifesta rapidement par des réformes sociales et militaires. Nous avons pu démontrer à quel point la crainte de la menace française qui planait sur tout le continent européen avait pu unifier les peuples et intensifier la haine contre cet oppresseur surnommé « l'Ogre Corse ». C'est, par conséquent, à une puissante coalition de plusieurs nations que l'armée napoléonienne se heurta à Waterloo en juin 1815.

Finalement, la mise en place du Blocus continental, qui n'était qu'une réplique du blocus maritime que l'Angleterre avait imposé contre la France la même année, montra, tout comme les efforts diplomatiques napoléoniens de 1806 et 1815, qu'une fois de plus ce n'était pas l'Empereur qui avait pris l'initiative dans sa lutte contre la Grande - Bretagne. Ces mesures commerciales anti - britanniques échouèrent à la longue. C'était une erreur de la part de Napoléon: il avait largement sous - estimé les autres débouchés commerciaux de l'Angleterre à travers le monde, tels que les marchés sud - américains et ceux des Indes orientales et des colonies espagnoles dans les Antilles, parmi

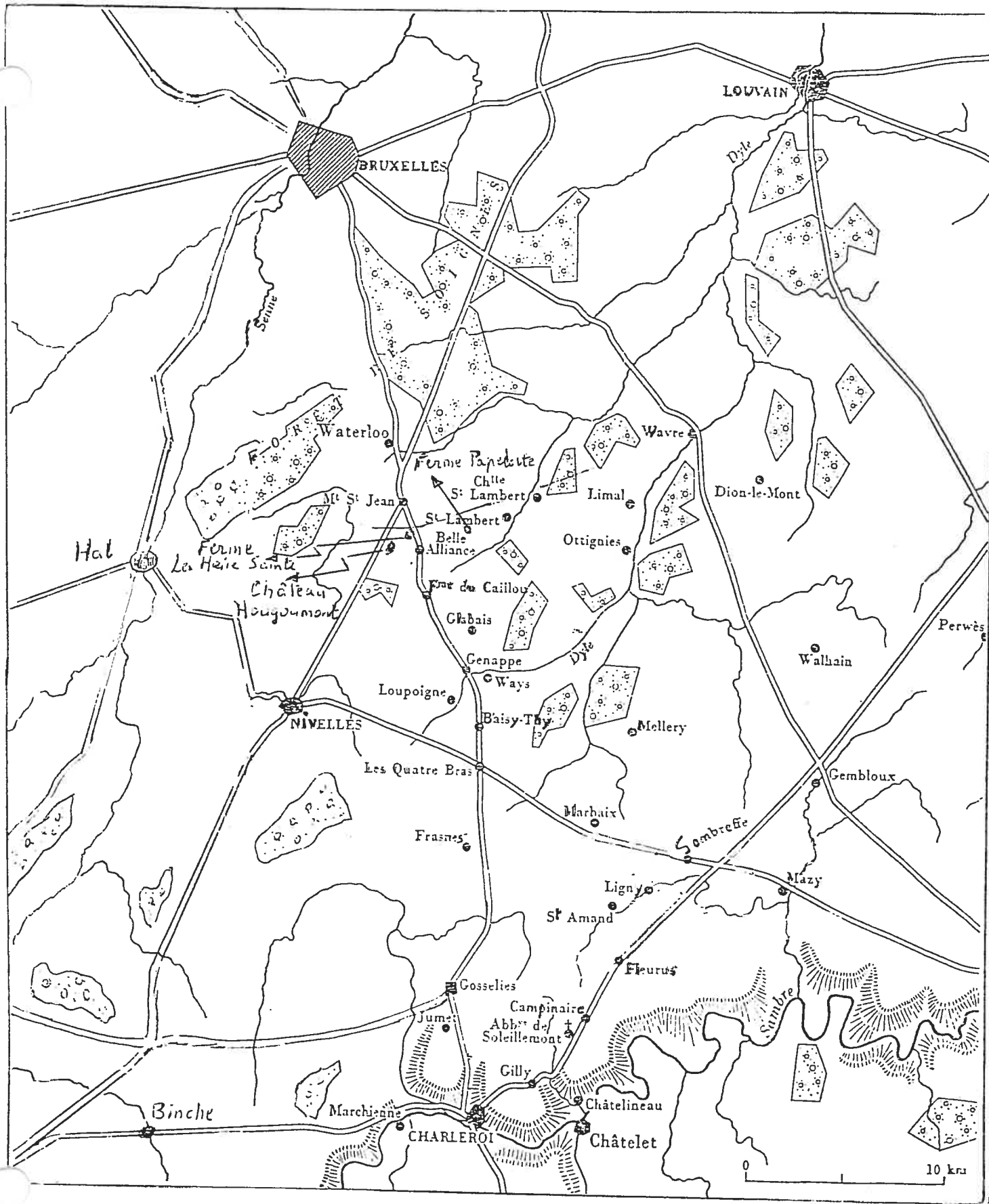
tant d'autres. Pis encore, les partenaires économiques de l'Empereur sur le continent, désavantagés par le Blocus, se retournèrent à la longue contre lui, et l'Angleterre fut alors en position de monter une formidable septième coalition qui régla une fois pour toutes le compte de Napoléon Bonaparte 1^{er} à Waterloo.

CARTES

Région d'Iéna

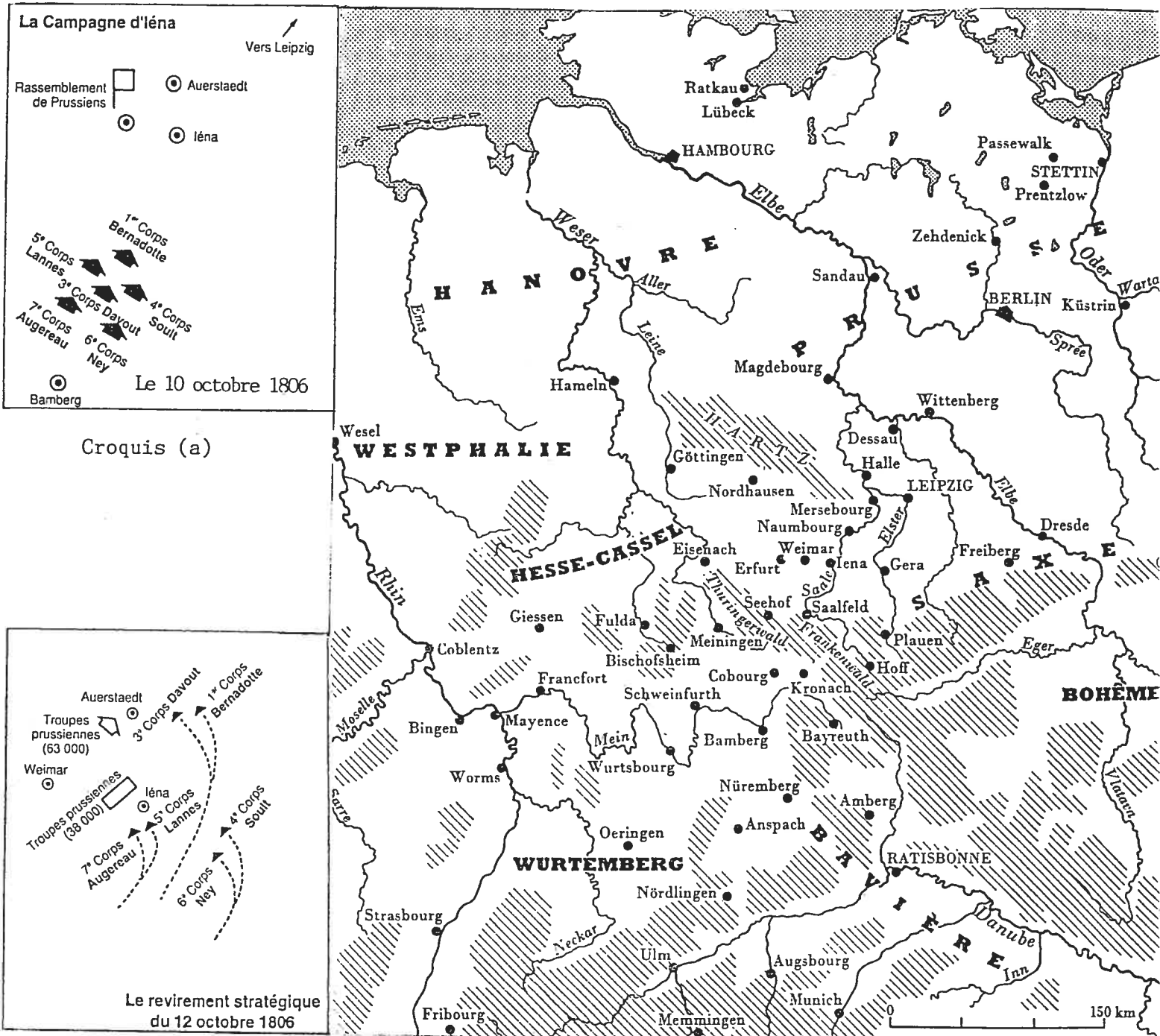


CARTE 1



CARTE 2

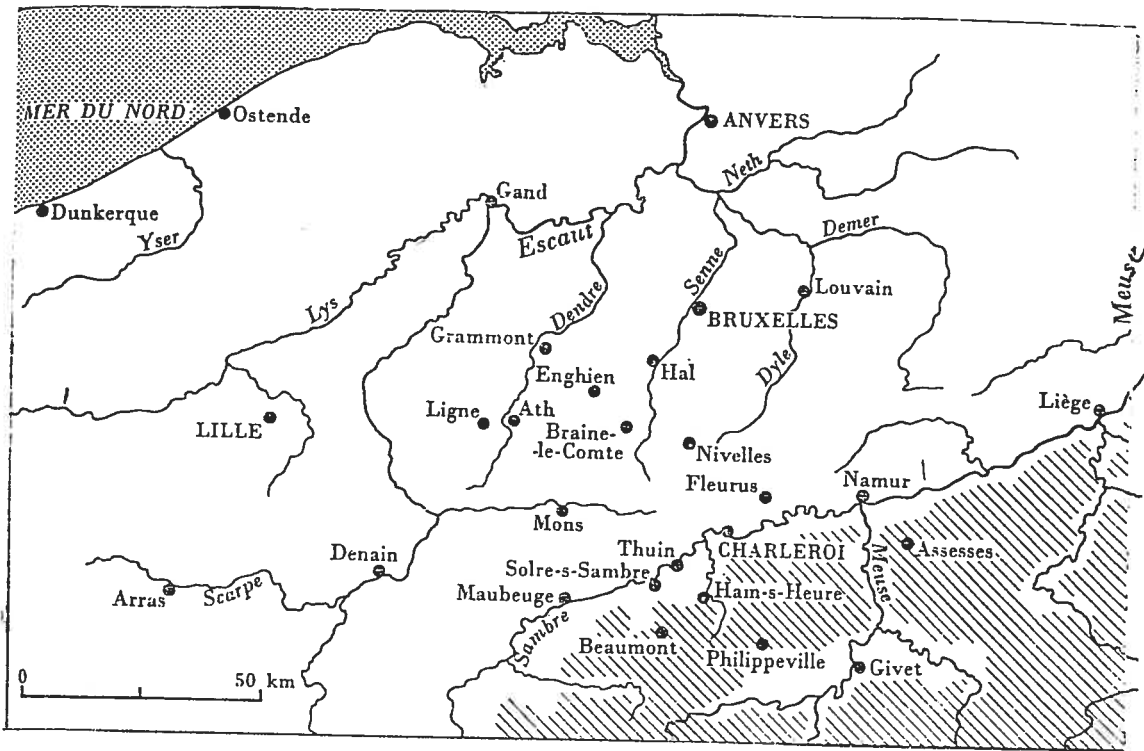
L'Allemagne en 1806



Croquis (b)

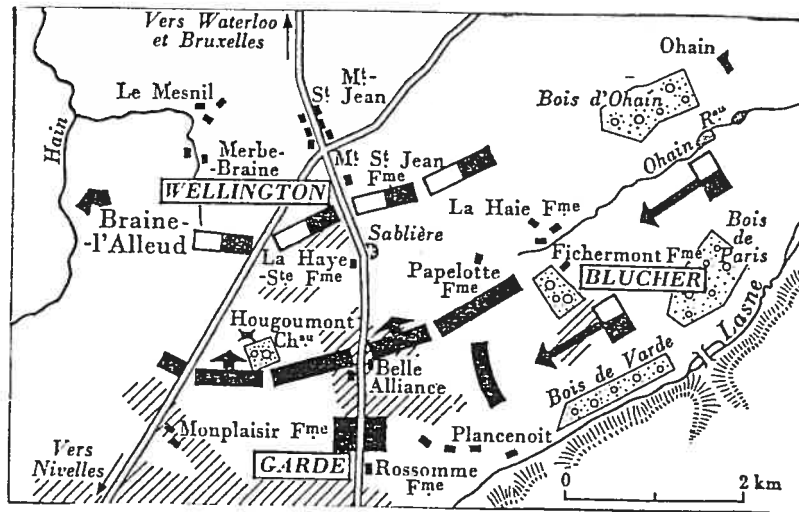
CARTE 3

La Belgique en 1815



CARTE 4

Le Mont St-Jean



CARTE 5

BIBLIOGRAPHIE

1 - SOURCES

1.1. Ouvrages militaires

Baudot, Marc Antoine. *Notes historiques sur la Convention nationale, le directoire et l'exil des votants*. Genève, Statkine - Mégariotis Reprints, 1973, 356 pages.

Cambacérés, Jean-Jaques Régis de. *Lettres inédites à Napoléon, 1802 - 1814*. Paris, Klincksiek, 1973, 1170 pages.

Davout, duc d'Auerstaedt (général). *Opérations du 3^e corps: rapport du maréchal Davout, duc d'Auerstaedt*. Paris, Calmann-Levy, 1807, 365 pages.

Dumas Mathieu (général). *Précis des événements militaires*. Paris, Treuttel et Wurtz, 1817, 19 volumes.

Murat, Joachim, King of Naples. *Lettres et documents pour servir à l'histoire de Joachim Murat, 1765 - 1815*. Paris, Plon - Nourrit et Cie, 1908, 8 volumes.

Napoléon 1, Emperor of the French, 1769 - 1821. *Bulletins officiels de la Grande Armée, 1804 - 1814*. London, Greenhill and Mechanicsburg, Pa, Stackpole Books, 2003, 442 pages.

Napoléon 1, Emperor of the French, 1769 - 1821. *Lettres, ordres et apostilles de Napoléon 1^{er}, extraits des archives Daru*. Paris, S.E.V.P.E.N, 1965, 370 pages.

Napoléon 1, Emperor of the French, 1769 - 1821. *Mémoires de 1815*. Paris, Chez Barois l'ainé, 1820, 336 pages.

Napoléon 1, Emperor of the French, 1769 - 1821. *Œuvres littéraires et écrites militaires, par Napoléon Bonaparte*. Paris, Bibliothèque des introuvables, 2001, 3 volumes.

Napoléon 1, Emperor of the French, 1769 - 1821. *Recueil de décrets, ordonnances, traités de paix, manifestes, proclamations et discours de Napoléon Bonaparte et des membres du gouvernement français: depuis le 18 brumaire, an 8 (novembre 1799) jusqu'à l'année 1812, inclusivement*. Londres, Imprimerie R.Harper, 1815, 5 volumes.

Scott, W.A, Lieutenant-General, *Battle of Waterloo: the correct narrative of the late sanguinary conflict on the plains of Waterloo*. London, Barnard and Farley, 1815, 224 pages.

1.2. Sources officielles imprimées

France. Armée. Grande Armée . *Collection complète des bulletins de la Grande Armée (ou Bulletins de la Grande Armée)*. Boulogne, Chez Guérin, 1806 - 1815, 2 tomes.

France. Armée. Grande Armée. *Recueil des bulletins officiels sur les opérations de la Grande Armée contre la quatrième coalition*. Paris, Chez Cordier et Legras, 1806, 8 volumes.

France. Armée (Histoire vue par les témoins). *L'épopée impériale: racontée par la Grande Armée*. Paris, Librairie Académique Perrin, 1964, 524 pages.

2 - GUIDES BIBLIOGRAPHIQUES

Gershey, Leo. *The French revolution and Napoleon (with new annotated bibliography)*. New-York, Appleton-Century-Crofts, 1964, 584 pages.

Meyer, Jack Allen. *Annotated bibliography of the napoleonic era, Recent Publications (1945 - 1985)*. Westport, Connecticut, 1987, 288 pages.

Tulard, Jean. *Bibliographie des mémoires sur le Consulat et l'Empire (écrits ou traduits en français)*. Genève, Droz, 1971, 184 pages.

Tulard, Jean. *Nouvelle bibliographie critique des mémoires sur l'époque napoléonienne*. Genève, Droz, 1991, 302 pages.

3 - OUVRAGES ENCYCLOPÉDIQUES

Grimaud Renée, Patrick Facon et François Perrot. *Soldats de plomb de la Grande Armée de Napoléon*. Paris, Atlas, 1966, 8 volumes.

Margiotta, Franklin. *Brassey's encyclopedia of military history and biography*. Washington (District of Columbia), Brassey's 1994, 1 volume.

4 - DICTIONNAIRES ET ATLAS

Boujou, P.M. *Atlas historique de la France contemporaine (1800 - 1965)*. Paris, Colin, 1966, 233 pages.

Chaliand, Gérard et Blin, Arnaud. *Dictionnaire de stratégie militaire*, Paris, Perrin. 1988, 792 pages.

Chandler, David. *Atlas of military strategy (XVII - XIXe siècles)*. New York, Free Press, 1980, 208 pages.

Ibid., *Dictionary of napoleonic wars*. New York, Macmillan, 1979, 570 pages.

Connelly, Owen et al. *Historical dictionary of Napoleonic France, 1799 - 1815*. Westport, Connecticut, Greenwood Press, 1985, 587 pages.

Holmes, Richard. *Atlas historique de la guerre*. Paris, J. C. Lathès, 1989, 304 pages.

Kohn, Georges. *Dictionary of wars*. New York, Facts on File, 1986, 586 pages.

Melchior-Bonnet, Bernadine. *Dictionnaire de la Révolution et de l'Empire*. Paris, Larousse, 1965, 320 pages.

Nafziger, Georges. *Historical dictionary of the Napoleonic era*. London, Scarecrow Press, 2002, 353 pages.

Pigeard, Alain. *Dictionnaire de la Grande Armée*. Paris, Tallandier, 2002, 814 pages.

Quennevat, Jean Claude. *Atlas de la Grande Armée: Napoléon et ses campagnes, 1803 - 1815*. Paris, Éditions Sequoia, 1966, 315 pages.

Rothenberg, Gunther Eric. *Atlas des guerres napoléoniennes*. Paris, Éditions Autrement, 2000, 224 pages.

Tulard, Jean. *Dictionnaire Napoléon*. Paris, A.Fayard, 1987, 1767 pages.

Tulard, Jean et al. *L'ABCdaire de Napoléon et de l'Empire*. Paris, Flammarion, 1998, 119 pages.

5 - OUVRAGES GÉNÉRAUX

Bergeron, Louis. *L'épisode napoléonien, aspects intérieurs (1799 - 1815)*. Paris, Éditions du Seuil, 1972, 249 pages.

Blond, Georges. *La Grande Armée, 1804 - 1815*. Paris, Robert Laffont, 1979, 585 pages.

Boucher, Maurice. *Le sentiment national en Allemagne*. Paris, La Colombe, 1947, 258 pages.

Calvet, Henri. *Napoléon*. Paris, Presses universitaires de France, 1960, 125 pages.

Chandler, David. *The campaigns of Napoleon*. New York, Macmillan, 1966, 3 volumes.

Connelly, Owen. *Blundering to glory: Napoleon's military campaigns*. Wilmington, Delaware Scholarly Resources, 1987, 250 pages.

Dupont, Marcel. *Napoléon et ses grognards*. Paris, Éditions Lavauzelle, 1981, 190 pages.

Ellis, Geoffrey. *The Napoleonic Empire*. Atlantic Highlands, N.J, Humanities Press International, 1991, 144 pages.

Esdaille, Charles. *The French wars (1792 - 1815)*. London, Routledge, 2001, 95 pages.

Gallo, Max. *Napoléon*. Paris, Robert Laffont, 1994, 4 volumes.

Garnier, Jacques. *Napoléon, de l'histoire à la légende: actes du colloque au Musée de l'Armée*. Paris, Éditions In Forma (Maisonneuve et Larose), 2000, 232 pages.

Gates David. *The Napoleonic wars, 1803 - 1815*. London/New York, Arnold, 1997, 304 pages.

Godechot, Jacques. *Napoléon, le mémorial des siècles*. Paris, Éditions Albin, 1969, 443 pages.

Jourdan, Annie. *L'Empire de Napoléon*. Paris, Flammarion, 2000, 351 pages.

Lachouque, Henri. *Napoléon: 20 ans de campagnes*. Paris, Arthaud, 1964, 430 pages.

Lauerma, Matti. *L'artillerie de campagne française pendant les guerres de la révolution: évolution de l'organisation et de la tactique*. Helsinki, kreskuskirjapaino, 1956, 349 pages.

Lentz, Thierry. *L'effondrement du système napoléonien (1810 - 1814)*. Paris, Fayard, 1987, 3 volumes.

Muir, Rory. *Britain and the defender of Napoleon, 1807 - 1815*. New Haven, Yale University Press, 1996, 466 pages.

Nosworthy, Brent. *Battle tactics of Napoleon and his enemies*. London, Constable, 1995, 439 pages.

Petiteau, Natalie. *Napoléon, de la mythologie à l'histoire*. Paris, Éditions du seuil, 1999, 439 pages.

Serman, William et Jean-Pierre Bertaud. *Nouvelle histoire militaire de la France, 1789 - 1919*. Paris, Fayard, 1992, 855 pages.

Shafer, Boyd. *Le nationalisme, mythe et réalité*. Paris, Payot, 1964, 256 pages.

Soboul, Albert. *La France napoléonienne*. Paris, Arthaud, 1983, 479 pages.

Ibid., *Le Premier Empire (1804 - 1815)*. Paris, Presses universitaires de France, 1973, 126 pages.

Thomas, Jean-Pierre et Cailleteau, François. *Retour à l'armée de métier*. Paris, Éditions Économica, 1998, 262 pages.

Tulard, Jean. *Le Grand Empire (1804 - 1815)*, Paris, A. Michel, 1982, 365 pages.

Ibid., *Napoléon: the myth of the saviour (translated by T. Waugh)*. London, Wadenfield and Nicolson, 1984, 470 pages.

Uffindel, Andrew. *Great generals of the napoleonic wars and their battles (1805 - 1815)*. Spellmount, Staplehurst, 2003, 286 pages.

6 - MONOGRAPHIES

Aron, Robert, *Victoire à Waterloo*. Paris, Éditions Plon, 1968, 251 pages.

Becke, Archibald Frank. *Napoleon and Waterloo: The Emperor's campaign with the Armée du Nord, 1815*. London, K. Paul, 1936, 320 pages.

Belloc, Hilaire. *Waterloo*. London, S. Swift and Cie, 1912, 206 pages.

Blin, Arnaud. *Iéna, octobre 1806*. Paris, Perrin, 2003, 239 pages.

Bluche, Frédéric. *Le bonapartisme: aux origines de la droite autoritaire (1800 - 1850)*. Paris, Nouvelles éditions latines, 1980, 366 pages.

Ibid., *Le bonapartisme*. Paris, Presses universitaires de France, 1981, 127 pages.

Bonnal, Henri. *La manœuvre d'Iéna: étude sur la stratégie de Napoléon et sa psychologie militaire du 5 septembre au 14 octobre 1806*. Paris, R. Chapelot, 1904, 443 pages.

Chesney, Charles Cornwallis. *Waterloo lectures: a study of the campaign of 1815*. London, Longmans, 1869, 263 pages.

Crépin, Annie. *La conscription en débat*. Arras, Artois presses université, 1998, 253 pages.

Crouzet, François. *L'économie britannique et le Blocus continental*. Paris, Économica, 1987, 949 pages.

Duval, Eugène-Jean. *Regards sur la conscription*. Paris, Fondations pour les études de défense, 1997, 304 pages.

Hibbert, Christopher. *Waterloo: Napoleon's last campaign*. New York, Cooper Square Press, 2003, 280 pages.

Herold, J. Christopher. *The Battle of Waterloo*. New York, American Heritage Pub. Co, 1967, 153 pages.

Houssaye, Henry. *Iéna et la campagne de 1806*. Nice, Giovanangeli, 1991, 170 pages.

Ibid., *Waterloo, 1815*. Paris, Bartillat, 1987.

Lachouque, Henry. *Iéna, avec un préface du prince Achille Murat*. Paris, G. Victor, 1961, 319 pages.

Margert, Robert. *Waterloo, 18 juin 1815*. Paris, Gallimard, 1964, 629 pages.

Morris, William O'Connor. *The campaign of 1815: Ligny, Quatre-Bras, Waterloo*. London, G. Richards, 1900, 420 pages.

Paget, Julian, Sir. *Hougoumont: the key to victory at Waterloo*. London, L.Cooper, 1992, 108 pages.

Ropes, John Codman. *The campaign of Waterloo: a military history*. New-York, Scribner's sons, 1906, 402 pages.

Schom, Alan. *One hundred days: Napoleon's road to Waterloo*. New York, Maxwell Macmillan International, 1992, 398 pages.

Siborne, William. *The Waterloo Campaign, 1815*. Birmimgham, Longmans, 1894, 832 pages.

Sorel, Albert. *Le Blocus continental - Le Grand Empire*. Paris, Plon - Nourrit, 1907,

Thiry, Jean Baron. *Iéna*. Paris, Berger-Levrault, 1947, 323 pages.

Ibid., *Waterloo*. Paris, Berger-Levrault, 1947, 324 pages.

Tulard, Jean. *L'anti-Napoléon, la légende noire de l'Empereur*. Paris, Julliard, 1965, 262 pages.

Weller, Jack. *Wellington à Waterloo*. London, Longmans, 1967, 264 pages.

7 - ARTICLES DE PÉRIODIQUES

Andolenko (général). «Drapeaux et étendards pris aux Prussiens en 1806». *Revue historique de l'armée*, n°2, 1972, p. 21 - 42.

Bertaud, Jean-Pierre. « Stratégie et tactique à l'époque de Napoléon ». *Revue internationale d'histoire militaire*, n°61, 1985, p. 102 - 107.

Biraben, Jean-Noël. « La statistique de population sous le Consulat et l'Empire ». *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, Tome xvi, 1970, p. 359 - 372.

Bois, Jean-Pierre. «Napoléon et les anciens soldats: le rêve et l'ordre ». *Revue historique des armées*, n°4, 1990, p. 73 - 81.

Delmas, Jean (général). « Iéna - Auerstaedt, bataille ou campagne ? ». *Revue internationale d'histoire militaire*, n°78, 2000, p. 107 - 121.

Druene, B (colonel). « Les débuts des Italiens à la Grande Armée ». *Revue historique de l'armée*, n°31, 1973, p. 22 - 47.

Gras, Yves (colonel). « Le déchaînement de la force: la guerre napoléonienne ». *Revue historique de l'armée*, n°4, 1971, p. 21 - 30.

Houdaille, Jacques. « Le problème des pertes de guerre ». *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, Tome xvii, 1970, p. 411 - 423.

Kroener, Bernard. « Le siècle des Lumières et la Révolution: l'armée prussienne en 1806 ». *Revue historique des armées*, n° 4, 1990, p. 54 -68.

Lestien, Georges (général). « Napoléon, ce maître de la guerre ». *Revue historique de l'armée*, n°3, 1969, p. 9 - 23.

Lessouef, Pierre (général). «Le système Gribeauval et les guerres de la Révolution et de l'Empire ». *Revue historique des armées*, n°1, 1990, p. 13 - 22.

Lombarès, Michel de . « Iéna ». *Revue historique de l'armée*, n°2, 1948, p. 15 - 37.

Ibid., « À propos d'Iéna ». *Revue historique de l'armée*, n°2, 1949, p. 27 - 34.

Nanteuil, de la Barre de (général). « La logistique sous l'Empire ». *Revue historique des armées*, n° 4, 1994, p. 14 - 22.

Nicot, Jean. « Bilan de l'aventure napoléonienne ». *Revue historique de l'armée*, n°4, 1969, p. 34 - 44.

Rosen, H (professeur). « Le système Gribeauval et la guerre moderne ». *Revue historique des armées*, n°1, 1975, p. 29 - 36.

Roussillon, (Vigo). « Waterloo : le général von Muffling, principal artisan de la victoire des Alliés ». *Revue historique de l'armée*, n°2, 1970, p. 43 - 64.

Spillmann, G (général). « Des armées de la Révolution à la Grande Armée ». *Revue historique de l'armée*, n°3, 1969, p. 47 - 69.

8 - Sites Web

Bonaparte, Napoléon. «Correspondance de Napoléon 1^{er}, octobre 1806». http://www.histoire-empire.org/correspondance_de_napoleon/1806.htm.
Page consultée le 2 mai 2005.

Clausewitz, Carl von. « Réorganisation de l'État militaire en Prusse ». http://www.stratic.org/partenaires/cfhm/micro/Clausewitz_Ch1.html.
Page consultée le 4 mai 2005.

Davout. « Correspondance du Maréchal Davout ». http://gustave.club.fr/correspondance1_davout1.htm. Page consultée le 16 Juillet 2005.